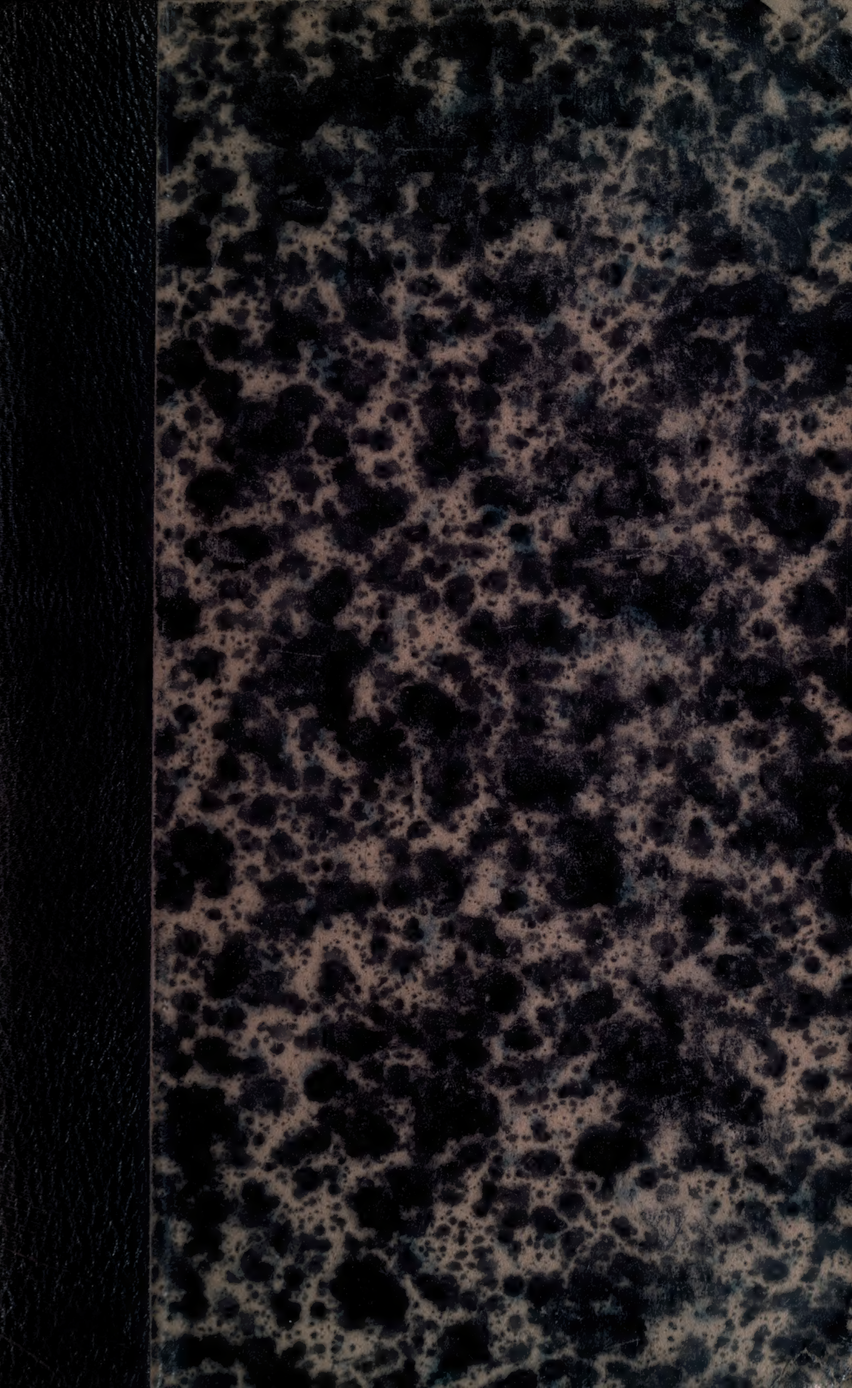
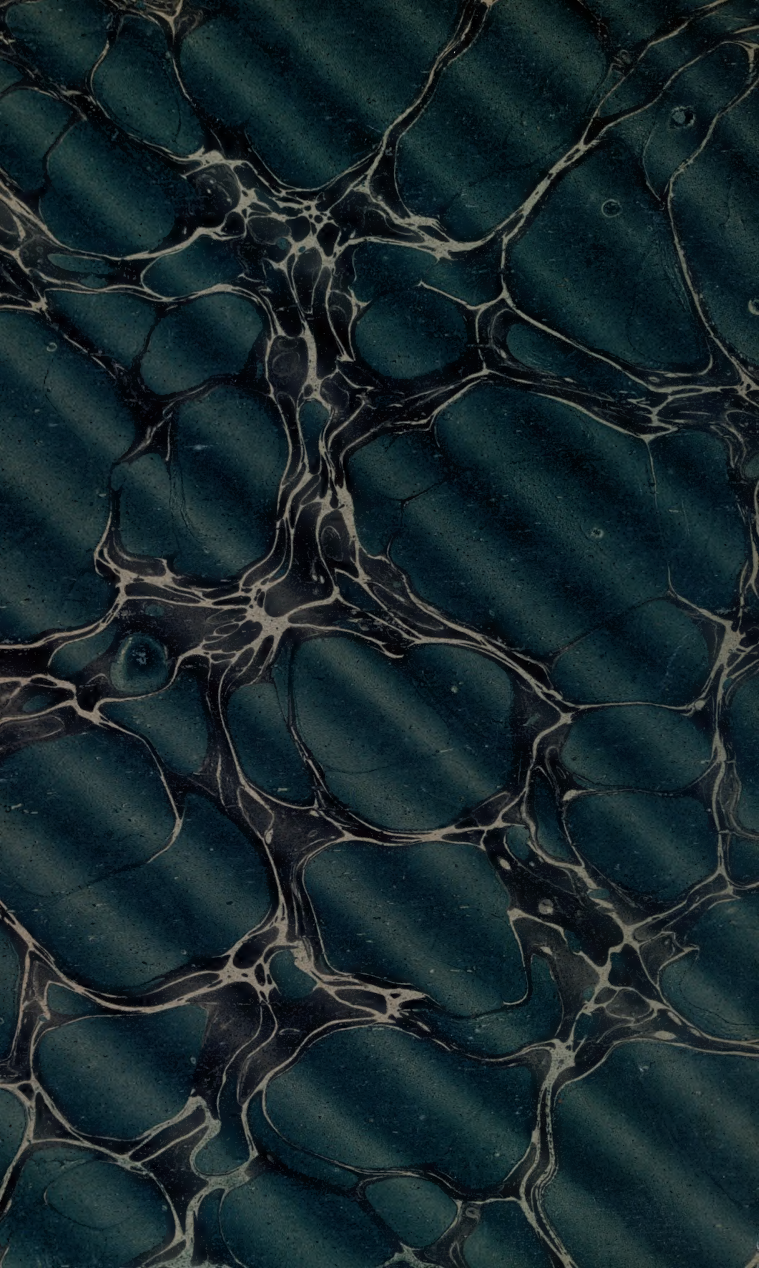
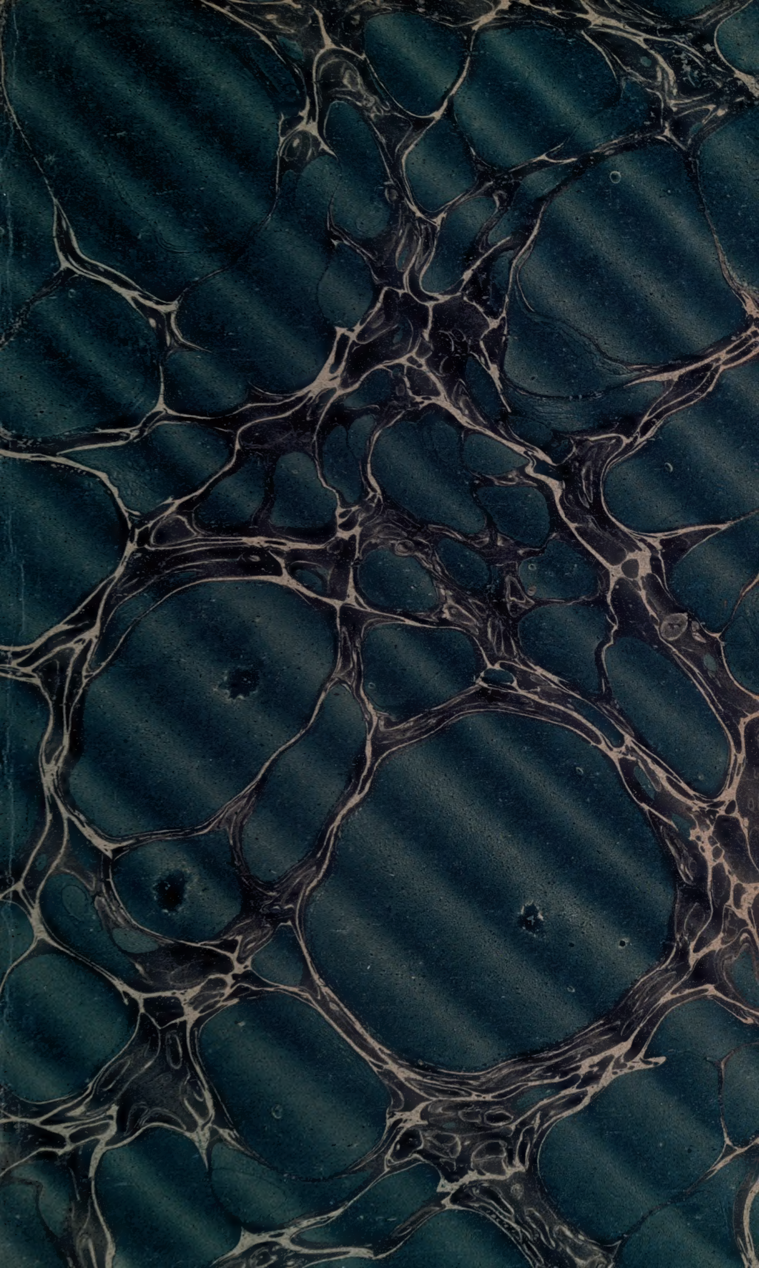








ÉMILE ZAVIE

PRISONNIERS

EN

Allemagne

avec une Préface

DE

HENRY CÉARD



PARIS

LIBRAIRIE CHAPELOT

1917

Prisonniers en Allemagne

DU MÊME AUTEUR

Une Idylle (roman).

J.-K. Huysmans, converti littéraire. (En collaboration avec Léon DEFFOUX.)

POUR PARAITRE

La Retraite.

Les Écrivains naturalistes. — Le groupe de Médan. (En collaboration avec Léon DEFFOUX.)

EMILE ZAVIE

PRISONNIERS
EN
ALLEMAGNE

(SEPTEMBRE 1914-JUILLET 1915)

Avec une Préface de M. Henry CÉARD



PARIS
LIBRAIRIE CHAPELOT
MARC IMHAUS ET RENÉ CHAPELOT, ÉDITEURS
30, Rue Dauphine, VIe — (Même Maison à NANCY)
1917

Il a été tiré de cet ouvrage :

5 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 1 à 5;

10 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 6 à 15.

PRÉFACE

Mon cher ami,

J'avais lu dans le « Mercure de France » la suite d'articles que vous intitulez : « Prisionniers en Allemagne », et que vous publiez aujourd'hui en volume.

J'apprécie la franchise de vos récits, la sincérité mélancolique et résignée de vos impressions, la justesse de votre psychologie et de vos aperçus, le sens si profondément français que vous montriez vis-à-vis des hommes et des paysages.

Aussi, de mon fait, il s'est passé un phénomène fort inaccoutumé dans les lettres.

Ce n'est pas vous qui m'avez demandé d'écrire la préface de ces souvenirs, aujourd'hui complétés dans une édition définitive; cette préface, c'est moi qui ai demandé de l'écrire, et je veux vous dire ici pourquoi, amitié à part, j'ai sollicité ce travail, et aussi cet honneur.

Le 2 août 1914, des afficheurs, sur les

murs, à coups de pinceaux fébriles, posèrent de grandes affiches blanches. La foule, en silence s'attroupa devant ces placards, autour desquels la colle dégouttait et tombait comme des larmes. Elle lut le texte. Il était bref, impératif, il ordonnait la mobilisation générale.

C'était l'annonce de la guerre.

Depuis six semaines, on la craignait, tout en s'efforçant de ne pas y croire. Tout en se persuadant qu'elle était inévitable, on voulait s'imaginer qu'elle serait évitée. De cette incertitude d'esprit résultait une tension de nerfs telle que la nouvelle de l'entrée en campagne, en amenant une réalité, apporta presque un soulagement.

La Patrie était déclarée en danger; loin de tout ce que vous aimiez, loin de tous ceux qui vous aimaient, et qui vous aimaient davantage pour votre bravoure à faire simplement votre devoir, vous avez rejoint le régiment auquel vous étiez affecté.

Un train fleuri de bouquets, au milieu des acclamations vous emporta vers la frontière. Puis, les acclamations se turent, près des fleurs fanées, et, le fusil à la main, vous êtes entré dans la réalité des batailles, réalité déconcertante, car elle est faite d'une précision

qu'on subit sans la voir, et d'un inconnu qui enveloppe les combattants, sans que les combattants y puissent rien démêler.

*
* *

Soldat de deuxième classe, pareil en mélancolie au sire de Joinville partant en guerre et disant : « Il me fallut passer auprès de mon château; je n'osai une seule fois, tourner le visage de ce côté de peur d'avoir trop grand regret, et de me laisser attendrir »; vous dont tout le château, le dimanche, n'était qu'une guinguette au long des fortifications et de la banlieue des Lilas, pour être sûr de garder vos yeux secs, vous vous êtes efforcé de ne plus regarder ces paysages parisiens dont l'aspect tendre et dolent vous charmait si fort que, en des heures de littérature et de paix, vous les donniez pour cadre et décor à votre livre une « Idylle », étude si pénétrante des petites gens et des petites amours.

Des Vosges où vous alliez d'abord, à la Somme où vous fûtes envoyé ensuite, vous avez été sensible à la nouveauté psychologique des horizons que votre émotion transfor-

mait en même temps que les transformait la guerre. Avec une justesse vibrante et humaine que ne sauraient égaler les impassibles images des clichés photographiques, vous avez fixé et reproduit les formes imprévues de la nature changée par l'angoisse et par la bataille. Vous avez eu le sens de l'intérêt nouveau pris, sous croquis, par le moindre coin du territoire que vous étiez chargé de disputer à l'ennemi.

« *Maintenant, un talus de chemin de fer, des rails, une barrière. Lorsque nous avons franchi tout cela, l'horizon n'était plus le même.* »

Quelque chose s'ajoute en vous, et par vous, à ces vergers, à ces champs, à ces bois, que, en des heures moins douloureuses, vous eussiez peut-être traversés et contemplés, avec indifférence.

Vous passez un pont derrière lequel vous apercevez des jardins et des arbres. C'est le pont symbolique, le vieux pont où Xavier de Maistre, déjà, voyait toute la Patrie. Entre les parapets vous en devinez toute la valeur sentimentale et stratégique. Il vous devient familier et cher, parce que les Allemands approchent. Vous regretteriez de le faïre sauter :

il évoque en vous tant de souvenirs! Ce vieux pont, par un ordre intérieur plus impératif que l'ordre de vos chefs, vous concevez que toute la France est en péril derrière, et qu'il vous faut le barricader et le défendre.

Vous ne vous flattiez pas d'être chasseur, et cependant voici qu'il devient vôtre, et qu'il semble vous appartenir ce lièvre courant dans vos phrases et dont vous notez si bien l'allure d'inquiétude et de fuite tranquille.

« *Je me souviens, nous étions près d'un champ de pommes de terre d'où déboula un lièvre aux poils roux. Nous ne bougions pas. Nous prit-il pour des bornes? Le petit animal regarda à droite, puis à gauche, et s'en alla en trottinant.* »

Et que vous évoquez mystérieusement l'inquiétude secrète éprouvée dans ces parcs aux longues et fuyantes allées ne conduisant jamais nulle part; de ces parcs dont les portes illusoires sont fermées de serrures se refusant toujours à l'introduction de clefs vagues et rouillées comme elles :

« *La porte doit être par ici.*

« *Nous découvrons enfin une haute porte grillagée qui donnait sur les champs. La ser-*

rure ne fonctionnait plus : les deux battants étaient mal joints. »

L'angoisse et le malaise causés par la rosée et par l'aurore nous saisissent quand vous écrivez :

« *L'endroit était humide. Les crapauds dérangés sautaient dans l'herbe épaisse. Le petit jour se levait.* »

Et nous frissonnons de froid avec vous « devant les grilles de l'entrée derrière lesquelles on voyait la campagne plate et nue. »

Vous restez là dans ce parc, transi « où il faisait nuit tant les arbres y étaient larges et touffus ». Vous restez là avec votre compagnie, tassés et baissant la tête sous des balles sifflant, on ne sait d'où. On a peur de le savoir, car vous laissez entendre qu'elles étaient tirées à coup sûr. Par quel repérage résultant de quelle trahison?

La nuit vient, et l'incendie mieux que les reconnaissances des patrouilles et les cartes d'état-major, vous renseigne sur la topographie de la position où vous montez la garde.

« *L'église de Chaulnes, arrosée par les obus allemands brûlait. Devant moi, le parc éclairé par cet énorme feu de Bengale, se*

découpait avec ses arbres, ses allées, la façade de son château. »

Les flammes s'éteignent; et, en plein jour l'obscurité recommence.

Où allez-vous? Vous n'en savez rien. Ceux qui vous conduisent n'en savent pas davantage. Vous quittez une meule de paille; abri momentané, puis, à découvert, vous vous engagez dans un champ de betteraves. « *Les balles venaient du côté où nous pensions aller.* »

— *Plus rien à faire, dit le sergent découragé.* « *Qu'est-ce que vous f... avec vos fusils. Mais jetez donc vos fusils* », crie, dans vos rangs un soi-disant Alsacien-Lorrain, singulier conseiller en la circonstance.

Vous êtes onze hommes : « onze hommes désarmés dont deux blessés ». Trente Allemands se lèvent devant vous. Ils vous entourent, vous commandent d'abandonner vos équipements, vous comptent, vous emmènent, vous poussent en wagon, et la campagne de Picardie au milieu des cahots, dès la fin du mois de septembre 1914 vous apparaît hérissée, sournoise, armée et telle que nos soldats, deux ans plus tard, la verront, lors de leurs attaques.

« Les maisons sont percées de meurtrières. Les arbres des bois coupés à hauteur d'hommes sont couchés en lignes compactes qui briseront l'effort de la cavalerie. Les prés sont labourés de formidables sillons où les hommes peuvent se tenir debout sans être vus. Il y a des trous comme des puits, disséminés un peu partout et recouverts de verdure, comme les a décrits déjà Jules César dans ses « Commentaires » pour le siège de Gergovie. »

Ce paysage renseignant et monotone, à la longue, ne vous distrait pas, et vous vous endormez.

— « *Réveillez-vous : c'est ici qu'on descend.* »

Vous êtes en Allemagne. Vous arrivez « *dans un pays où il a plu toute la journée; et le vent du soir qui souffle sur les visages, sent le froid et les feuilles mouillées* ».

« *Il fait presque nuit* »; et avec vos compagnons de misère, au milieu des ténèbres, vous entrez dans l'inconnu.

*
* *

Cette vie de ténèbres et d'inconnu n'imaginez pas qu'elle fut spéciale aux prisonniers

de guerre. Après votre envoi dans un camp de concentration, à l'arrière comme à l'avant, cette vie d'obscurité depuis deux ans, est devenue comme la vie ordinaire, quotidienne et mouvementée; celle dont parlait Boutarol quand il confessait à Remy Belleau :

« Nous vivons, mon Belleau, une vie sans vie. »

Cet inconnu, voilà deux ans et demi qu'il dure. Il est irrémédiablement obscur, et pour l'arrière et pour l'avant, Vétérans de la médaille de 1870, soldats de la Croix de Guerre, spectateurs ou acteurs des événements militaires, et comme vous, dans le parc de Chaulnes où vous erriez au moment de la Victoire, personne ne sait rien de ce qui s'est passé autour de lui, de ce qui s'est passé hier, de ce qui se passe aujourd'hui.

Nous ne pouvons tenir pour renseignements ce qui s'imprime, dans les journaux. Tour à tour, on exalte l'esprit public ou on l'afflige selon des nécessités diplomatiques ou tactiques, que je ne juge pas.

La phrase de « Candide » me revient en mémoire. « Il riait quand on lui faisait des contes. » Quels contes n'entendons-nous pas?

Ainsi les nourrices, pour consoler les enfants malades et les empêcher de pleurer, leur racontent des « narrées », comme l'on dit, en mon pays de Champagne.

Nous sommes dans la condition exacte de ces enfants, et les récits dont on nous « bourre le crâne » suivant une expression heureusement inventée, ne nous renseignent en aucune façon sur la nouveauté de la guerre moderne.

La littérature, si j'ose m'exprimer ainsi, la littérature courante parle des immenses combats sur tous les fronts, de la même manière dont à l'époque des salons, elle rendait compte des tableaux de Detaille, sans paraître se douter de l'agrandissement du cadre et de l'élargissement de la perspective.

Dans cette commotion cosmique qui bouleverse tout un monde, y compris le dictionnaire, des écrivains se sont apostés, et au moment où tout changeait, ils se sont appliqués à défendre et à maintenir des formules surannées dont ils avaient l'habitude et le profit. Elles périssaient sans eux. Ils les sentaient mourir, et au lieu de les renouveler, ils tentèrent de les faire vivre quand même au milieu des événements qui les tuaient.

Scolastiques et formulaires, ils ne s'apercevaient pas combien la langue des Universités et des collèges devenait impuissante à rendre les émotions contemporaines d'une vie et d'une mort sans exemple dans l'histoire.

Les invraisemblables palpitations de la douleur du temps présent, ils les ramenaient à la factice et facile construction des phrases de manuel scolaire. La guerre énorme et si diverse en ses calamités, si exceptionnellement vivante parmi les tas de cadavres, ils en ont fait, ils en font encore, je ne sais quoi d'indifférent et de fané, plus fané encore que les fleurs ornant les wagons vous conduisant à la bataille.

J'ai toujours été convaincu de « l'éternel néant de tout » comme disait le vieux Flaubert, se lamentant devant son papier de « l'impossibilité d'exprimer quoi que ce soit ».

Jamais plus que maintenant, je n'ai éprouvé la vanité des propos du monde. La littérature, telle qu'on la pratique actuellement, n'a plus de sens dans la catastrophe démesurée où, ni plus ni moins que vos camarades de l'armée, nous sommes secoués

par l'explosion d'une mine dont, ahuris et sans voix, nous occupons l'entonnoir.

Les mots, dont l'usure affligeait déjà le doux Sully-Prudhomme, les mots perdent la valeur que nous avions coutume de leur attribuer. Mesquins et ne représentant plus rien des majestés d'horreur qui nous accablent, les dictionnaires, semblables aux cimetières sur le front, m'apparaissent ainsi que des grands ossuaires du verbe, tout pleins de cadavres et de squelettes de métaphores. Sur la Marne, sur l'Yser, à Verdun, sur la Somme, les métaphores mortes, gisent près de nos soldats dont elles n'ont jamais su exprimer, comme il le fallait, la rare endurance et l'extraordinaire volonté de vaincre.

Les rédacteurs militaires nous ont appris que « voilà les froids qui commencent et rien n'annonce mieux la venue de l'hiver » et que « pour donner un coup de marteau, il faut un marteau ».

Quand des zeppelins, dans leurs raids, volèrent au-dessus de Paris, un professeur appliqué et fort loué par un journal d'importance, en manière de description, nous enseigna qu'un zeppelin était « une chenille rigide ».

Un autre, et celui-là était de complexion ecclésiastique, un autre, mit l'aventure en vers latins et toléra qu'on le comparât à Lucrèce.

Pour les blessés, un académicien nous indique ce qu'il faut faire. Il convient de les marier au mieux.

D'accord, et voilà une bonne idée, mais cette bonne idée ne gagne pas à être formulée ainsi :

« Le bon mariage est celui où le futur apportera une jambe ou un bras de moins, avec de la gloire autour. »

Voilà ce que nous lisons depuis deux ans et demi, sans que, cependant, personne ou s'offense, ou réclame. Voilà même les propos qu'on encourage, semble-t-il, parce que ces billevesées détournent le public de penser au présent sans joie, et à l'avenir qui n'aura point les grâces d'une pastorale.

Les soldats, revenant du front s'étonnent de la manière dont sont racontés les combats auxquels ils furent mêlés; et les permissionnaires retournés à leurs régiments y demeurent ahuris du contenu des journaux ne réalisant guère que « l'union sacrée » des balivernes. La mentalité entretenue à l'arrière

les confond, et ils ne s'embarrassent pas pour proclamer combien ils la méprisent.

Cherchons-nous quelques consolations d'intellect dans les vieux livres : les phrases des auteurs les plus réputés n'évoquent plus rien de sensible et d'ajusté aux proportions de ce temps désordonné. Quand il m'arrive d'écrire, je suis harassé d'avance par le vain travail de remuer dans la langue française, 22.000 mots fatigués et désormais dépourvus de toute signification appréciable.

Cette évidente infirmité du vocabulaire, en dehors de moi, j'en ai souffert au Théâtre Français, quand des acteurs, mobilisés, sur les planches, par la récitation de poésies anciennes et tenues pour héroïques, essayèrent d'exalter, loin du front, des spectateurs qui « faisaient joujou » avec la guerre, et auraient mieux fait de rester chez eux et de pleurer leurs morts. A tout le moins, leur absence supprimant l'éclairage de la salle, ils auraient fourni à la Défense Nationale, dont ils semblent ne pas se soucier, quelque économie de ce charbon inutilement dépensé en électricité pour donner de la lumière à leurs plaisirs.

Toute défectueuse qu'elle soit, par la façon

dont elle s'institue, l'expérience cependant comporte un enseignement et cet enseignement il faut le recevoir.

Des pièces de vers de Théophile Gautier et de Victor Hugo, bien choisies, furent dites par des sociétaires bien en voix.

Or, il arriva que les « Vieux de la Vieille » de Théophile Gautier, strophes célèbres, écrites à la gloire des soldats de la Grande Armée : « ces Achilles d'une Iliade qu'Homère n'inventerait pas », produisirent un effet plutôt modéré.

Des sceptiques remarquèrent que la plus grande vertu d'Achille était de se retirer sous sa tente; que d'autre part, Homère fait plus l'éloge des Troyens que des Grecs, ce qui dans les circonstances actuelles équivaut à préférer les Allemands aux Français, qu'on ne voyait pas bien l'intrusion d'Achille et d'Homère dans cette affaire, et qu'ensuite toutes ces sonores rapsodies avaient été écrites par des lyriques comme Tyrtée, lequel était boiteux, bonne excuse pour se tenir loin des batailles.

Manifestement, ces stances épiques, ou s'efforçant à le paraître, ne coïncidèrent pas, mais pas du tout, à l'émotion secrète des

auditeurs. Leurs enfants, par leurs lettres écrites sous les obus, dans la tranchée, leur avaient bien autrement attaqué les nerfs, en leur racontant des dangers et des résistances, des façons de bravoure au jour le jour, auprès desquelles, les héros de l'antiquité, et les « grognards » de Napoléon I[er] leur semblaient de tout petits personnages.

Topographiquement même, les comparaisons ne furent pas plus heureuses.

En effet, que devient aujourd'hui, l'admirable vers de Victor Hugo :

« Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit. »

Superbe et étendu jusqu'à l'horizon, lorsque l'horizon des champs de bataille, Waterloo, par exemple, ne dépassait pas 7 kilomètres, ce vers grandiose ne s'appliquait plus à un terrain d'action prolongé, à travers le monde, des Dardanelles à la Belgique.

Aussi, quand les écrivains de bonne foi, s'évertuant à secouer cette indolence dont vous avez souffert et dont vous parlez avec tant de mélancolique exactitude en constatant que « on ne faisait rien, on n'avait de goût à rien »; quand les écrivains, par hasard, se risquaient à reprendre la plume, ils

demeuraient confondus du néant de leurs connaissances, car les mots justes, les mots appropriés, leur manquaient pour exprimer vaille que vaille, les idées qu'ils avaient l'illusion de transformer en phrases et de faire entendre. Comme votre idiot de Ham, ils tournaient et retournaient dans son fer blanc une boîte de conserve vide.

Dans le désastre des procédés et de toutes les écoles, ils revenaient à la simplicité des grands et originaux écrivains de la vieille France.

Ils s'adressaient non plus à ceux-là qui avaient fait dévier le génie national par l'imitation de textes grecs et latins si falsifiés par les pédants à l'époque de la Renaissance; non, ils s'adressaient aux écrivains sans étude, tous moins préoccupés de virtuosité que d'exactitude et plus envieux de transcrire leurs sensations dans leur vérité que de les enjoliver de fallacieuses épithètes.

Ils avaient accompli bien des hauts faits, subi bien des misères, et misères et hauts faits, ils les racontaient sans ostentation de mots, sans emphase.

Or, il s'est trouvé que les lettres réellement écrites du front, les récits réellement rédigés

sur le front ou les camps de prisonniers, — c'est votre cas — par une singulière vertu de vérité dans l'improvisation, par la puissance du vieil instinct français, survivant malgré les pions et les manuels, rejoignent, après six cents ans, la verdeur et la sobriété d'expression de leurs grands ancêtres.

Des Dardanelles à l'Yser, le moindre « poilu », sous les obus, sur ses genoux, dans la boue des tranchées, se révélait avec un style épique et familier identique au style de Villehardouin et de Joinville.

Le factionnaire aux écoutes et le prisonnier du camp de concentration, la plume à la main, égalèrent les annalistes des Croisades.

Dans les bonnes feuilles de votre livre « Prisonniers en Allemagne », j'ai reconnu le même ton, le même accent, la même émotion à dents serrées, la même pudeur à l'indiquer en se défendant de trop la laisser paraître, qualités exceptionnelles, qualités neuves au milieu du fatras et des déclamations contemporaines, mon cher ami. Et voilà pourquoi j'ai souhaité d'écrire cette préface.

⁂

Tandis que nous nous débattions à l'aveuglette parmi les ténèbres des mots, des gens et des choses, vous étiez fait prisonnier; et voilà qui devenait clair et précis.

Chez l'ennemi, par votre vague connaissance de la langue allemande, quelques notions de médecine, vous avez été affecté à un service sanitaire, service point sans péril, quand dans le camp où vous étiez interné, éclata, et plutôt fut provoquée une épidémie de typhus.

Joinville écrit : « la peste régnait dans le camp ». Vous écrivez, vous : « L'épidémie était souveraine maîtresse »; et votre phrase agrandie à la mesure des effrois quotidiens, répète la phrase de l'homme du moyen-âge. Ainsi s'affirme, d'un bout à l'autre des temps, la continuité de la misère, et l'unique façon de la traduire, sans apparat et sans grimace de style.

Devenu infirmier, par le cruel effet des circonstances et le froid courage de votre bonne volonté, comme infirmier, plus tard, vous avez été rapatrié. Et je me souviens ici d'un de vos aphorismes, dans l'étude sur

Paul Alexis, écrite avec la collaboration de notre ami commun Léon Deffoux : « La vie n'étant possible qu'avec une certaine confiance en soi, il est parfois expédient de tourner en victoires personnelles, les rares chances que les hasards nous concèdent ».

A votre retour en France, vous avez rassemblé vos souvenirs, point consulté vos notes, puisque vos notes lors de votre départ avaient été confisquées par l'autorité allemande, devinant ce qu'elles contenaient et, pour notre enseignement, vous avez écrit ce volume : « Prisonniers en Allemagne ».

Loyalement, avec l'espèce d'impassibilité clairvoyante que donne la longue habitude du malheur et de la souffrance, l'âpre faculté de perception des cœurs au bout de leur navrement et que l'épouvante même n'étonne plus, vous avez dit ce que vous aviez vu; et nous avons, par vous, appris à connaître ce que sont ces camps de prisonniers sur lesquels nous ne savions rien, sinon que là-bas, nous expédions des paquets arrivant exactement, plus exactement que les lettres. Vous l'affirmez, et on nous disait le contraire.

Ces camps de prisonniers, avant votre livre, ils restaient pour nous, dans cet in-

connu où nous vivons à tâtons, lumières éteintes, par peur de la vérité comme par peur des zeppelins.

Votre récit nous les montre différents et plus terribles que les récits propagés, inventés d'ailleurs par des inspecteurs, à qui on ne laisse rien voir que de tolérable pour les âmes sensibles, inspecteurs justement raillés par vous, quand prévoyant la rhétorique de leurs rapports, vous vous écriez :

« Ah! ils seront bien renseignés en France! »

Eh bien oui, la France heureusement sera bien renseignée par vous.

Voici les mauvais traitements, ils ne sont pas rares :

« *Nos gardiens devinrent brutaux et mauvais. Les punitions commencèrent. La première par gradation, pour absence à une corvée, fut la privation de soupe; la seconde, le poteau.*

« *L'homme puni était attaché, les mains derrière le dos, pour une, deux ou quatre heures, à un solide poteau, et cela par n'importe quel temps. Il y eut ainsi des pieds et des mains gelés qu'il fallut amputer au mois d'avril.*

« La troisième punition était la prison : du pain et de l'eau, dans un cachot sans lumière. Et c'est pour avoir dit qu'il était mal nourri qu'un homme fut privé de correspondance pendant deux mois. »

Mauvaise nourriture! les Allemands ne comprennent pas, ne comprendront jamais les plaintes des estomacs français devant les nationales ratatouilles de là-bas. Vous donnez bien l'étiologie de la différence des goûts par votre portrait du chirurgien allemand se gavant lui, des mets nauséabonds qui vous font vomir.

Belle observation anthropologique, mon cher ami. Vous avez vite diagnostiqué que vous étiez en face d'un requin humain dévorant sans choix, et dans sa gloutonnerie trouvant bon tout ce qui passe à portée de sa gueule. Au-delà de son assiette à soupe, il aurait voracement avalé le monde, si le monde ne s'était pas défendu contre son appétit. Et vous voilà dans une seule phrase, plus clinicien encore que vous n'avez été, plus tard, par fonction volontaire, dans les lazarets.

Là devant, j'admire votre sincérité d'observation philosophique, égale à la philoso-

phie résignée et souriante de vos pauvres camarades mettant leur misère en couplets :

« *Le Général aime ses prisonniers,*
« *Il leur donne des évangiles,*
« *Et pour la moindre petite vétille,*
« *Au poteau les fait attacher,*
« *Cette peine n'étant pas assez dure,*
« *Il les prive même de nourriture....*

Et les voilà chantant, et s'efforçant d'être gais, après la lecture des journaux allemands sans joie reproduisant, pour la confusion de leurs auteurs, les articles de MM. Clémenceau et Hervé, les articles supprimés par la censure de France. Ils chantent en attendant l'heure du devoir, où l'épidémie sévissant, ces poètes de café-concert se découvriront « des talents de sœurs de charité ».

Les pages où vous décrivez l'épidémie du typhus, sont les maîtresses pages de votre volume, mon cher ami. Je n'en citerai rien, je les laisse dans leur magistrale et véridique horreur. Qu'on les lise comme je les ai lues et qu'on réfléchisse.

Et puisque cinémas il y a, que les cinémas, pour un enseignement supérieur dont jus-

qu'ici, ils ont été bien incapables, que les cinémas les transforment en films. Ils cherchent des sujets, en voilà de tout indiqués. Qu'ils montrent sur leurs écrans la vermine montante et « dans les couvertures, les paillasses, dans les coutures des chemises et des pantalons, installant ses microbes et leurs colonies de contagion.

Qu'ils montrent les hommes se présentant « soutenus » portés pour mieux dire, par deux de leurs camarades, les yeux vitreux, la bouche épaisse et noire, saignant du nez et toussant pour la plupart (p. 70).

Que des grabats de l'hôpital à la fosse où vous enterrez si superbement votre ami Laberge, ils nous les fassent voir livides, amaigris, méconnaissables, les yeux chassieux, avec 39,5 de fièvre matin et soir, ne mangeant pas, n'entendant rien, parlant allemand dans leurs rêves et dans leurs hallucinations, parlant de leurs bestiaux couchés là-bas en France sur une litière meilleure que la paillasse sur laquelle ils agonisent.

Et puisque, dans ces spectacles aphasiques, il est du texte quand même pour indiquer le sens des vagues pantomines sortant des projecteurs, du texte, en voici : c'est le vôtre, et

pourquoi ne pas le mettre sous les yeux du public :

« *Un sanitaire polonais montre au jeune médecin, un soldat français qui a divagué toute la nuit :*

— Il demande sa femme, disent-ils.

— « L'unterarzt réfléchit. Il est vêtu de sa grande blouse blanche, mais il a gardé sa casquette et son sabre.

Il s'approche du malade qui délirait :

— « Eh bien, tu ne me reconnais pas? Je suis ton femme que tu voulais cette nuit. Tu ne me reconnais pas, je suis ton femme. »

Le titre : « Je suis ton femme », la mise en scène, tout se rencontre dans vos phrases. Où est l'opérateur? Je souhaite qu'il vienne, et que par ses soins, il soit donné de regarder ce tableau. Il importe que par sa terreur, il fasse frissonner un peu la foule à l'arrière.

Nous verrons alors si les femmes en deuil, et à la façon du personnage de « Candire » riant quand « on leur fait contes » et s'esclaffant aux comiques aventures de « Rigadin », s'égaieront encore quand un coup soudain de lumière électrique leur mettra bien en face, sous le nez, la guerre telle qu'elle est, la guerre telle qu'elles s'efforcent

à ne pas l'imaginer, à ne pas la pénétrer, à ne pas la comprendre. Peut-être alors, la guerre rendue douloureusement expressive et figurée, ne leur semblera-t-elle plus abstraite, chimérique et faite au lointain, pour la recette des industriels et le passe-temps des désœuvrés.

Voilà le succès d'éducation patriotique et moral que je souhaite à votre livre « Prisonniers en Allemagne ».

Dans ce livre, épisodiquement, je lis ceci :

« *Un soir, une vingtaine de prisonniers civils « francs-tireurs », « suspects » et deux prêtres, dont l'un, grand, maigre, l'air très doux, et que l'on disait être le curé de Nesles, quittèrent le camp sous la conduite de huit sentinelles.*

« *Les uns disaient que ces hommes devaient passer au Conseil de guerre, d'autres qu'ils étaient envoyés dans une forteresse. Au vrai, on ne savait rien de certain, mais comme ces prisonniers étaient malheureux, et que leur destin nous était inconnu, des soldats qui se trouvaient sur leur passage, les saluèrent.*

« *Les deux prêtres qui marchaient les der-*

niers s'inclinèrent. Ils franchirent les portes grillées et descendirent le chemin, où à cause de l'ombre, nous les perdîmes de vue. »

Le prêtre, grand, maigre, à l'air très doux, était comme on le disait parmi vous, le curé de Nesles. Accusé faussement d'avoir autorisé des observateurs à monter dans le clocher de l'église, en la paroisse de son pays, les allemands le firent prisonnier. En pantoufles et coiffé de la barrette, ils l'arrachèrent à son presbytère, et dans ce costume d'intérieur, entre eux et les Français, ils le poussèrent sur la ligne de feu.

Epargné par les balles, emmené à Ham, confondu dans la foule des prisonniers, avec vous bousculé au long des voies, et au hasard des wagons, il fut interné dans le camp proche de Cassel.

Il en sortit non pour être fusillé ou pour être enfermé dans une forteresse. On le dirigea sur le château de Celle, en Hanovre. Rapatrié, à cause de son âge, il rentra en France en mars 1915.

C'est mon oncle.

Par lui, d'avance, j'ai su tous les détails que vous avez mis en ordre et en émotion. Le récit de l'abbé Couvreur, curé doyen de

Nesles, actuellement curé et doyen de Nouvion-en-Ponthieu, chanoine de la cathédrale d'Amiens, m'est garant de la justesse de ce que vous imprimez aujourd'hui. Si je me plais à vous apporter le témoignage d'exactitude donné par un homme qui ne savait rien de vous que votre pitié et votre salut, dans la tristesse et dans la nuit.

J'arrive à votre conclusion et à la mienne.

J'entends bien qu'il est « de grandes conquêtes que nous devons entreprendre sur nous-mêmes ». C'est le travail de tous les jours, et personnellement, vous avez remporté votre victoire intellectuelle, puisque dans le prisonnier désœuvré que vous souffriez d'être, vous vous êtes découvert auprès de vos camarades en péril de mort de soudains « talents de sœur de charité ».

Je vois bien vos facultés supérieures d'adaptation, et l'exaltation du soldat français dont le scepticisme même est prêt à tout, quand les circonstances lui révèlent exactement où est le devoir, quel est le devoir.

Je suis moins convaincu du « goût de l'ordre et de l'amour d'organisation « des Allemands chez lesquels vous avez fréquenté, malgré vous. Leurs qualités me semblent

moindres que vous ne pensez; — d'après M. Barrès.

« *Leur camp était mal organisé au début. Ils ont échafaudé des lazarets mal compris, mais les derniers bâtis ne répétaient pas les erreurs des premiers.* »

Soit, mais je veux retenir vos constatations : « *Un grand désordre planait sur tout. On pouvait accuser les Allemands de n'avoir rien su faire. Dénués d'initiative, incapables de s'organiser promptement, pris au dépourvu devant le danger, ces hommes méthodiques, extraordinaires par ailleurs, ne savaient par quel bout commencer. Cependant que les cinq majors français aidés de tous les sanitaires organisaient des infirmeries, réclamaient avec instance des médicaments au pharmacien du camp, hostile et méprisant.* »

Donc ils se trompent, ils corrigent leurs erreurs, et qu'avons-nous fait, nous Français, depuis le début de la guerre sinon de nous instruire, comme eux, et comme eux de ne pas retomber dans nos fautes?

Mais nous ne disons pas comme le général allemand commandant du camp où vous végétiez, nous ne disons pas comme cet offi-

cier se refusant à prendre des mesures prophylactiques contre une épidémie menaçante : « *L'épidémie, c'est ma manière à moi de faire la guerre* ».

Je vois bien ici, l'organisation de la cruauté. Je vois bien les Allemands adroits à tirer du bénéfice de la vente des cercueils, et appliqués à bien aligner des croix sur les tombes. Mais après? L'organisation, savante, humaine, d'où elle est venue? Vous le dites. Elle est venue des médecins majors français; quand le professeur d'Iéna, pour combattre le typhus, ne s'avisait pas d'autre thérapeutique que de s'habiller en militaire et d'isoler les moribonds derrière un réseau de fils de fer barbelés, les médecins français prennent le service désespéré, ils donnent des soins, et en même temps que la température des malades baisse, la mortalité diminue.

Vous êtes loin, mon cher ami, et dans le fond de la Tunisie où vous lirez cette préface, le *Journal Officiel* ne vous arrive guère.

Or voici la copie de la page 9847, numéro du 15 novembre 1916 :

Médaille d'honneur des épidémies (vermeil), à la mémoire des militaires dont les noms suivent,

et qui, retenus en Allemagne, ont fait preuve du plus grand dévouement en soignant les prisonniers de guerre atteints de maladies contagieuses et ont succombé à la maladie :

JOUBRET, aide-major de 2e classe, réserve, 247e d'infanterie;

LASALLE, aide-major de 1re classe, 26e territorial;

NATIER, aide-major de 1re classe, 4e territorial;

REBIÈRE-LABORELLE, aide-major de 1re classe, 2/62e division territoriale;

RIGOLLOT-SIMONNOT, aide-major de 2e classe, armée territoriale, 10e région.

A côté de ces majors vainqueurs et victimes du fléau, vous avez, vous, sanitaire bénévole et dévoué, vous avez porté le costume de la bataille contre le mal, dans les hôpitaux, « *les pantalons et les blouses à rayures bleues, le brassard de la Croix-Rouge, tamponné par l'autorité allemande, les gants en caoutchouc* ».

Vous êtes allé, « le nez plein d'huile ou de vaseline, les effets blanchis par une poudre contre la vermine, les mains gantées au travers des typhiques », et si vous n'aviez pas été éloigné de Paris, en mémoire des chefs morts auprès de vous, vous auriez, reproduisant les cinq citations inscrites au

Journal Officiel, ajouté cet hommage à votre manuscrit, avant de mettre le point final et de donner le bon à tirer.

C'est la conclusion naturelle de vos « Prisonniers en Allemagne ».

Sûr que je suis de vos sentiments, permettez-moi d'ajouter à votre livre ce texte correspondant si bien à vos intimes intentions, et veuillez me croire, de loin comme de près,

Votre affectueux et dévoué camarade,

Henry Céard.

15 janvier 1917.

I

Vers les sept heures du soir, notre compagnie, qui avait reçu, pendant l'après-midi, les obus allemands dans une tranchée hâtivement creusée, en avant du village de Chaulnes (Somme), reçut l'ordre de se reformer à l'arrière. Le capitaine, un homme grand, au visage long, se promenait nerveusement, baissant la tête. Sa carte d'état-major, dans son enveloppe de cuir, lui battait la jambe, à chaque pas. Il demanda :

— M. le lieutenant Chassot n'est pas là? Et M. Messard?

Un sous-officier lui répondit que le premier de ces messieurs devait être aux avant-postes; quant au second, il ignorait.

— C'est bien, remercia le capitaine. Les sergents, rassemblez vos sections et faites l'appel.

Nous étions à couvert, derrière un bois, sous des pommiers. Près d'un chemin, cachés par une haie, des dragons qui avaient mis pied à terre tenaient leurs chevaux par la bride. Cepen-

dant les hommes s'alignaient, par quatre, comme à l'exercice. Ils regardaient les blessés que l'on avait déposés contre le remblai d'un chemin.

Le capitaine, qui s'était remis à marcher, s'impatientait :

— Voyons, dépêchez-vous !

Il reçut l'appel, puis nomma, sur-le-champ, caporaux les hommes que les sergents proposèrent pour remplacer les gradés disparus, après quoi nous partîmes en silence. Des pommiers bordaient la route. Nous passâmes sur un pont; au loin, des maisons, des jardins, des arbres.

— Où allons-nous? demandai-je à mon voisin.

— Au village, peut-être. Après tout, nous verrons bien.

Autant que j'avais pu le deviner, ma compagnie était avant-garde de l'aile droite, qui s'avançait contre l'aile gauche de von Kluck. Nous marchions depuis une semaine, couchés à onze heures du soir, levés à deux heures du matin, faisant quarante ou cinquante kilomètres par jour pour atteindre une ennemi invisible qui battait en retraite, précipitamment, lorsque, le 24 septembre, devant Chaulnes, nous rencontrâmes l'armée allemande qui s'était, sans doute, repliée.

Le village où nous entrâmes, ce soir-là, semblait abandonné, les rues désertes, les fenêtres fermées. Ma compagnie, ou, pour mieux dire, ce qui en restait, vint s'aligner contre les murs des premières maisons. Nous entendions, au loin, les éclats d'une fusillade. On tiraillait quelque part. Parfois, dominant tous les bruits, le tricotement saccadé d'une mitrailleuse.

Comme ils se trouvaient devant une auberge, quatre hommes poussèrent la porte. Ils entrèrent. Je les suivis. Le commerçant, stupéfait, se leva.
.... *Censuré* ....

....

Ces gens-là n'avaient plus rien; les Allemands étaient déjà venus chez eux, etc.... J'avisais un bocal de cerises à l'eau-de-vie sur une étagère; mais cet hôtelier n'avait pas le temps.

— Pourquoi gardez-vous ça? Vous préférez le laisser aux Allemands? Nous vous paierons.

— Oh! Mais, est-ce qu'ils vont revenir ici! Vous allez les en empêcher!

Les soldats haussaient les épaules. Est-ce qu'ils savaient! Ce qui les intéressait, c'étaient les cerises brunes qui avaient longtemps mariné dans l'alcool au point d'en avoir pris toute la force et

l'odeur. Ce digne homme se décida enfin, il aligna cinq petits verres. Il tremblait. Nous bûmes à sa santé. La compagnie quittait le village. Nous pénétrâmes bientôt dans un grand parc où il faisait nuit, tant les arbres y étaient larges et touffus. Nous nous étendons sur l'herbe, par petits groupes, et nous restons là, à attendre, quoi? Un ordre nouveau qui nous dira d'aller plus loin ou de demeurer ici, coûte que coûte, jusqu'au bout.

Le capitaine de notre compagnie s'entretient maintenant avec le chef de bataillon, un gros rouge, remuant, qui disparaît sous son képi. Nous regardons les deux officiers s'éloigner dans les allées. Ceux d'entre nous qui ont encore du pain le mangent; les autres tâchent de dormir. C'est ce que je ne tarde pas à faire, lorsque je suis brusquement secoué.

— Au trot! On nous tire dessus.

Il fait nuit complètement. Où sommes-nous? Ah! oui, dans un parc.

Comme je me relève et cherche mon fusil :

— Baisse-toi!... Ils font des feux de salve.

Il a raison, cet homme. Les balles sifflent au-

dessus de nos têtes, avec ce bruit particulier que chacune semble prendre. D'autres claquent derrière nous, en touchant terre, comme un coup de fouet. Allons, voilà les mauvaises plaisanteries qui recommencent.

Nous courrons, les uns derrière les autres, et nous nous arrêtons là où d'autres soldats se sont déjà arrêtés. Je distingue, peu à peu, une haute grille, près d'un long mur, des maisons derrière la grille, et l'église du village où commencent de pleuvoir les obus allemands. On les entend souffler, à intervalles, ainsi que des fers rougis au feu, projetés dans l'eau, à toute vitesse, et tomber avec leur inoubliable bruit de marmite pleine de ferrailles et qui éclate. Le ciel est rouge au fond, comme un couchant. La compagnie s'est tassée auprès d'un arbre. Je devine, à la lueur commençante de l'incendie, la grande ombre du capitaine qui va et vient. On entend la voix du commandant :

.... *Censuré* ....

....

Mais de nouveau des balles sifflent. Une décharge générale. D'où vient-elle? Peut-être du côté que nous avons abandonné avec tant de

hâte. Tous les hommes ont salué; maintenant, couchés, ils ne bougent plus.

Et voici le commandant qui reparaît !

— Dix hommes pour aller garder la porte du parc. Deux caporaux et dix hommes!

Je reconnais la voix de mon camarade Laberge, qui appelle les soldats de son escouade. Evidemment, il ne distingue personne, dans cet amas de capotes immobiles. J'hésite. Aller là-bas, avec lui, ou bien rester ici, dans le tas. Bah! c'est le destin. Mais déjà le commandant s'impatiente :

— Dix hommes! n'importe qui! Les dix premiers venus!

Et lui-même saisit des soldats par le bras et les campe auprès de mon camarade, que je crois distinguer. Je demande pour plus de sûreté.

— Où êtes-vous, Laberge?

Et je rejoins mon ami. C'est un garçon de vingt-trois ans, maigre et brun, avec des lunettes. Je commence à tenir à lui. J'ai vu le feu pour la première fois, dans les forêts des Vosges, à ses côtés. Je le prenais alors pour un séminariste : c'était un Lyonnais calme et froid, que le lieutenant Messard estimait et à qui il confiait d'obscures et difficiles missions.

Nous voilà partis. Un sergent qui s'est joint à notre groupe m'envoie avec un jeune Savoyard reconnaître le parc. Quelle ironie! La nuit est complète. Je marche seul, lentement, le fusil à la main, sur le bord du gazon, dans les allées. Chaque arbre, chaque taillis semble abriter des patrouilles ennemies.

Je connais la façon d'opérer des Allemands. Ils vous laissent approcher très près de l'endroit où ils se sont cachés, et là, ils vous fusillent à bout portant ou vous font prisonniers, suivant que ça leur chante.

Des feuilles remuaient. Le vent agitait des branches. Je m'arrêtais, puis je repartais. Je n'y voyais rien. Il y avait de quoi s'asseoir par terre et attendre. J'écoutais.... Des pas derrière moi. Le petit Savoyard m'avait rejoint.

— Eh bien! où sont-ils restés?

Mais il ne savait rien. Il me suivait. Nous marchâmes encore, lorsque nous découvrîmes la haute façade d'une maison sur notre droite. Au loin, devant nous, des arbres. Incapables de nous orienter, nous fîmes halte. Nos camarades nous rejoignirent. Il faisait ici moins sombre que sous

les arbres. Le sergent, un grand jeune homme pâle et doux, avec l'air aussi embarrassé que possible. Je retrouvais Laberge. Les verres de ses lunettes brillaient faiblement. Il ne savait, lui non plus, de quel côté pouvait se tenir la grande porte du parc. Nous repartîmes; nous traversions une allée profonde, lorsque quelqu'un dit :

— La porte doit être par ici.

Après tout, c'était dans l'ordre des choses probables. Courbés, le fusil bas, nous nous dirigeons dans la direction indiquée et nous découvrons enfin une haute porte grillagée qui donnait sur les champs. La serrure ne fonctionnait pas, les deux battants étaient mal joints. Un soldat essaya de les consolider au moyen d'une courroie de cuir. Les hommes se blottirent sous les branches basses d'un grand if, près du mur de clôture, où une sentinelle fut placée. Je fus chargé, pour ma part, de surveiller un sentier bordé de buis qui conduisait à une brèche ouverte dans le parc. Je m'installai sous un arbre. L'herbe était humide, mais haute, et j'étais complètement caché. J'entendais, au loin, les coups sourds et espacés du canon. Je luttais contre le sommeil qui pesait sur moi. Je n'avais rien mangé depuis le matin,

j'avais faim; mais bientôt, pour ne pas m'endormir, je dus me lever.

J'essayais, en me traînant le long d'une haie, de me rendre compte du domaine que j'avais à garder. Je fis ainsi quelques pas, lorsque je m'arrêtai soudain, figé par la surprise. Une immense lueur rouge, que je ne pouvais apercevoir lorsque j'étais tapi sous mon arbre, incendiait l'horizon. L'église de Chaulnes, arrosée par les obus allemands, brûlait, et devant moi le parc, éclairé par cet énorme feu de bengale, se découpait avec ses arbres, ses allées, la façade de son château.

J'entendis marcher derrière moi. Je reconnus Laberge, qui venait, avec un soldat, me relever. Je passai les consignes à mon remplaçant, un Alsacien à la maigre barbe blonde. Laberge regardait, à la lueur de l'incendie, l'heure à son bracelet.

— Trois heures! me dit-il. Je ne comprends rien à ce diable de parc. Si vous voulez venir avec moi, nous essayerons de nous y reconnaître.

J'acceptai. Nous repérâmes ainsi la grande bâtisse illuminée.

— Ceci doit être le château. Voici une allée qui conduit à la porte que nous gardons. Il nous

faut découvrir le mur de clôture et la fameuse brèche.

C'était un jeu dangereux, mais nécessaire. Nous partîmes, en suivant le sentier où les buis se pressaient. Nous trouvâmes aisément ce qu'on appelait la « brèche », qui n'était qu'un large chemin pour les voitures. Il était, du reste, gardé par une section d'infanterie qui faillit tirer sur nous, croyant à quelque patrouille ennemie. Rassurés sur la vigilance de nos sentinelles, nous revînmes sur nos pas, précédés jusque devant le château par les grandes ombres que projetait l'incendie. Par les grilles de l'entrée que nous gardions, on voyait la campagne plate et nue. Les murs de clôture étaient, par endroits, revêtus de lierre; cependant, nous découvrîmes une petite porte qui devait donner sur des champs. Laberge l'ouvrit. Nous entrâmes dans un verger, entouré de charmilles. C'était, je crois, la seule indication à retenir.

Comme nous retournions près de nos camarades, nous vîmes accourir, essoufflé et bégayant, l'Alsacien qui m'avait relevé tout à l'heure.

— Les Allemands sont là, nous dit-il. J'ai reconnu leurs commandements.

Aussitôt ce fut un branle-bas. Nous réveillons ceux des nôtres qui dormaient sous les branches de l'if. A demi éveillés, les hommes viennent se coucher derrière la bordure des arbres. L'endroit était humide. Des crapauds, dérangés par nous, sautaient dans l'herbe épaisse. Le petit jour se levait. Il faisait frais. Nous étions là, immobiles, prêts à tirer, lorsque quelques balles sifflèrent. Un caporal, qui courait, passe près de nous. Laberge le reconnaît et l'appelle.

— Ne restez pas là, nous dit-il, la voix entrecoupée. Les Allemands ont cerné le parc. Ils y sont entrés. Notre capitaine a été tué. La compagnie s'est retirée, comme elle a pu.

Aussitôt, sous les balles qui continuent de siffler, et viennent éclater contre le mur, ainsi que des balles explosives, Laberge, sans se soucier du sergent — tant l'autorité dans ces moments-là va à qui la mérite — nous donne l'ordre de partir les uns derrière les autres.

— Tu viens avec nous? dit-il au caporal qui l'avait renseigné. Mais l'autre était déjà reparti et se perdait sous les arbres. Nous entendîmes un commandement qui devait être pour lui :

— *Halt !*

Ce fut tout. Et nous n'avons jamais appris ce qu'il était devenu.

Cependant mes camarades se dirigeaient vers la petite porte du verger. Comme je marchais le dernier, je la refermai soigneusement sur moi. Laberge élargissait hâtivement un étroit passage dans la charmille touffue, par où nous nous glissons, à quatre pattes. Nous risquions, en montrant notre tête de l'autre côté, de recevoir quelques balles et ce nous fut une terrible minute. Nous traversâmes, en nous courbant le plus possible, un champ qui n'en finissait pas et, sans savoir comment, nous nous trouvons dans une rue du village. Un sergent d'infanterie, que j'avais connu au dépôt, nous regardait venir. Nous lui demandons de quel côté sont les Français; mais il n'en savait rien. Il attendait je ne sais plus quoi.

Nous partîmes alors à l'aventure. Pour nous, Chaulnes était aux mains des Allemands. Les Français devaient occuper des villages qui se trouvaient à trois ou quatre kilomètres, devant nous, un peu à gauche. Aussi, laissant le château et son parc derrière nous, nous gagnâmes les champs. Nous marchions prudemment, en file

indienne, à six pas de distance, nos fusils sous le bras, comme si nous allions à une partie de chasse.

Marche inoubliable! Il n'est pas de fossés pleins d'eau, pas de trous emplis de feuilles, pas de boueuses séparations de champs, que nous n'ayons découverts et aussitôt mesurés de toute la longueur de notre corps. Aplatis sur le sol au moindre signe de Laberge, qui marchait le premier, nous nous traînions à travers une plaine inconnue, parmi les prairies qui se succédaient, ayant pour tout horizon un bouquet de bois que l'automne et les obus avaient effeuillé.

Nous traversâmes ainsi une route, et puis ce fut de nouveau des prés, des champs..., lorsque nous aperçûmes soudain une patrouille allemande de dix hommes. Nous nous jetons à terre, aussitôt, nos fusils prêts, nous attendons....

Je me souviens. Nous étions près d'un champ de pommes de terre, d'où déboula un lièvre aux poils roux. Nous ne bougions pas. Nous prit-il pour des bornes? Le petit animal regarda à droite, puis à gauche, et s'en alla, en trottinant, sans nous avoir spécialement remarqués. Après un moment d'immobilité, nous relevons la tête, mais

nous ne trouvons plus de patrouille ennemie. Disparus de leur côté, les dix soldats qui venaient à notre rencontre. Ils se sont même si bien cachés que, malgré nos recherches, nous ne les pouvons découvrir. Ils ont été aussi prudents qu'on peut l'être, voilà tout. Nous approfondirons cela un autre jour, et, plus lentement que jamais, nous repartons.

Nous atteignons enfin le bois tant convoité. Nous nous reposons un peu. Il fait maintenant tout à fait jour. Il est peut-être sept heures du matin. Un conseil s'établit entre les trois caporaux — car ils sont trois — et le sous-officier. On y décide de continuer la marche en avant. Des obus éclatent au loin, dans le ciel, laissant un panache de fumée blanche, lente à se dissiper. Ce n'est certes pas pour nous, ces projectiles perdus; mais, fidèles à leur coutume, les Allemands commencent ainsi à repérer la position du bois qu'ils arroseront ensuite de mitraille, systématiquement. Le refuge où nous sommes est bien provisoire. Nous y découvrons un soldat français qui a quitté Chaulnes. Il emporte avec lui le sac de l'adjudant de qui il est l'ordonnance. A part ça, il ne sait rien et le sous-officier perd

son temps à l'interroger. Il se joint à nous et nous repartons.

Sur une route, nous apercevons un ruban noir qui ressemble assez à de l'artillerie : chevaux, caissons, etc. Nous pataugeons dans un interminable champ de betteraves, nous nous approchons lentement. Soudain, l'un de nous crie :

— Des Allemands! Des Allemands! Couchez-vous!

Nous plongeons par terre, si je puis dire. Comme la rosée sur les feuilles est récente, nous mouillons nos capotes et la boue qui se colle à nos pantalons nous fait des genouillères.

Un temps passe, puis lorsque nous jugeons que l'on nous a oubliés, nous nous décidons à repartir, mais dans une direction tout à fait opposée, sur notre droite. Les artilleurs allemands, là-bas, sur leur route, n'ont pas remué.

Voici maintenant un talus de chemin de fer, des rails, une barrière. Lorsque nous avons franchi tout cela, l'horizon n'est plus le même. Il y a, au premier plan, une petite gare, quelque passage à niveau qui ne nous dit rien qui vaille, et, dans le fond, des jardins, des pommiers sans

doute, un village où il doit faire bon s'asseoir, manger et boire au frais. Quel rêve!

Soudain, quelques balles sifflent. Bruit charmant que nous allions oublier. Il n'y a pas d'illusion à garder : nous sommes tombés en plein sur un petit poste allemand.

— Couchez-vous! crie Laberge en nous donnant l'exemple. Et la rafale des balles bourdonnantes passe au-dessus de nous.

— Debout! crie de nouveau Laberge.

— A la meule de paille! clame le sous-officier.

Nous nous levons aussitôt et nous voici, courant à perdre haleine. La meule nous paraît si loin! Les Allemands continuent de tirer bas, selon leur habitude. Je vois Laberge qui tombe, puis se relève, puis tombe de nouveau. Enfin, je parviens, je ne sais comment, essoufflé et le cœur battant, à m'abriter derrière la meule protectrice, où déjà trois des nôtres se sont tapis. Le sergent, courbé en deux, se place près de moi, puis un des caporaux qui se traîne et qui boîte.

— Ça y est! nous dit-il en arrivant. Je suis touché.

Et il s'assied par terre. Il a reçu une balle dans la cuisse.

— Moi aussi, je suis fait, dit le sous-officier, qui cherche à ouvrir son pantalon.

— Nous sommes tous là? demande le caporal blessé qui examine sa blessure : un petit trou par où coule un peu de sang. Nous n'avons plus qu'à prendre une chemin parmi les betteraves.

Et il désigne un champ devant lui. A peine a-t-il fini de parler que les balles partent comme des fusées à nos oreilles. Ça ne cessera donc jamais? Elles viennent maintenant du côté où nous pensions aller. C'est fini : nous sommes cernés. Et Laberge qui n'est pas là. Il faudra que j'aille voir tout à l'heure. Il m'avait fait promettre, s'il lui arrivait un « accident », de prendre sur lui sa montre, son porte-monnaie et son portefeuille. Je pense à tout cela, pêle-mêle.

Près de moi, le sous-officier s'est enfin débarrassé de son pantalon. Le visage blanc, l'air égaré, il regarde, sans rien dire, ses mains rouges de sang. Tout à l'heure, tandis qu'il courait, une balle l'a mutilé cruellement. Cela saigne. Les fusées viennent toujours mourir dans la paille. Je regarde mon voisin, si bien que je ne pense plus à me coucher. On devine, on a surtout

l'impression que les Allemands s'approchent, en rampant.

— Qu'allez-vous faire ? demande le caporal blessé, qui s'est jeté par terre.

— Oh ! il n'y a plus rien à faire! répond le sergent découragé. On ne sait s'il parle de sa blessure ou de notre situation.

Une voix part devant nous, à quelques mètres, bien scandée.

— Qu'est-ce que vous f...tez avec vos fusils? Jetez vos fusils! mais jetez donc vos fusils!

Laberge, qui est enfin arrivé, commande :

— Oui, jetez vos fusils.

Nous obéissons.

Aussitôt, de chaque betterave se dresse un soldat allemand. Ils sont bien une trentaine qui arrivent, baïonnette au canon, en hurlant. Ils s'arrêtent devant nous, ils parlent, ils crient, ils gesticulent, ils mâchent une paille terrible. Tant de frais pour onze hommes désarmés, dont deux blessés! Nous devinons ce qu'ils nous disent; au reste, un Alsacien-Lorrain, qui se trouve parmi eux et qui, tout à l'heure, nous conseilla de jeter nos fusils, nous fait abandonner nos équipements, cartouches, etc.

— Oui, vous pouvez garder vos musettes, vous n'avez pas de pistolet automatique?

C'est un homme brun, à la moustache courte. Il nous regarde avec intérêt :

— Mettez-vous par quatre et prenez vos blessés.

Les Allemands nous entourent. Ils nous comptent une fois, deux fois, jusqu'à ce qu'ils soient tombés d'accord sur le même chiffre. Le sous-officier, qui a bandé sa plaie avec son mouchoir, se laisse porter par deux hommes. Une route longe le champ où nous avons été pris. C'est là qu'on nous conduit. J'entends les soldats ennemis parler derrière moi, ils énumèrent leur capture :

— Ein Unteroffizier, zehn Soldaten....

Un bruit de massue qu'on frappe. Je me retourne. Quelques Allemands restés en arrière, près de la meule, brisent les armes que nous avons jetées. L'un d'eux a pris un fusil par le canon et cogne à grands coup, contre le sol. Je pense que le magasin d'approvisionnement de mon « flingue » est toujours chargé. Tout à l'heure, me dis-je, ce soldat va ainsi recevoir une balle en pleine figure.

Sur le chemin, nous croisons des artilleurs

allemands, vêtus de gris. Un petit officier blond, monté sur un tas de pierre et qui inspectait l'horizon, nous regarde passer, ses jumelles à la main. Des ordres brefs s'échangent autour de nous, à quoi, bien entendu, nous ne comprenons rien. Nous marchons toujours. Nous arrivons ainsi devant une ferme. On nous commande halte. Nous nous arrêtons. Dans la cour de la ferme, nous apercevons des soldats allemands qui vont et viennent. Toute une foule grise, coiffée de l'uniforme casque à manchon gris. Un sous-officier demande, dans un français sans accent :

— Fourchettes, couteaux!

Nous donnons ce qui peut nous rester; nos dernières armes.

— Vous pouvez garder cuillers; mais pas couteaux ni fourchettes. Vous seriez fusillés.

Nous avons compris.

On nous fait pénétrer au milieu d'une haie de soldats prussiens, plutôt curieux que malveillants, dans la cour de la ferme. Nous remarquons des blessés qui s'appuient sur des cannes, d'autres qui s'approchent la tête bandée ou le bras en écharpe. Nos sentinelles sont parties.

Nous nous trouvons au milieu d'un peuple nouveau qui nous dévisage, examine nos effets, nos képis. Quelques-uns nous demandent des couteaux, mais nous n'avons plus rien. Brusquement, tout ce monde s'écarte. Un officier paraît. Il est gros, grand, l'air jeune, même sympathique. Il ne porte ni galons ni insignes. Il commence à nous interroger.

— Vous étiez en patrouille. D'où veniez-vous?

Il s'exprime dans un français net, saccadé peut-être, mais sans accent. Laberge répond posément :

— Nous n'étions pas en patrouille. Nous voulions rejoindre les lignes françaises....

L'officier interrompt :

— Alors pourquoi vous avanciez-vous avec vos fusils sous le bras?

Il rit de l'étonnement de mon camarade, puis il ajoute :

— Nous vous avons vus venir de loin, avec nos jumelles. Vous marchiez comme patrouille.... »

Laberge répète son explication. L'Allemand n'insiste pas, mais, désignant un soldat qui se tenait à distance, il nous déclare sévèrement :

— Ce garçon dit que vous avez tiré sur lui,

alors que vous aviez déjà fait le geste de jeter vos fusils.

Ce garçon est un jeune homme roux, aux petits yeux durs. Il explique encore quelque chose et nous regarde à peine. Nous protestons en chœur, tant nous sentons le danger. Laberge trouve l'explication :

— Nous étions pris entre deux feux; peut-être une des balles que l'on tirait sur nous a-t-elle sifflé près de ce soldat lorsqu'il arrivait sur nous, du côté opposé.

L'officier allemand nous examine un moment, puis il questionne le soldat roux, dans sa langue, enfin :

— Nous allons voir ça, dit-il en hochant la tête.

Et l'on nous conduit dans une grange, où il y a de la paille. On nous fait signe de nous coucher, de ne pas bouger, après quoi, on referme la porte.

— Ça n'a pas l'air d'aller très bien, me dit Laberge. Mais enfin, qu'a-t-il dit quand ce sale rouquin est arrivé?

— Il a dit que nous devions être fusillés, explique l'Alsacien qui m'avait relevé de garde lorsque j'étais sentinelle dans le parc de Chaulnes.

Sur quoi Laberge et les autres s'emportent. Ne pouvait-il pas, cet Alsacien-là, nous le dire plus tôt. Nous nous serions défendus!... Maintenant... Je regarde tous ces hommes que je n'ai pas eu le temps encore de dévisager. Je tâche de graver leurs traits dans ma mémoire, instinctivement; mais pour combien de temps?

La porte s'ouvre. Un officier paraît, reconnaissable à ceci : qu'il agite une cravache. Il a une forte figure où luisent de gros yeux. Il nous dit, en anglais, tout en nous montrant sa badine, quelque chose comme : « Méchants Français! » Laberge, qui a vécu en Angleterre, demande aussitôt : « Pourquoi méchants, monsieur l'officier? » Mais ce gentleman est parti, en tirant la porte.

Sur le conseil de Laberge, notre Alsacien déchire son livret individuel, en petits morceaux, qu'il cache dans la paille. Cet exercice nous distrait un peu de la lancinante angoisse qui nous tient : « Que va-t-on faire de nous? »

Laberge, un des rares qui aient gardé leur sang-froid, se demande tout haut pourquoi cet officier est venu, avec sa cravache, nous annoncer que nous étions de méchants garçons....

De nouveau, la porte est poussée. Nous tres-

saillons. Un soldat allemand nous parle. Que dit-il? Nous l'écoutons comme si nous pouvions le comprendre. Pour moi, il parle beaucoup et trop vite, je n'entends rien du tout. Notre Alsacien souffle :

— Il demande les blessés.

Le sous-officier qui est resté tout le temps silencieux et le caporal dont la jambe est ankylosée se lèvent et suivent le soldat, qui repousse la porte. On va peut-être les interroger, si, toutefois, ces messieurs se donnent encore la peine de nous entendre. L'obscurité, à quoi nous commencions de nous habituer, retombe chaque fois plus épaisse, après ces entrées et sorties. Du temps se passe, qui nous paraît très long.

Une troisième fois, on vient nous voir. Des uniformes gris, des fusils, des casques gris sont rangés. Nous nous levons. Nous passons en ordre devant les soldats. On nous compte. Nous sommes neuf. On nous fait mettre sur deux rangs. Des sentinelles, l'arme sur l'épaule, viennent se placer près de nous. Que de préparatifs! Puis, voici des blessés allemands qui se rangent devant nous. Nous formons un petit convoi qui, sur un ordre, s'ébranle, passe devant tous ces visages

inconnus, sort de la ferme et gagne la grand'route pleine de poussière, éclatante sous le soleil de septembre.

Nous avons l'impression que nous sommes sauvés, que nous ne serons pas fusillés, aujourd'hui du moins, et que l'on nous conduit quelque part, avec ces blessés, où nous serons à l'abri. Il fait chaud. Nos sentinelles ont donné leurs sacs à porter aux prisonniers.

Les Allemands marchent d'un pas pesant, mais allongé; ils ne font pas de pauses régulières, mais s'arrêtent quand ils trouvent un puits, une maison, un village, tous les sept ou dix kilomètres. Je suis placé près d'un soldat de l'escorte. Il me demande si je suis réserviste, marié, père de famille. Je réponds que je suis réserviste, que je suis marié et que j'ai un enfant. Il faut, avec les Allemands, avoir au moins un enfant, pour être considéré; par la suite, au camp, je me suis découvert père de deux enfants.

Sur la route interminable, où nous marchons, il y a peu d'ombre, mais quelques pommiers et, par terre, des pommes, de ces insipides pommes à cidre. Les soldats, qui nous surveillent, n'ont pas le droit de les ramasser, mais ils ne disent

rien quand les prisonniers se baissent. Au vrai, nous n'avions rien mangé depuis hier matin.

La première halte a lieu devant une auberge, où une femme nous donne du pain, un morceau à chacun, aussi bien aux Allemands, qui le mettent dans leur musette, qu'aux Français qui l'engloutissent tout de suite. Près d'un village, une vieille femme nous apporte une grosse miche. L'un de nous essaie de la prendre; mais un soldat allemand s'en saisit et il repousse la malheureuse qui crie :

— Ce n'est pas pour vous, c'est pour eux!

Les sentinelles se partagent le pain. Il m'en revient un morceau que me donne l'homme de l'escorte à qui j'étais sympathique parce que j'étais réserviste et que j'avais un enfant. Cependant, Laberge bavarde avec un blessé allemand, qui a travaillé à Nancy et parle un français correct. C'est lui qui nous explique :

— Ce n'est pas pour vous punir que les soldats vous donnent leurs sacs à porter; c'est pour se reposer. Ces hommes ont combattu longtemps et ils sont fatigués.

Une deuxième pause se fit à l'entrée d'un village. Les Allemands, les blessés d'abord, entrè-

rent dans une maison. Nous restâmes sur la route. Un soldat me fit signe de m'asseoir sur les escaliers d'un perron. Une voiture fut réquisitionnée où l'on mit les plus fatigués des blessés. Nous repartîmes.

Des gens, des paysans, des femmes surtout, des jeunes filles nous regardaient passer en silence. L'homme qui avait travaillé à Nancy nous expliquait que ses camarades et lui s'étaient battus dans les Vosges....

— Nous aussi! s'écria Laberge. Quels endroits?

Les cols et les villages que l'Allemand indiquait, mon ami les connaissait. Il riait et me prenait à témoin :

— Vous vous rappelez?... Nous sommes restés là deux jours.... Ainsi, dit-il au soldat, vos camarades et vous, vous étiez là! Nous avons combattu ensemble pas mal de jours, pas du même côté, c'est vrai....

— Sans rancune, reprit l'Allemand.

— Evidemment! dit Laberge.

Ils se serrèrent la main, tout en marchant.

— Vous serez, reprit notre nouvel ami, traités en Allemagne convenablement, et nourris comme des soldats allemands. Vous êtes bien heu-

reux, dit-il pour conclure. Vous reverrez certainement vos femmes et vos enfants, tandis que nous, nous ne reverrons jamais notre Vaterland.

Vers midi, nous arrivâmes dans une ville où allaient et venaient des soldats allemands, tous vêtus de l'uniforme gris. Une rue montante, caillouteuse. Et toujours des femmes qui nous regardaient passer.

— C'est Ham! répond à notre question l'Allemand de Nancy.

Ce garçon est un véritable cicerone, à croire qu'il est déjà venu dans ce pays.

On nous arrête devant la mairie de la ville. Les blessés et nos sentinelles sont partis. Des officiers interrogent Laberge.

En face de nous, la statue du général Foy, sur la petite place presque déserte. Nous montons les escaliers qui conduisent à la salle de justice de paix, où nous attendons que notre sort soit de nouveau décidé.

II

Lorsque nous pénétrons dans la cour de la mairie, où, sur des bancs, sont assis des soldats d'infanterie allemande, deux sentinelles nous font enlever le couvre-nuque bleu qui cachait le drap rouge de notre képi. Après quoi, nous pouvons entrer dans la salle de justice de paix, où d'autres prisonniers sont déjà entassés. Cette salle peut bien contenir deux cent cinquante à trois cents personnes. Nous sommes là, plus de six cents prisonniers pressés les uns contre les autres, sur une paille clairsemée, juste assez épaisse pour justifier la « défense de fumer » qui nous est faite.

— Où avez-vous été pris? Il y a longtemps?

Telles sont les premières questions que j'entends. Tous les régiments sont représentés ici, mais surtout l'infanterie. On remarque beaucoup de soldats d'un régiment en garnison près de Paris, et qui, cernés dans leurs tranchées, furent pris à revers par les mitrailleuses.

Un adjudant, promu sous-lieutenant sur la ligne de feu et que les Allemands ne savent encore s'ils le doivent considérer comme officier ou sous-officier, maintient parmi nous une débonnaire discipline. Les plus ahuris sont certainement les civils que l'on a ramassés au petit bonheur et qui ne comprennent pas encore pourquoi ils sont ici.

On se meut difficilement à travers tout ce peuple. Là où siégeait le tribunal, trois soldats allemands se sont installés qui tâchent à ne pas sommeiller.

Au fond de la salle, dans une petite pièce, quatre sentinelles se sont assises. Un commerce s'est organisé là. Deux prisonniers français qui connaissent l'allemand, et qui sont ici depuis le matin, prennent nos commandes. On peut acheter du pain et du hachis, sorte de viandes crues, hachées, à peine salées, et que des commerçants de Ham débitent maintenant pour leurs nouveaux clients, venus de Germanie. Cela coûte six ou dix sous, cela forme une bouillie sanguinolente ensachée dans un sac de papier brun. Le pain, en « couronne » de deux kilos, coûte vingt sous. Beaucoup de prisonniers aiment mieux manger leur pain, sans hachis.

Un ou deux soldats, munis d'argent, vont chercher les provisions demandées. Ils touchent naturellement une petite commission. Ils partent, lentement, au milieu de nous, en criant : « Platz! », rapportent les pains et la viande et laissent sagement aux interprètes le soin de faire la distribution; car dès maintenant commence à se faire sentir la grande importance des traducteurs. Ils transmettent les ordres, les expliquent, nous conseillent, nous commandent même, car ils se sentent déjà responsables. Leur autorité, rendue officielle au camp des prisonniers, acquerra encore de la force; ils seront les seuls gradés que les Allemands reconnaîtront.

Tout ce peuple de désarmés va et vient, se croise, se bouscule et donne l'impression d'une foire ou d'une réunion houleuse. Parfois une voix s'élève, plus forte que les autres :

— Ne criez pas si fort. Un peu de silence, je vous prie.

— Vous avez tous donné vos couteaux, ciseaux, fourchettes, rasoirs?... Ne gardez rien de tranchant, cela nous vaudrait des histoires.... Tout à l'heure, on va vous distribuer du pain que vous donne le maire de la ville. Je ferai la distribution.

Tâchez de ne pas me carotter, c'est dans votre propre intérêt.

Nous recevons ainsi, chacun, un morceau de pain gros comme un croissant de dix centimes. C'est pour notre déjeuner. Allons! cela promet. Heureusement qu'avec Laberge nous nous sommes déjà entendus pour faire venir du dehors de plus abondantes provisions.

Le temps nous paraît long. Il n'est que deux heures de l'après-midi. Et nous avons marché depuis ce matin, six heures. Je parviens à m'approcher de la porte d'entrée où se pressent, depuis quarante minutes, ceux qui attendent leur tour d'aller aux water-closets.

De paisibles soldats montent la garde. Ils ont l'air de s'ennuyer. Ils nous regardent, indifférents, plutôt las. J'ai su, depuis, que c'était leur habituelle façon d'être. Ils ont toujours, surtout lorsqu'ils ne se sentent pas surveillés par leurs chefs, qu'ils redoutent plus que tout, des airs d'être ailleurs.

Je vais me promener dans la petite chambre du fond. Les sentinelles me laissent près de la fenêtre, d'où l'on voit la campagne picarde. J'en suis surpris. Nous ne sommes qu'à la hauteur

d'un entresol. Il est vrai qu'ici il n'y a pas de gradés. Au reste, nos gardiens savent bien que, si nous nous échappions, nous ne pourrions aller très loin, dans ce pays si méticuleusement occupé par leurs troupes.

Et la journée s'achève péniblement. On entend autour de soi des hommes raconter des histoires de combat. Cependant que l'un fait son récit : — Alors, le capitaine commande. Nous chargeons. Nous chargeons, etc. — celui qui écoute prépare visiblement le sien, qui est beaucoup plus pathétique.

Le calme, l'insouciance, la sérénité de ces Français qui parlent, sourient, circulent, ne manquent pas de stupéfier les Allemands, qui, par moments, nous contemplent avec de gros yeux ronds où l'on sent l'étonnement de l'étranger devant une race différente qu'il ne comprendra jamais.

Les prisonniers civils sont plus sévèrement surveillés que nous. Ils sont prostrés, tous ensemble, dans un coin, d'où il leur est interdit de bouger. Parfois, un homme du poste vient chercher un de ces malheureux, traverse la cour avec lui et le conduit au conseil de guerre qui siège dans une

chambre, près de la porte principale. De quoi sont accusés ces gens-là ? D'avoir tiré sur les troupes allemandes, fourni de fausses indications ou caché des soldats égarés; en un mot, d'être des « francs-tireurs ». Enfin, comme ils sont pour la plupart bien portants, j'ai appris que le conseil leur demandait la raison pour quoi ils étaient réformés. A cette question, l'un d'eux a répondu stupidement : — « Par protection. » Ces messieurs officiers se sont mis à rire. « En Allemagne, monsieur, a déclaré le président, ces choses-là ne se produisent pas. » Et il a renvoyé le « franc-tireur » parmi nous pour qu'ils soit expédié dans un camp.

Ces incidents nous distraient un peu.

Il y a aussi un pauvre diable, crétin complet, couvert de crasse et de vermine, vêtu de six ou sept habits pleins de trous, et si bien tatoué de boue qu'il semble quelque création d'Antoine pour une pièce naturaliste. Bien qu'il soit berger depuis longtemps, et célèbre dans la région, comme en province sont notoires les idiots et les notabilités, les Allemands ont longtemps « cuisiné » ce misérable « trop bien imité », sous qui ils flairaient un officier supérieur, merveilleuse-

ment déguisé. Je le regarde par instants : il reste des heures entières à retourner une boîte de conserves vide, ou bien il tâte, l'un après l'autre, tous les clous de sa chaussure, et quand il a fini, il recommence consciencieusement.

D'autres ici s'intéressent aussi à lui, à leur manière. Ils lui attachent dans le dos un tas de vieilles choses sans nom, des breloques hors d'usage que le malheureux considère comme des fétiches, tant qu'il finit, avec son air hagard et ses longs cheveux, par ressembler à Ernest La Jeunesse lui-même.

Le soir vient cependant. On distribue encore un peu de pain de la part du maire de la ville. Une jeune Française, fille de quelque fonctionnaire, nous apporte des seaux d'eau. Nous emplissons nos bidons.

La nuit pénètre dans la salle où le silence se fait peu à peu. Un soldat allemand allume le bec de gaz, au milieu de la salle. Nous nous arrangeons pour dormir. Quelques-uns se sont installés sur des chaises éparses çà et là; la plupart se couchent par terre, les uns sur les autres. Parfois, quand je m'éveille, j'étire un peu mes bras et mes jambes engourdis et je vois une sentinelle,

relève de garde, qui enjambe avec précaution les prisonniers immobiles, étendus jusqu'au milieu du chemin que l'on devait laisser libre.

Ce matin-là, le 26 septembre, le bruit court que nous ne tarderons pas à partir. Mais la matinée se passe, sans incident. On distribue le pain du maire, comme la veille, à une heure, et le soir à sept heures. Un seul petit fait : défense par leurs officiers est faite aux soldats allemands de nous apporter des provisions. Je me trouve, pour cette nuit, à côté d'un réserviste de mon régiment que je n'ai jamais tant vu. Il me raconte comment il fut fait prisonnier.

— Bon. Nous tombons sur des uhlans qui arrivent sur nous avec leurs lances. Bon. Nous étions trois....

Je me suis installé comme j'ai pu, sur une chaise que je garde depuis 4 heures du soir pour avoir le droit d'y dormir à présent. J'en ai assez de coucher par terre où l'on peut à peine se remuer. Je m'installe à califourchon sur mon siège, pose agréable pour une demi-heure, quand on fume un cigare, dans l'intimité; mais fatigante pour toute une nuit. A mes pieds, de tous côtés, un amas de képis, de capotes, de pantalons,

abandonnés dans toutes les positions. Cela me rappelle certains soirs, après le combat.

Je ne puis faire un mouvement sans écraser quelque chose qui geint aussitôt. Le gaz flambe continuellement. Il fait trop clair pour sommeiller, pas assez pour lire. La nuit se passe quand même, aussi lentement que le jour. Quelle vie! Laberge, qui s'est peu reposé, me dit :

— C'est embêtant d'être prisonnier. Ça marchait bien chez nous. On avançait. La guerre sera finie bientôt et nous, nous allons faire du rabiot, là-bas.

Le lendemain, comme je me trouvais près de la porte, un avion anglais bourdonne au-dessus de la ville. Il est visible dans le champ d'horizon céleste qui se découpe sur la petite cour. Nous apercevons aussi de blanches écharpes de fumée : ce sont les obus que l'artillerie allemande envoie contre l'aéroplane. Nos sentinelles observent, comme nous, les effets du tir. L'avion, dont on entend de moins en moins le moteur, s'élève et disparaît. Les Français se regardent alors et se disent l'un à l'autre :

— Maintenant, il est sauvé.

Un jeune uhlan, en équilibre sur ses jambes

arquées, s'est planté devant le corps de garde et il nous contemple, posément, sans malice. Il a une bonne grosse figure joufflue, ronde comme une pomme. Il a l'air d'un bébé bien nourri. Son attirail guerrier, la grande lance à quoi il semble attaché lui en imposent visiblement plus qu'à nous. J'examine aussi les soldats de garde qui se lavent au robinet de la cour, cependant que d'autres brossent leurs effets. Des jeunes filles parlent à des officiers assis devant une table. Ils boivent et mangent, et s'arrêtent parfois pour rire, brusquement. Et toujours ces hommes qui attendent leur tour d'aller aux cabinets.

L'adjudant français reparaît. Il a un peu le droit de montrer son nez dans la cour, et puis de revenir dans la salle. Il demande le silence et nous annonce que nous allons partir, de nous tenir prêts. Enfin ! On applaudirait presque. N'importe quoi plutôt que l'immobilité dans cette prison.

Aussitôt le bruit se répand que les Allemands redoutent le bombardement de leurs positions et peut-être la révolte des prisonniers. C'est pourquoi nous serons embarqués ce matin. Cette nouvelle sans fondement circule rapidement. Ce

n'est pas la première, favorable ou pessimiste, qui courra désormais parmi nous. Chaque jour, au camp, apportera son information plus ou moins fondée, sur quoi s'établiront les commentaires des prisonniers, privés de journaux.

On nous distribue encore une fois du pain, toujours de la part du maire de Ham. — Les Allemands ne nous ont absolument rien donné, que l'hospitalité, et encore.... — C'est le dernier pain blanc de France que nous devons manger ici.

Nous sortons, nous nous mettons par quatre en franchissant la porte. Rassemblés sur la placette, devant la statue de l'impassible général Foy, trois sous-officiers allemands, à trois pas d'intervalle, comptent nos files et chacun vient dire le chiffre qu'il a trouvé à un officier reconnaissable à ceci : qu'il ne fait rien d'autre que de porte monocle, tirer sur ses gants ou s'appuyer sur son sabre.

Les trois sous-officiers ont dû se rencontrer sur le même résultat, tous les trois, car on ne nous compte pas une quatrième fois. Au reste, nous commençons à nous habituer à ce jeu.

Mais voici qu'un officier que je présume supé-

rieur, parce qu'il peut bien avoir une quarantaine d'années, s'approche de nous et, dans un français irréprochable, interroge ceux qu'il croit être réservistes. Il s'arrête devant moi.

— En somme, il n'y a que des réservistes et des territoriaux.

Il cherche confirmation de ses paroles auprès de mes voisins. Chose étrange, ils sont tous de l'active. Cela déroute un peu les idées de cet homme qui me regarde, lit le numéro de mon régiment sur mon képi et me dit, comme s'il récitait une leçon :

— ...e régiment, réserve du ...e régiment d'active, garnison à X., ...e région. — Mais vous avez combattu dans les Vosges! Et vous avez été pris par ici?

Cela encore le surprend. Cet homme renseigné se met alors à relever les numéros de nos régiments, puis il nous dit :

— Restez bien par quatre et marchez convenablement.

Après quoi, il donne, en allemand, l'ordre de partir.

Notre colonne se met en route, à travers les

petites rues de Ham. Devant leurs boutiques, des Françaises se pressent. A côté d'elles, des soldats allemands qui disent bonjour à nos gardiens, cependant que les habitants nous font de discrets signes d'amitié.

— Où vous mènent-ils, mes pauvres enfants? nous demande une vieille dame qui pleure. Vous nous reviendrez, n'est-ce pas?

A la gare de Ham, nous croisons des camions, des caissons, des prolonges d'artillerie, de bons gros chevaux et des Allemands qui rigolent. De quoi peuvent-ils rire? L'un d'eux même s'esclaffe :

— Kolossal !

Tiens, je croyais que cela n'existait que sur les journaux humoristiques. Je m'aperçois alors que ce qui amuse ces artilleurs, c'est le misérable berger civil, avec ses complets troués, mais dont les trous ne sont pas tous aux mêmes endroits, ce qui lui donne ainsi l'illusion d'être habillé, et ses breloques, boîtes de sardines, vieilles courroies, bottines dépareillées attachées à ses basques avec du fil rouge.

C'est évidemment « kolossal », mais s'ils savaient pour quel haut personnage l'autorité allemande tient ce malheureux, je crois bien que

ces soldats de Germanie rectifieraient leur position.

Sur les quais, où un long train de marchandises stationne, nous pénétrons par quatre. Nouvelle comptabilité au cas où l'un de nous se serait volatilisé entre la gare et la mairie.

Nous montons dans les larges wagons allemands. Deux soldats sont avec nous qui nous montrent comment nous devons arranger les planches et les poutres entassées au fond de chaque compartiment, de façon à établir des bancs avec leurs dossiers. C'est lourd, mais pratiquement compris. Au reste, toutes ces voitures sont aménagées d'abord pour le transport des troupes, des canons et des chevaux — il y a des anneaux tout le long des parois.

Nous nous asseyons. Deux autres sentinelles prennent place parmi nous. Ils sont, maintenant, quatre soldats allemands qui se tiennent devant les portières. Le train s'ébranle lentement. Des acclamations s'élèvent des quais, des cris : « Hourrah! » Nos gardiens agitent leurs fusils, puis ils entonnent un chant triste et monotone, qui nous semble lugubre.... Nous sommes partis. Nous nous taisons. Les sentinelles ont l'air joyeux.

Elles nous accompagnent en Allemagne, où elles resteront quelques jours, avant que de retourner contre les Français, à moins qu'une administration soucieuse de diversions ne les expédie contre les Russes.

III

Nous traversons les régions du Nord de la France. C'est la plaine à perte de vue, avec les champs de betteraves, les mêmes paysages que ceux où nous avons combattu.

Nos gardiens, assis sur des bancs, près des portières, ont posé leurs fusils à côté d'eux, puis ils ont tiré de leurs musettes de la viande froide, du lard, des saucisses et un pain gris et serré dont ils coupent deux minces petites tartines. Ils se mettent à manger, posément, à grosses bouchées, avec de petits morceaux de pain, ce qui ne manque pas de surprendre quelques prisonniers, montagnards de Savoie ou des Basses-Alpes, qui les regardent avec des yeux mendiants. Un Allemand a débouché un flacon de vieux vin qu'il prit dans quelque cave française, et tous boivent à même la bouteille. Le dernier qui la reçoit conclut pour les autres :

— La bière est meilleure.

Les prisonniers ne sont pas restés longtemps

à leur place; quelques-uns se sont levés et regardent derrière les sentinelles qui envoient par moment, des saluts aux gardes de la voie, car les ponts et les passages à niveau sont surveillés par des casques à pointe.

Tout à coup, avec un claquement de ferrailles, arrive en sens contraire une locomotive fleurie. Le train passe à toute vitesse. Des soldats, debout aux portières, hurlent : « Hourrah ! Hourrah ! Parisse, kapout ! » dans une telle confusion de cris que l'on entend qu'un long rugissement. Ce sont des soldats allemands qui descendent sur les lignes de feu. Toutes les demi-heures environ, nous croisons de semblables convois et les Allemands poussent des cris de victoire en reconnaissant un train de prisonniers.

Nous rencontrons peu de villes et de villages; la plupart du temps, nous roulons dans un étroit ravin qui ne présente que des talus abrupts. Est-ce une ligne stratégique ou une ligne transformée par nos ennemis eux-mêmes? Parfois, cependant, la déclivité du terrain nous permet d'apercevoir des champs, des bois, des maisons, mais combien transformés. Les maisons sont percées de meurtrières, les arbres des bois, coupés à hau-

teur d'homme, sont couchés en lignes compactes qui briseront l'élan de la cavalerie, les prés sont labourés de formidables sillons où un homme peut se tenir debout, sans être vu; il y a des trous, comme des puits, disséminés un peu partout et recouverts de verdure, comme les a décrits déjà Jules César, dans ses *Commentaires* pour le siège de Gergovie.

Notre train marche à petite allure, et souvent, en rase campagne, il s'arrête de longs moments, pour des motifs que nous ne pouvons qu'imaginer. Les quelques gares situées sur notre route sont traversées rapidement : les arrêts sont arbitraires.

Nous franchissons les frontières de Belgique sans que notre regard découvre un seul poteau, les Allemands les ayant naturellement tous renversés.

Le crépuscule tombe sur les plaines de France et un soleil rouge ensanglante les bois à l'horizon. Nos sentinelles mangent toujours.

A tout instant, nous cherchons, sur la carte que possède un de nos camarades, à repérer notre passage; mais c'est en vain. Nous roulons. Nous sommes bien cinquante prisonniers dans ce wa-

gon. Nous nous sommes retrouvés, Laberge et moi. Il y a encore un comédien de Paris, que la guerre et les marches n'ont pas fait trop maigrir, le Savoyard avec qui je patrouillais dans les bois de Chaulnes, quelques paysans de l'Isère, prudents et froids, des ouvriers qui habitent les environs de Paris et se donnent des allures et l'accent faubouriens, un ajusteur qui apprit l'allemand en travaillant dans la Bavière ou la Saxe, et bavarde avec nos gardiens. Il nous annonce ainsi que l'un de ces messieurs, qui porte des boutons dorés près du col, est instructeur, ce qui correspond chez nous à caporal. Ce personnage, se doutant que nous parlons de lui, saisit son fusil et se met à nous en expliquer le mécanisme. Nous prendrait-il pour des recrues? Deux sentinelles, qui nous regardaient sévèrement, deux paysans, du reste, deviennent plus traitables. Le quatrième soldat, un petit homme adroit et vif, semble rire avec ses yeux bridés et sa bouche tendue, où les poils blonds font à peine une tache. Il s'appelle Hans.

Dès les premières gares, en Belgique, des hommes nous saluent, des femmes agitent leurs mouchoirs. Près des barrières, une foule se presse qui

nous offre des cigarettes, du pain blanc, du pain d'épices, des pommes. Comme nous ne pouvons pas descendre, c'est le plus leste des soldats allemands, Hans, qui va les chercher. Il emplit ses poches et son casque de tout ce qu'on lui donne pour les Français et nous le rapporte triomphalement.

Comme il est toujours prêt à sauter du wagon, c'est une émulation entre lui et ses camarades des wagons voisins, à qui nous rapportera des provisions. Des marchands viennent jusque sur les quais nous vendre du chocolat au lait, des gâteaux, des cigares. Quelques-uns nous proposent de l'alcool. Un prisonnier ayant acheté un flacon de rhum, l'officier de service qui nous accompagne et descend à chaque station, prit la bouteille des mains du marchand et la jeta contre les rails, où elle se brisa. Après quoi il fit expulser le vendeur qui, du reste, s'était fait payer d'avance.

Nous traversons maintenant des villes dévastées; des usines qui n'ont plus que leurs quatre murs. Parfois, dans un fossé, une locomotive, les roues en l'air, gît comme une bête morte.

La nuit vient; on allume la petite lanterne qui danse au bout de sa chaîne. Les soldats allemands

ferment les portières et nous indiquent comment nous pouvons faire un lit de camp avec nos banquettes, on posant les planches sur les dossiers. Une partie des prisonniers couche par terre, l'autre sur les bancs accolés ensemble. Malgré le froid qui nous pique les jambes et les pieds, nous passons une reposante nuit. Par moments, il me semble que le train s'est arrêté sur quelque voie de garage; à d'autres, je pense qu'il roule, comme dans un Métro, à travers les stations héroïques : Namur, Liége.... Parfois, un grand fracas de vitres secouées, des cris, c'est un train de soldats qui descend au feu.

— Ils ne crieront pas tant, ces bleus, quand ils seront sous nos 75.

C'est Laberge qui ne dort pas et sent que je m'agite près de lui; mais il y a trop longtemps que nous dormons mal pour ne pas nous rendormir presque tout de suite.

Le lendemain, 28 septembre, nous sommes encore en Belgique. Autant que nous le pouvons constater de notre wagon, nous ne voyons que bâtisses écroulées, et toujours ces voies où les sentinelles habillées de gris présentent les armes.

Mais nous voici en Allemagne; nous en som-

mes certains dès le premier petit village, où des enfants, alignés le long des barrières, nous montrent le poing. Des femmes nous annoncent que « Paris kapout ». Elles sont laides et misérables. Et toujours nous rencontrons des trains qui, à toute vitesse, descendent des renforts contre nos troupes.

A Aix-la-Chapelle, arrêt. Un grand hall, où il fait sombre. Des blessés français, qui étaient couchés dans notre train, sont descendus et dirigés sur l'hôpital. Des dames de la Croix-Rouge passent, elles apportent à nos gardiens du café sans sucre, sorte de malt de gland ou d'orge, des sandwichs de pain de seigle, où il entre de la végétaline et de la chair à saucisse.

Des mamans se promènent sur les quais, avec leurs enfants; les petits garçons sont habillés en militaires. On m'assure que ce sont leurs uniformes du lycée. Des messieurs, le feutre à petite plume cachant mal leur gros visage, viennent saluer les vainqueurs et leur offrent des cigares de feuilles de betterave; nos gardiens les fumeront tout à l'heure, après avoir bu et mangé, ce qui ne les gênera pas pour recommencer de manger et de boire presque aussitôt.

Mais voici de blondes fräuleins qui poussent devant elles de petites voitures, elles apportent du café au lait à nos sentinelles. Elles dévisagent les Français, curieusement. Hans nous fait des signes que nous comprenons; l'ouvrier ajusteur nous explique du reste la mimique et les paroles du soldat. Nous tendons nos quarts. Les Gretchens nous les emplissent d'une liqueur brune, ce « kaffee » innommable, sans sucre ni arome, qui a l'unique avantage de désaltérer.

C'est la première distribution qui nous est faite par les Allemands depuis que nous avons été faits prisonniers. Ils ont compté jusqu'ici sur la bonté du maire de Ham et la générosité des Belges. Ils pensent que nous avons assez de vivres; aussi ne s'occupent-ils plus de nous.

Un monsieur vient. Il a une casquette; il nous regarde et dans un français de thème :

— Vous avez beaucoup de pain reçu. C'est bien.

Et il s'en va, satisfait de la phrase qu'il a placée. Son professeur ne lui a-t-il pas dit qu'il fallait parler beaucoup?

Nous avons stationné un long temps à Cologne, dans la grande gare aux lignes nombreuses, pa-

reille du reste à toutes les gares allemandes, où les quais de débarquement ont été faits pour d'imposantes mobilisations. Un train de renfort qui descendait s'est arrêté en face de nous. Apercevant des soldats français, les soldats allemands descendent aussitôt des voitures qu'ils occupaient : il ya des uhlans, des artilleurs, des pionniers, des fantassins. Ils se précipitent à nos portières et commencent à nous interroger. Beaucoup parlent un français sans accent, quelques-uns même très couramment. Un jeune homme brun, aux moustaches courtes et qui a l'air d'un roublard garçon d'hôtel, pose à Laberge des questions pressées que je n'ai pas oubliées.

— Eh bien! vous voilà prisonniers? — Où avez-vous été pris? — C'est loin de Paris? — 250 kilomètres! Vous devez vous tromper? — Vrai? C'est si loin que ça? Mais il y a des Allemands qui sont près de Paris? Vous dites que vous les avez repoussés! — Oui, oui, vous ne devez pas tout savoir. — Vous avez de la veine : oui, vous avez été pris comme l'ordre a été donné de faire beaucoup de prisonniers. — Oh! vous ne serez pas mal en Allemagne. — Vous serez nourris comme des soldats allemands. Vous serez payés, je ne sais

pas combien; mais vous ne serez pas mal. Au revoir.

Leur train va repartir. A un signal, un coup de sifflet prolongé, ils sautent avec leurs lourdes bottes et regagnent leurs wagons. Lorsque le convoi s'ébranle, ils agitent leurs casquettes et poussent de retentissants « hourrahs ».

Nous avançons lentement, abandonnés parfois, pendant des heures, au coin d'une petite forêt de sapins, près d'une route où personne ne se promène. Nous traversons de petites gares où nous voyons des civils en plumets verts, des femmes avec des toilettes multicolores, et toujours des soldats, raides dans leurs uniformes d'un bleu reluisant. Tous, du plus grand au plus jeune, sont coiffés de l'éternelle casquette plate. Des officiers de service circulent, importants, ensevelis sous le grand manteau.... Et puis voici des bois, des collines, comme dans les Vosges.

Nous parlons peu, nous sommeillons beaucoup. Laberge, parfois, se rappelle le discours que lui tenait à Cologne ce uhlan en route maintenant pour la France, et il tâche de se rassurer et de donner confiance à ses compagnons. Près de moi, des prisonniers notent sur leur « carnet

de route ». — Ah! que nous en verrons éclore après la guerre! — leurs impressions résumées et les villes par où ils passèrent. Ils écrivent : « Traversé un pont, sur de l'eau.... Les champs pas aussi productifs que chez nous..., etc. ». Comme ils ne sont pas obligés de connaître l'allemand, ils crayonnent un peu au hasard. L'un me demande où se trouvent Aix-la-Chapelle et Cologne. Il a traversé ces deux villes, sans le savoir, car son carnet portent bien : Aachen et Cöln. Un autre constate amèrement que beaucoup de villes en Allemagne portent les mêmes noms; il a ainsi relevé cinq Abord, quatre Abtritt, et six Ausgang. Les Allemands ont, en effet, coutume d'inscrire ces indications : water-closets, sortie, etc., en très gros caractères. Je m'en serais voulu de rectifier : il y a tant de carnets qui ne seront pas aussi drôles.

Vers deux heures de l'après-midi, nous arrivons à Paderborn. Arrêt près de la gare nouvellement agrandie, le long des constructions en bois goudronné. Nous descendons par quatre, on nous conduit dans un réfectoire où chaque prisonnier reçoit en entrant une écuelle et une cuillère. Il passe ensuite devant une marmite, où un soldat

lui emplit son assiette d'une soupe aux pois cassés qu'il va manger à une des tables établies au fond de la pièce.

C'est le premier repas chaud, le seul, que depuis notre départ de Ham, le 17 septembre, à dix heures du matin, nous ayons reçu en Allemagne. Nous repartons; mais nous laissons ici les sentinelles qui nous accompagnaient. Rangées sur les quais, elles nous regardent disparaître. C'est nous qui, maintenant, leurs adressons de vigoureux adieux.

Nous sommes gardés par des réservistes habillés de bleu. Ils ne sont que deux, bien tranquilles, et sitôt le train en marche, ils se mettent à manger. Nous roulons. Où irons-nous dormir cette nuit? Sur quelle voie désaffectée? Le lendemain, 30 septembre, on nous promène toujours. Nous avons su depuis que l'on nous avait dirigés sur un camp; mais un contre-ordre est arrivé qui nous a renvoyés plus loin, autre part. Nos gardiens ne sont pas mieux renseignés que nous.

C'est notre troisième journée de chemin de fer. Allons-nous encore passer la nuit sur ces planches? La voici qui vient, dérobant à nos yeux un paysage monotone qui ne nous distrait plus.

Le train s'arrête encore, comme il s'est tant de fois arrêté. Des interprètes regardent, échangent quelques paroles avec des sous-officiers allemands qui courent le long des wagons. On ouvre des portières. On entend :

— Réveillez-vous! — C'est ici qu'on descend? — Pour de bon? — Où sommes-nous? Je n'en sais rien; la gare est trop loin.

C'est vrai, cette fois-ci : nous allons descendre là. Il fait presque nuit. Nous arrivons dans un pays où il a plu toute la journée, et le vent du soir qui souffle sur nos visages curieux sent le froid et les feuilles mouillées.

IV

Les quais de la gare sont ornés d'un petit garde-fou. C'est une petite gare d'un petit village, que nous ne devinons pas encore. Il y a bien quelques maisons, avec des arbres touffus : les jardins de l'hôtel de la gare.

Nous nous mettons par quatre, comme nous le commandent des sous-officiers allemands qui crient : « Vier », en montrant quatre doigts de leur main droite. Des femmes nous regardent. Pas de cris. Une jeune fille tient fixé sur nous un regard sympathique. Son frère, ou quelqu'un qui lui ressemble, l'accompagne. Il s'approche et demande en français :

— Vous avez fait bon voyage?

Encore un qui vient essayer les phrases de son manuel.

Notre troupe se met en route. Nous marchons en silence, heureux de remuer après quatre-vingt-deux heures passées en chemin de fer,

comme me le fit remarquer Laberge, soucieux de précision.

Un sol détrempé, argileux, propice aux flaques d'eau, nous permet, dans la nuit sans clarté, de patauger à notre gré. Le chemin monte légèrement. Au loin, nous apercevons des feux violents, comme ceux que produiraient d'énormes torches. C'est là, sans doute, que l'on nous dirige.

Après vingt minutes d'une marche pénible, nous longeons les grilles en fil de fer d'un camp de concentration. Des sentinelles ouvrent une porte à deux battants. Nous traversons le chemin de ronde, une nouvelle porte et nous entrons dans notre prison. Les soldats referment les barrières derrière nous, cependant que l'on nous arrête devant une tente haute d'environ trois mètres et large de huit.

Je regarde autour de moi; mais les longues flammes des appareils à acétylène, qui brûlent devant l'entrée de chaque tente, éclairent violemment deux soldats allemands, un sous-officier et tout un attirail de cuisine. Par contre, elles rejettent dans une ombre plus opaque tout ce qui s'éloigne d'elles. Un sergent français, pâle et blond, nous commande un rassemblement. Les

Allemands nous comptent, nous séparent, nous recomptent, tant que je perds de vue mon ami Laberge et tous ceux avec qui j'ai fait le voyage depuis Ham; mais je retrouve le comédien Noël Trèves.

Nous passons devant un sous-officier qui nous remet une petite couverture, un autre nous donne un plat, qui nous servira en même temps de cuvette pour la toilette, un troisième nous fait cadeau d'une cuillère en étain. Nous entrons, les uns derrière les autres, sous la tente, qui peut avoir au plus une centaine de mètres de longueur. Nous pataugeons dans la paille, par terre. On nous installe sur quatre rangs, de cent vingt-cinq hommes chacun. Le comédien Noël et moi nous trouvons par hasard près de la porte d'entrée, c'est-à-dire en pleine lumière; il est vrai que ceux qui sont au fond de la tente n'y voient presque rien.

— Reconnaissez bien vos places, nous annonce le sous-officier qui nous parlait tout à l'heure. Vous allez sortir par quatre et vous diriger aux cuisines où l'on vous donnera de la soupe que vous viendrez manger ici.

Nous voilà partis pour les cuisines, nos écuel-

les à la main. Il y a deux guichets où des marmitons pressés jettent une louche de soupe dans l'assiette que nous leur présentons. Ce sont des pois cassés, comme à Paderborn. Tout cela s'accomplit en silence, dans la nuit.

Après ce repas, nous nous installons comme nous pouvons, sur la paille. Nous sommes un peu serrés, mais nous dormons, je crois, profondément, malgré le vent qui souffle, le piétinement de nouveaux détachements de prisonniers qui font leur entrée dans le camp, et le sifflement de l'acétylène qui découpe en ombres chinoises, sur la toile de notre tente, les deux sentinelles qui montent la garde.

Le lendemain, vers les six heures du matin, les prisonniers furent éveillés par un sous-officier allemand qui passait, en criant : « Debout! » Trèves tira sa montre.

— Ah! les salauds! dit-il, il n'est que cinq heures du matin.

— Oui, lui expliqua son voisin, mais ici c'est l'heure allemande, qui avance à peu près d'une heure sur la nôtre.

Nous sortons par quatre et l'on nous conduit aux cuisines, où nous recevons une louche de

jus noir — glands ou orges grillés — sans sucre, que nous buvons. Toujours pas de pain.

Nous attendons ainsi jusqu'à midi, où l'on nous octroie une assiette de soupe, comme la veille. Le soir, enfin, un morceau de saucisson où il entrait de la mie de pain, de la fécule, du chien et peut-être même du porc. Un peu plus tard, on nous distribuait à chacun le quart d'une boule de pain gris.

Au reste, ce menu fut, par la suite, invariable : le matin, les glands liquides que l'on appelait « kaffee »; à midi, de la soupe, riz, orge, pois cassés, farine de maïs, haricots de conserve, quelquefois de la choucroute, toujours avec beaucoup de fécule. Le soir, c'était du saucisson ou un fromage gélatineux, parfois une soupe très légère; car une trop forte nourriture, le soir, est mauvaise pour la santé. Enfin, un quart de pain que nous recevions à dix heures. A midi, les prisonniers n'en avaient plus.

Ce premier matin-là, les hommes partirent à la découverte de leur « propriété ». Le camp était bâti sur une petite colline. Il se composait d'une dizaine de tentes pareilles à celles où nous avions dormi et dont les toiles aux rayures rouges et

blanches se détachaient sur un horizon gris. Des ouvriers allemands en construisaient d'autres, au fond, hâtivement. Puis, s'étendait un large espace vide, où nul n'osait s'aventurer, tant la boue argileuse y était répandue; enfin, en contre-bas, d'autres tentes encore que l'on construisait : une armature de poutres sur quoi l'on clouait la toile.

Les prisonniers français, tout en fumant des cigarettes belges, se promenaient à travers le camp, où circulaient des soldats allemands qui parlaient français. Que faisaient-ils là ? Sans doute, ils continuaient le métier qu'ils pratiquaient chez nous, avant la guerre. Ils nous questionnaient sur l'endroit où nous avions été pris, ce que l'on pensait en France. Ils nous encourageaient à avoir confiance.

— Moi, disait l'un, je ne demande qu'une chose, c'est que la guerre finisse, n'importe comment; mais qu'elle finisse.

Il attendait nos approbations. C'est par ces gens-là que nous apprîmes où nous étions. Nous avions débarqué, la veille, à Oberzwehren, le petit village, avec ses maisons de bois que nous apercevions en face de nous, au pied de la colline.

Niederzwehren était à droite. Au fond, dans un lointain de brumes, les faubourgs de Cassel, la grande ville du pays. De petites collines boisées s'étageaient devant nous. Elles avaient un nom. Sur l'une d'elles, nous apercevions le sommet d'une sorte de pyramide. C'était la cascade d'Hercule du château de Wilhelmshöhe, où fut interné, après Sedan, Napoléon III, lequel fut également enfermé dans la forteresse de Ham.

Le comédien Noël Trèves en profita aussitôt pour comparer sa destinée à celle du malheureux empereur.

Le camp était entouré d'une rangée de grillages, avec des piques recourbées. Un chemin de ronde où vont et viennent les sentinelles, les soldats allemands et les officiers. Des baraquements en toiles goudronnées servaient de corps de garde à nos gardiens.

Derrière les logements, une nouvelle barricade de grilles, puis un fossé, après quoi des champs, des prés, une route que l'on distinguait nettement et qui conduisait à Cassel. Des champs encore, la petite gare d'Oberzwehren, la voie du chemin de fer où des trains se croisent continuellement, et les villages disséminés, avec leurs toi-

tures rouges et leurs poutres apparentes sur la façade, ce qui leur donnait un air alsacien.

Il faut occuper son temps. Nous regardons les cavaliers allemands, gros comme des jouets de Nuremberg, qui trottent par deux sur le chemin bordé d'arbres. Une voiture coupe la ligne blanche de la route, puis voici des soldats qui passent par quatre, en chantant des hymnes lents et tristes.

A deux heures de l'après-midi a lieu la relève de la garde.

C'est un spectacle qui attire toujours de nombreux prisonniers. Rythmant une cadence pesante, les petits fifres aigrelets et les tambours plats jouent une marche sur trois notes qui rappelle la parade de cirque. Les casquettes plates défilent. L'officier qui les commande porte seul le casque. Il salue de l'épée l'officier qui descend de faction.

Les soldats se passent les consignes, notamment en ce qui concerne les « francs-tireurs » — de pauvres diables de prisonniers civils — qui sont sévèrement gardés. Ces malheureux ne peuvent pas sortir seuls de la tente. Toutes les dix minutes, la sentinelle entre et les compte. Com-

me l'un des civils protestait de son innocence auprès d'un sous-officier qui parlait français, celui-ci répondit simplement :

— Si vous n'aviez rien fait, nos soldats ne vous auraient pas faits prisonniers, et vous ne seriez pas ici.

Tant est fortement ancrée, chez les Allemands, l'idée de l'infaillibilité de toute autorité, surtout de l'autorité militaire.

Le comédien Noël Trèves et moi, nous errions à travers le camp. Telle serait désormais notre vie. Nous nous efforcions de nous intéresser à tout ce que nous apercevions : à la construction des tentes, à la hauteur des poutres, au sol boueux où nos pieds s'enfonçaient, à la couleur du ciel et aux changements de l'heure qui colore diversement l'éternel paysage que nous avons devant les yeux.

Nous causons quelquefois avec les soldats allemands. L'un, devenu célèbre dans le camp, sous le nom de Fritz, nous réconfortait de son mieux :

— Demain, quarante mille des vôtres arriveront ici. Nous avons fait hier trente mille priniers russes.

Ah! ce que j'en ai entendu de ces nouvelles! Toujours les mêmes, du reste : « Vingt mille prisonniers français, cent quarante mille Russes!... Oh! nous savons où les mettre, nous avons de la place....

— Et les Anglais?

— Nous ne faisons pas de prisonniers anglais. Ils sont responsables de cette guerre.

Je crois bien que si nous avions totalisé les chiffres des prisonniers ainsi annoncés, toute la population de France et de Russie aurait dû se trouver internée au camp de Cassel.

L'après-midi du premier jour, les Allemands firent l'appel. Ils organisèrent la compagnie, nommèrent des caporaux — il en manquait — et des interprètes chefs de tente. Chaque caporal commandait une section de vingt hommes. Un sergent devint le chef des trente « francs-tireurs » qui habitaient avec nous.

On recommença le placement des prisonniers. Trèves et moi, nous nous trouvâmes à côté l'un de l'autre, à une vingtaine de mètres de la porte d'entrée, le long de la toile de tente, ce qui nous donnait une fraîcheur désagréable, les nuits de pluie. Cette cérémonie terminée, nous fûmes

libres. Les Français se dispersèrent à travers le camp.

Outre la relève de la garde, un spectacle qui attirait de nombreux spectateurs était le travail des Anglais. Le matin et le soir, deux fois par jour, une soixantaine de prisonniers anglais, arrivés ici avant nous, exécutaient les plus ingrates des corvées.

Impassibles, ils transvasaient la fosse d'aisances, magnifiquement installée près de l'entrée du camp, dans un petit tonneau pareil à un tonneau d'arrosage et, gravement, les uns poussant par derrière, d'autres attelés au timon, d'autres tirant sur les cordes, ils allaient vider ce véhicule — qui portait sur ses flancs rebondis les armes de la ville de Cassel — derrière une colline, dans des tranchées profondes.

On disait ce fumier excellent pour la culture des pommes de terre à peau grasse, qui souvent ici remplacent le pain de seigle.

Au cours de cette promenade, nous constatons que dix compagnies sont organisées, administrées comme la nôtre, ayant à leur tête deux sous-officiers allemands, un feldwebel ou sergent-major et un capitaine allemand.

Le camp ne contenait qu'une centaine de sanitaires français, une soixantaine d'anglais prisonniers, mais avec les divers détachements prisonniers civils ou militaires arrivés cette nuit, nous sommes environ six mille.

Trèves, qui a toujours le goût des maquillages et des médicaments, apercevant des brassards de la Croix-Rouge, se demande s'il n'y a pas une infirmerie. Précisément, elle existe; elle se tient à l'entrée d'une tente. C'est un caporal brancardier, instituteur près de Paris, qui l'organisa. Trois médecins-majors français soignent les blessés qui achèvent ici leur traitement commencé dans les hôpitaux allemands. Le matin a lieu une visite que passe un médecin militaire allemand. Le soir, on distribue les médicaments.

C'est un endroit où nous pourrons revenir, surtout les jours de pluie.

Ainsi se traînèrent les premiers jours, lents, monotones, tous semblables. Octobre s'annonçait, avec ses pluies continuelles, soudaines, ses nuits fraîches et la rouille de ses bois.

Nous nous levions à six heures le matin — heure allemande — et, sitôt notre gland grillé englouti, nous allions, Trèves et moi, nous laver

dans nos cuvettes, près des baraques. Il y avait deux puits; l'un pour l'eau potable, que gardait une sentinelle; le second puits ne donnait qu'une eau jaunâtre, dont nous devions nous contenter. Ce travail accompli, nous allions à l'aventure, devisant de Paris, des théâtres, de la musique et des boulevards en quoi se résumait Paris et qui sont bien l'endroit du monde où je ne vais que lorsque je ne puis faire autrement. Nous fumions des cigarettes, et croisions quatre à cinq mille désœuvrés, comme nous, qui se promenaient. Nous attendions ainsi le repas de midi; l'après-midi, nous recommencions en attendant le repas du soir, jusqu'au moment où l'extinction des feux nous obligeait de nous coucher dans notre paille.

Les jours de soleil, cela passait encore; mais les jours de pluie, où il était impossible de mettre le nez dehors! Le camp, sous les ondées, n'était plus qu'une nappe de boue argileuse qui collait aux souliers. Les prisonniers restaient accroupis, les pieds dans leurs couvertures, ou bien ils sommeillaient. Les plus actifs se racontaient des histoires de batailles, épiloguaient sur la durée de la guerre, etc.

Quelques-uns jouaient aux dés, aux dominos — jouets qu'ils avaient fabriqués eux-mêmes. — Tous s'ennuyaient.

Ces jours-là, nous allions à l'infirmerie. Le matin, nous nous mêlions aux malades et aux sanitaires; l'après-midi, nous regardions les majors français faire les pansements des blessés. Des hommes massaient consciencieusement des bras et des jambes brisés par une balle. Les os s'étaient ressoudés, à la longue, sous le pansement, au petit bonheur, ou bien les nerfs avaient été coupés.

— Ça ne peut absolument rien leur faire, me disait un sanitaire, mais il ne faut pas les décourager, surtout au camp.

Le temps se tirait ainsi, péniblement. On ne faisait rien et on n'avait de goût à rien, lorsqu'un matin — le dixième après notre arrivée — un civil allemand, entrepreneur ou adjudicataire pour la construction des baraquements, vint auprès de notre tente, avec huit sentinelles qui levèrent une corvée de cent hommes. Ahurissement des prisonniers. Une demi-heure plus tard, arrive un nouveau patron civil, encadré de soldats; il lui faut cent hommes aussi à ce monsieur.

On commande de service les six sections, de six à onze, puisque les cinq premières étaient déjà parties. Les prisonniers vont s'aligner sans trop se faire prier, devant la tente. Il y a un peu de curiosité dans leur ennui d'être dérangés. Ceux qui restent ne les envient pas, mais les regardent partir avec intérêt. Cependant, à midi, lorsque les hommes rentrèrent, ils se jetèrent sur leur ration de pain. Et les cris de monter.

— Ah! non, pas pour ce prix-là. Ça nous ouvre un appétit! Qu'ils nous donnent à manger s'ils veulent qu'on travaille!

Ils contèrent : ils avaient transporté de lourdes planches, des poutres, des toiles goudronnées, de la fibre de bois, nécessaires pour les baraquements que l'on construisait sur le côteau, au-dessus de notre camp. Ils avaient pataugé dans les prés pleins d'eau, empli des paillasses au milieu de la poussière ou porté des copeaux, sous la pluie.

Aussi, lorsque les civils ingénus vinrent, l'après-midi, avec les soldats allemands, pour reprendre leurs hommes, ils trouvèrent la tente vide. Les prisonniers erraient déjà à travers le camp.

Le comique de la chose, c'est que les habitants des neuf autres tentes avaient tous agi de même que nous, sans nous prévenir. On rencontrait des soldats français dans tous les coins, d'abord aux water-closets, puis le long des grilles, où ils dévisageaient effrontément les hommes du chemin de ronde, surpris d'être considérés à leur tour comme des bêtes curieuses, près des cuisines, à la cantine — je veux dire à la porte de la cantine, où l'on vendait à des prix très élevés du pain, des saucisses, etc. On trouvait des Français à l'autre bout du camp, et jusque dans le quartier boueux où personne n'osait aller. Les uns regardaient les ouvriers allemands qui travaillaient à la construction des tentes, la plupart se promenaient paisiblement.

Trèves et moi, nous étions naturellement sortis.

Ce spectacle nous amusait, comme si nous n'étions pas aussi des figurants, lorsque nous comprîmes que ça allait mal tourner, et, d'un commun accord, nous nous dirigeâmes vers l'infirmerie. Là, du moins, nous étions tranquilles, grâce à ce mot magique, clé de tous les paradis militaires : « malade », que nous savions déjà très bien prononcer avec l'accent voulu.

Les Allemands, le premier moment de stupeur passé, entourèrent les cinquante prisonniers qui attendaient aux cantines, puis ils cernèrent ceux qui, près des grilles, s'assuraient si les sentinelles faisaient bien leur service. Lorsqu'ils eurent leur compte d'hommes, ils s'en allèrent. Mais le soir de ce jour mémorable, le feldwebel de chaque compagnie annonça que les tentes seraient désormais consignées et que les deux sentinelles, à l'entrée, empêcheraient toute sortie jusqu'à ce que les corvées du matin aient été fournies. Il y eut des rumeurs de colère. Pour qui donc nous prenaient-ils ? Pour des prisonniers peut-être. Phénomène bien naturel, les Français aimaient mieux s'ennuyer à ne rien faire que de s'ennuyer à travailler.

Nous passâmes la nuit à méditer de profonds stratagèmes. Au réveil, donc, le lendemain, Trèves se fit porter malade, et, pour la première fois, sérieusement, se rendit à l'infirmerie. Beaucoup l'imitèrent dans notre tente; mais il y eut assez de prisonniers pour les corvées.

Les hommes ne se pressaient pas d'aller au travail. Les Allemands criaient : « Raus! Raus! » sans grand succès. Parfois, un sous-officier impa-

tienté allait prendre un soldat français par le bras et le conduisait sur les rangs. Un sergent, près de la porte, comptait les prisonniers qui sortaient. Quand il fut parvenu au chiffre qu'il fallait, il s'arrêta. Mais, en voilà bien d'une autre. Alors que le sous-officier, près de la tente, avait trouvé soixante hommes pour la corvée, on n'en découvrait qu'une quarantaine sur les rangs que surveillaient les sentinelles allemandes. Avec une audace tranquille, les prisonniers s'étaient en allés. Les uns s'écartaient un peu et s'agenouillaient pour rattacher un lacet de soulier, et puis ils disparaissaient; d'autres, roulant une cigarette, l'allumaient à la pipe d'un camarade qui passait librement; ils partaient avec lui, naturellement, tant ils avaient de choses intéressantes à se dire; d'autres, enfin, avaient apitoyé le feldwebel, qui les mettait en ordre et les recomptait, je vous prie, sur l'épouvantable colique qui les tenait. Ils avaient couru jusqu'aux cabinets et s'y étaient, sans doute, perdus.

La discipline devint plus sévère, et devant l'impossibilité où ils se trouvaient de déjouer chaque jour les nouvelles ruses des Français, nos gardiens devinrent brutaux et mauvais. Les puni-

tions commencèrent. La première, par gradation, pour absence à une corvée fut la privation de soupe; la seconde, le poteau. L'homme puni était attaché, les mains derrière le dos, pendant une, deux ou quatre heures, à un solide poteau, et cela par n'importe quel temps. Il y eut ainsi des pieds et des mains gelés qu'il fallut amputer au mois d'avril. La troisième punition était la prison : du pain et de l'eau, dans un cachot sans lumière.

Les Français furent donc obligés de travailler. Rassurez-vous : ils n'en abattaient pas lourd, mais enfin l'action seulement de faire parfois le simulacre d'emplir des paillasses, d'aider à la construction des baraques, de monter et de descendre dans la boue, sous la pluie et la neige, sans répit, et de ne pouvoir changer d'effets, de se coucher le soir, grelottant dans la paille, tout cela, sans augmentation de nourriture, fut cause de bien des pneumonies, bronchites et d'un affaiblissement général. Les hommes étaient disposés à accueillir toutes les maladies épidémiques qui ne peuvent manquer de naître dans une concentration de six mille hommes.

Un jour, Trèves et moi, malgré nos : « Ich bin

krank », fûmes, d'office, entraînés dans une expédition laborieuse par un sous-officier furieux de ne trouver personne et surpris de ne pas recruter de volontaires. Le travail consistait à aller chercher hors du camp des planches que des voitures déposaient sur une route et à les transporter dans les nouvelles baraques. On se mettait à deux pour charrier trois planches.

Cela ne paraît rien d'abord, mais à un kilomètre pour chaque voyage et ce petit jeu répété trois ou quatre fois dans une matinée éreintait un prisonnier pour trois jours de suite. Les Allemands avaient bien, en principe, établi un tour de rôle d'après quoi un homme ne pouvait être envoyé en corvée que tous les trois jours, mais ils ne l'appliquaient pas. Des civils, gens de Niederzwehren ou même de Cassel, des femmes surtout, venaient sur le chemin nous regarder travailler.

— Elles sont par trop laides, me dit le comédien. J'en ai assez; je ne travaille plus.

Et, d'un commun accord, nous ne portâmes plus qu'une planche au lieu de trois. Aux encouragements de la sentinelle, nous répondions avec des mines appropriées :

— Nous sommes très malades.

— Sprechen Sie deutsch? nous demanda cet homme.

Aussitôt, nous vîmes l'occasion de placer notre petite phrase; en deutsch, bien entendu.

— Pas encore; mais nous voulons apprendre l'allemand.

— Très bien, reprit l'Allemand, et il nous laissa la paix pour le travail, mais ne cessa de nous parler dans sa langue, tout le long du chemin, sans doute pour nous habituer à l'accent tonique.

Je serais bien incapable même aujourd'hui de savoir ce qu'il m'a dit. J'ai toujours constaté, par ailleurs, cette sympathie des Allemands, non seulement pour ceux qui connaissaient l'allemand, mais encore pour ceux qui le bégayaient ou manifestaient le désir de l'apprendre.

Ces marches et contre-marches, par tous les temps, ces corvées continuelles, augmentèrent en de larges proportions le nombre des vrais malades et surtout des faux, que l'on conduisait chaque matin à l'infirmerie. C'était un major allemand petit, mince, avec lorgnons, qui passait la visite. Il était fils d'un important fabricant

de canons et le type même de l'officier allemand. Il tâtait le pouls de chaque malade : pas de fièvre, donc bien portant.

Les médicaments étaient invariablement les mêmes : aspirine pour les maux de tête, les maux de reins, la fièvre et les rhumatismes; tablettes de chlorate de potasse pour les rhumes, bronchites, pneumonies; comprimés d'urotropine pour les maladies du rein et de la vessie. La teinture d'iode, très rare, était réservée aux blessés; mais la cantine en vendait aux prisonniers, de petits flacons, à de hauts prix.

Les prisonniers non reconnus malades étaient punis, ce qui ne changeait rien, car ils persévéraient et se présentaient à la visite. Le major, intimidé, finissait par les admettre. Les Français, du reste, ne s'effrayaient guère, pas plus des médecins que des officiers allemands. En corvée, ils obéissaient aux ordres des sous-officiers, avec une nonchalance, une lenteur si grandes que ceux-ci n'en revenaient pas. Ils ne comprenaient pas, surtout, qu'ayant ordonné telle chose les prisonniers n'en tinssent aucun compte. Leur surprise se conçoit quand on sait le caractère discipliné des Allemands.

J'ai appris que, chez eux, les mots « défense de fumer » ne voulaient pas dire : « Vous pouvez fumer à la condition de ne pas vous faire prendre », de même que l'apposition sur un mur de cet avis : « défense d'uriner », ne suffisait pas pour transformer aussitôt ce mur en un véritable urinoir. Aussi, passablement ahuris, nos gardiens constataient :

— Pas de discipline, les Français.

ou bien :

— Les Français, ils ne veulent pas travailler.

En parlant ainsi, ils croyaient peut-être nous vexer.

Nous recevions naturellement des visiteurs. Pas des commissions d'hygiène ni de la Croix-Rouge. Il n'en est jamais venu une seule, notre camp étant contaminé.

Les commissions visitent toujours les camps où il n'y a rien à voir; c'est assez naturel. Les visiteurs que nous avions l'honneur de recevoir étaient des Allemands notables déguisés en officiers de réserve — ils le sont tous, dans ces pays-là — étudiants, professeurs, tous vêtus en officiers. Monoclés pour la plupart, les joues couturées de cicatrices, à la suite de leurs ridicules

petits duels au sabre, que l'on sait si truqués, ils se pavanaient d'une tente à l'autre, avec des jambières jaunes, des casquettes plates à bordure rouge et de larges manteaux gris-souris, comme ceux que le kaiser Guillaume aime à prendre sur ses photos. Ils regardaient les prisonniers, de très haut : ceux-ci les dévisageaient avec ironie.

Les Allemands s'en aperçurent. Oui, ils se rendirent compte— après un mois d'internement — que les Français ne se dérangeaient guère pour laisser passer les officiers allemands, qu'ils ne les saluaient jamais et les considéraient tout en fumant, les mains dans les poches.

Le général von Kruska — un gros homme, au visage rouge — que suivait ou précédait toujours un énorme chien danois, pensa qu'il était temps de mettre ordre à tout cela. Il interdit d'abord de fumer, il ordonna que seraient punis par la suite tous les hommes qui se promèneraient les mains dans les poches, enfin il ordonna que les prisonniers salueraient désormais tous les officiers allemands en se mettant au garde-à-vous, les doigts sur la couture du pantalon. S'ils marchaient au moment où l'officier les rencontrait, ils continueraient de marcher, mais rigides et la tête tournée

du côté de ce supérieur. Les civils se découvriraient. Lorsque un officier entrerait dans une tente, on crierait : « Achtung ! » (Attention !) les hommes se lèveraient et resteraient immobiles jusqu'à ce que l'officier ait dit : « Ruhe » (repos).

Je me souviens encore de la transmission de ces ordres. Le feldwebel, cérémonieux et grave, pénétra dans la tente où les Français achevaient en causant leur maigre repas. Le sous-officier allemand parle un long temps à l'interprète, spécifiant chaque chose, donnant toutes sortes d'explications, comme les gradés allemands ont l'habitude de faire avec leurs subordonnés, ne laissant absolument rien à leur initiative. Après quoi, le feldwebel attend comme s'il allait comprendre la traduction du dolmetcher. Alors celui-ci :

— Hé là! dites donc, un peu de silence... Vous entendez? Du silence!... Il dit que vous devez saluer les officiers, les mains dans le rang, leur laisser le passage libre. Quand je crierai Achtung, vous vous lèverez tous, et ne bougerez plus. Il dit que si vous ne le faites pas, il vous punira. Faites-le donc; comme ça, vous pourrez jouer aux cartes et ils nous laisseront tranquilles.

Puis, se tournant vers le sergent-major alle-

mand, surpris que la langue française exprimât tant d'allemand en si peu de mots, l'interprète déclare :

— C'est fait. Ils ont compris.

Ces nouveaux ordres, surtout l'interdiction de fumer, ne convinrent pas aux prisonniers. D'abord ils ne saluèrent pas, ou bien, il n'y pensaient point. Il y eut des punitions. Alors, dès qu'ils apercevaient un officier, les Français disparaissaient dans toutes les directions. Ce n'était certes pas ce qu'avaient rêvé ni prévu les officiers et sous-officiers, qui nous commandaient. Aussi, recevions-nous souvent, par le truchement des interprètes, une foule d'ordres et de conseils. Chaque matin, notre paille devait être relevée. A force de la remuer, cette paille tomba en poussière. Notre couverture, pliée en quatre, devait être placée là où la nuit nous posions notre tête; notre plat exactement en équilibre sur le bord inférieur de la couverture. Il fallait que les deux cents couvertures des deux cents prisonniers soient sur une même ligne, ainsi que les deux cents plats.

Le feldwebel arrivait le matin, regardait l'alignement, clignait des yeux, rectifiait un plat, une couverture, que le va-et-vient des hommes dé-

rangeait cinq minutes après. Le capitaine de la compagnie apparaissait ensuite, gros, bedonnant, mâchonnant son cigare. Il hurlait comme s'il avait mal parce que les plats n'étaient pas alignés. Enfin, arrivait le chien du général, et puis le général. Derrière lui suivaient le colonel, un petit à tête de souris affamée, les commandants de bataillon et leurs chiens, énormes, fureteurs, mais point aussi beaux que celui du général, les capitaines de compagnies et le plus étonnant de tous, un énorme habillé de vert, que les Français appelaient « Fantasio », en souvenir du bonhomme de Roubille, et les Allemands « l'Eléphant ». On criait : « Achtung! » Immobilité. Silence. Le général regardait les plats, son chien les flairait, puis il nous distribuait de petits imprimés :

— Il ne faut pas déchirer ça, disait-il d'une voix forte. Il faut le lire, le faire lire. C'est un crime de déchirer ça!

Ça, c'étaient des papiers de propagande : « Mon frère, je te prendrai par la main et je te conduirai vers l'arbre de la vie..., etc.). Cela portait des titres alléchants : « Conclusion de paix ». Ou bien : « Pourquoi la guerre? » Mais cela parlait de paix spirituelle et de guerre contre le démon.

On ne déchirait pas ces petits imprimés, mais comme le papier manquait et que la paille n'était pas très pratique....

C'est aux water-closets également que, malgré le « rauchen verboten » promulgué dans le camp, l'on fumait dans la journée, tranquillement. Les fervents du tabac y étaient si nombreux que l'on ne pouvait plus faire autre chose que d'y pétuner. Parfois, une sentinelle, le fusil sur l'épaule, entrait dans ces salons d'hommes. Et chacun aussitôt de prendre l'attitude qu'il aurait dû normalement avoir en ces lieux. Pour mieux faire, le premier qui apercevait le visage curieux d'un soldat allemand criait :

— Vingt-deux pour les pipes!

Et souvent, un farceur suivait la sentinelle devant qui un passage s'ouvrait et criait à tue-tête :

— Vingt-deux! Attention à vos pipes!

Il n'y a que des Anglais qui, dans leur ignorance du français, aient été surpris à fumer. On les attacha au poteau pendant deux heures.

C'est aux water-closets que l'on vendait et achetait du tabac, que des ouvriers allemands rapportaient de ville. Le prix du tabac avait augmenté

depuis l'interdiction de fumer et le paquet de soixante pfennigs coûtait au moins deux marks.

Les cabinets, outre leur odeur, avaient le désavantage d'être un peu étroits. Restaient les tentes. Certes, ce n'est pas sans raison qu'il était défendu d'y allumer cigares et cigarettes; mais enfin la chose se produisait, régulièrement, chaque soir, après l'extinction des feux.

Lorsqu'un officier soulevait la portière de toile, il n'y avait alors qu'un cri pour annoncer : « Achtung! » L'homme au casque, satisfait enfin que la discipline allemande soit si bien observée par ces têtes légères de Français, prononçait un « Ruhe », du bout des lèvres, saluait et ressortait. Et les pipes réapparaissaient.

Même jeu ou presque quand un sous-officier se montrait; mais comme on n'avait pas à réclamer le garde-à-vous pour un si petit personnage, un homme annonçait :

— Alignez les plats, les pipes et les couvertures!

Les intéressés comprenaient.

Je n'ai jamais su, pour ma part, pourquoi les Allemands ne sentaient pas, en entrant dans nos tentes, l'odeur du tabac brûlé.

Un nuage de fumée flottait au-dessus de nous; cependant les Allemands paraissaient — je dis bien : ils paraissaient — n'avoir rien vu et s'en allaient.

Aujourd'hui encore, j'ai peine à croire qu'ils fermaient volontairement les yeux. Il faut ajouter qu'aussitôt l'ordre du général de ne plus fumer nos gardiens avaient fait ramasser les pipes, le tabac, les cigarettes qui nous restaient. Chaque prisonnier devait remettre ses richesses au chef de tente. L'interprète chargé de ce travail passait parmi nous.

— Donnez-moi quelques vieilles pipes, des papiers à cigarette, même vides, des blagues à tabac, de façon que je puisse leur présenter quelque chose.

Les Allemands étaient peut-être persuadés que nous avions obéi. Par contre, ils faisaient preuve, parfois, d'une méfiance exagérée et ridicule. C'est ainsi qu'un prisonnier, un prêtre français, voulut, pour le jour de la Toussaint, dire quelques mots devant ses camarades. Cette permission lui fut accordée; mais il dut d'abord écrire le sermon qu'il aurait à réciter de mémoire. Le 1er novembre, des officiers allemands entouraient l'orateur

et, tandis qu'il nous parlait, un capitaine suivait sur le papier écrit, pour bien s'assurer qu'il n'y avait ni maquillage ni interpolation.

Vers la fin du mois d'octobre, je crois, un soir, une vingtaine de prisonniers civils — « francs-tireurs suspects » — et deux prêtres, dont l'un grand, maigre, l'air très doux et que l'on disait être le curé de Nelles, quittèrent le camp, sous la conduite de huit sentinelles.

Les uns disaient que ces hommes devaient passer en conseil de guerre, d'autres qu'ils étaient envoyés dans une forteresse. Au vrai, on ne savait rien de certain, mais comme ces prisonniers étaient malheureux et que leur destin nous était inconnu, des soldats qui se trouvaient sur leur passage les saluèrent. Les deux prêtres, qui marchaient les derniers, s'inclinèrent. Ils franchirent les portes grillées et descendirenf le chemin, où, à cause de l'ombre, nous les perdîmes de vue.

Un après-midi du mois de novembre, on annonça l'arrivée de huit mille prisonniers russes. Il faisait froid. Les hommes étaient restés sous leurs tentes. Tout d'un coup, des soldats allemands, le fusil à la bretelle, montent le chemin

qui conduit aux cuisines. Ils accompagnaient des hommes vêtus de grandes capotes grises. Les prisonniers russes avançaient par deux, lentement. Ils portaient leurs petits sacs verts et leur marmite de cuivre. Ils semblaient très fatigués. Ils avaient l'air triste, misérable. Ils dégageaient une écœurante odeur de suif, de cuir et de poisson pourri.

Le défilé dura deux heures. Nos sentinelles ne nous laissaient pas sortir de nos tentes. Les Russes furent parqués dans les tentes du fond.

Le général, gouverneur du camp, interdit aux Français de parler aux Russes, voire de les approcher. C'est à peine si nous pouvions, le soir, écouter les prières qu'ils chantaient debout, en chœur, devant la porte de leurs tentes. Nous les apercevions aussi, à la soupe, à midi et le soir. Malgré la surveillance des Allemands, les prisonniers russes trouvaient le moyen de se faire servir deux fois aux cuisines, si bien que la soupe manquait. Le procédé de nos alliés était simple et leurs gardiens mirent du temps pour le découvrir. Sitôt qu'un prisonnier avait reçu sa soupe, il la vidait dans l'écuelle d'un camarade déjà servi ou encore dans la petite marmite qu'il portait inno-

cemment à sa ceinture, essuyait son assiette et se replaçait parmi ceux qui n'avaient encore rien touché.

Après nous avoir défendu de voir les Russes, on nous annonça, un matin, qu'on allait nous mélanger : Russes, Anglais, prisonniers civils et Français.

— Vous ne connaissez pas vos alliés, nous disait le général. Vous apprendrez à les connaître.

A la vérité, les prisonniers russes étaient de pauvres diables, qui, pris dans leurs tranchées, furent conduits dans un camp sans eau, où ils demeurèrent un mois, sans pouvoir se laver ni changer d'effets; ils se trouvaient maintenant vêtus de guenilles et couverts de vermine.

Un jour donc, une centaine de Russes prirent dans notre tente les places laissées vacantes par des Français qui émigrèrent un peu partout. La chose se fit sans bruit et nous ne montrâmes aucune mauvaise humeur. Au contraire.... Cependant, toutes ces vexations : permission de fumer accordée, puis retirée, garde-à-vous, salut aux officiers, corvées sous la pluie, nourriture exécrable, punitions, mélange avec les Russes, tout cela devait se terminer comme toutes choses se

terminent, dit-on, en France, même dans un camp d'exilés français, par des chansons.

Le soir, après la lugubre extinction des feux que sonnaient vers les sept heures, les petits cors de chasse allemands, aux quatre coins du quartier, les prisonniers de guerre se rendaient dans la tente où devait avoir lieu le concert. Des chanteurs de bonne volonté entonnaient des couplets connus, la romance débitée d'une voix molle et tremblante, les yeux sur la poutre principale, le refrain patriotique, et la chansonnette rosse qui avait toujours grand succès.

Un soir même, nous eûmes la surprise d'une « première », une « revue » inédite sur le camp. J'ai retenu ces couplets assez bien venus sur le général gouverneur :

I

Le général est un type très chic ;
Partout le suit un chien géant.
Son teint rouge, son nez bourgeonnant
Lui font une belle trogne alcoolique.
Le soir, à la Kommandanture,
On dit qu'il s'envoie de bonnes bitures.
Ah ! ah ! ah ! oui, vraiment,
Le général est un type charmant.

II

Le colonel ne le quitte guère
Et leurs deux chiens sont bons copains.
Le commandant vient par derrière,
Par derrière vient un troisième chien !
Chaque matin, on voit ces trois huiles
Arriver en automobile.
Ah ! ah ! ah ! oui, vraiment,
Mais quel émoi dans tout le camp.

III

Le général aime ses prisonniers,
Il leur donne de petits évangiles
Et pour la moindre petite vétille,
Au poteau les fait attacher.
Cette peine n'étant pas assez dure,
Il les prive même de nourriture...
Ah ! ah ! ah ! oui, vraiment,
Le général est un type charmant.

Ainsi s'organisait notre existence : d'un côté, les Anglais mal vus et les Russes que les Allemands n'aimaient pas. « Ce sont de bien piètres soldats », disaient-ils. Et ils les poussaient devant eux, comme un bétail misérable, ils les chargeaient de toutes les corvées, cependant que les Français fumaient, jouaient aux cartes, travaillaient peu et s'ennuyaient à leur gré.

Entre temps, on nous avait changé nos gardiens. C'étaient des territoriaux à casquette de

cuir bouilli. Ils portaient sur leurs épaulettes l'écusson : 43. Nous les appelions le « 43e gaziers », parce qu'ils ressemblaient à ces fonctionnaires noctambules. Ils étaient relevés de garde par de grands chasseurs à pied aux shakos rigides. Les Français les nommaient les « troupes de couverture » ou les « pénitents blancs », parce que, la nuit, ils revêtaient de larges couvre-pieds de laine blanche, qui leur donnaient des airs de fantômes.

Il pleuvait toujours. Les nuits, du reste, étaient humides et froides. L'automne était fini. Il ventait surtout. Les toiles de nos tentes claquaient comme des drapeaux. Les prisonniers grelottaient dans leur paille. Ah! ces longues nuits de novembre avec le tricotement d'une ondée soudaine sur les toitures fragiles, le sifflement des trains au bas du village d'Oberzwehren, les longues flammes de l'acétylène, les ombres chinoises des sentinelles qui se découpaient sur la portière tendue, le passage des hommes de la relève aux lourdes bottes, autant de choses qui resteront gravées dans nos mémoires de captifs.

Un beau jour, on s'aperçut que le camp était théoriquement presque organisé. Il y avait des

cuisines, une pour les Français, une autre pour les Russes, une cantine où tout était extrêmement cher, une infirmerie où les médicaments les plus simples manquaient, mais on avait vacciné les prisonniers contre la variole, une kommandantur, où le général donnait des ordres contradictoires à ses officiers, un service spécialement organisé pour égarer les lettres reçues et perdre celles que nous écrivions deux jours par mois, une pièce pour payer les mandats, une autre pour les colis, des lavoirs où l'eau était si sale que l'on n'y pouvait laver, enfin des compagnies avec des bureaux où, parmi un fatras de papiers, dormaient nos noms, prénoms, régiments, domicile en France, etc., et un sévère contrôle pour les corvées, que l'on ne consultait jamais....

C'est alors que l'on crut le moment venu de nous faire changer le camp et recommencer sur un plus large espace, à nouveaux frais, de nouvelles expériences de concentration.

V

Il s'appelait Amédée Lacosse. Bien que ce nom lui allât très bien, nous l'appelions Amédée tout simplement.

Ce garçon blond, à la barbe en pointe et aux yeux bleus, qui ressemblait à Gabriel Pierné, était musicien dans le civil et caporal brancardier sur la ligne de feu. C'est à ce dernier titre que les médecins allemands l'avaient chargé d'organiser l'infirmerie du deuxième bataillon, dans un baraquement de planches goudronnées, symétriquement construit en face de l'infirmerie du premier bataillon.

L'arrivée des huit mille prisonniers russes, qui portait à dix le nombre des compagnies, nécessitait un service sanitaire plus étendu. Amédée avait donc choisi, parmi les quatre-vingts brancardiers régimentaires faits prisonniers avec lui, une douzaine d'hommes décidés à travailler un peu pour s'ennuyer moins. On lui avait déjà

adjoint quatre infirmiers et deux interprètes russes. Ces derniers, des juifs de Pologne, se faisaient comprendre des Allemands avec leur « judendeutsch » déformé, qu'ils parlaient entre eux, surtout devant les moujicks.

Amédée Lacosse ne mit que trois jours pour organiser son « lazaret », distribuer les divers emplois qu'il détenait, inscrire les vingt-quatre occupants (rhumatisants et bronchitiques) des vingt-quatre lits de la salle et prévenir les compagnies, de la sixième à la dixième, que leurs malades passeraient désormais la visite dans son infirmerie.

Le quatrième jour, au matin, comme nous nous promenions, Trèves et moi, nous apprîmes que tous les sanitaires français réglementaires devaient être dirigés sur X... et que notre ami Amédée voulait nous faire ses adieux.

Nous trouvons les infirmiers prêts au départ, la musette en bandoulière. Amédée nous reçoit :

— J'ai tout arrangé et maintenant.... Comme au régiment, je vous dis.... Restez ici. Il faudra des infirmiers pour nous remplacer. Vous direz que vous savez. Depuis le temps que vous regardez les autres travailler.... Et vous expliquerez

aux docteurs allemands comment nous sommes partis, car ils ne sont pas prévenus.

Il s'en allèrent et nous restâmes là, silencieux, car nous n'étions pas seuls : un homme mince, de taille moyenne, qui était venu, lui aussi, serrer la main d'Amédée, attendait avec nous. Dans la salle voisine, les pensionnaires, mis en joie par cet événement, parlaient haut et s'agitaient.

Trèves se leva et de sa voix de régisseur :

— Silence! Que les faux malades laissent reposer les vrais malades!

Puis il revint s'asseoir. Il méditait :

— Comment cela se dit : « Malade », en allemand? « Krank », « kranken » au pluriel. Bien. Tu es sûr? Je vais faire des écriteaux, comme on en voit dans les coulisses, chez Antoine. Nous en mettrons un peu partout. « Silence! Il y a des kranken! » Ah! j'ai des projets, dit-il, et beaucoup de choses restent à faire.... »

Comme il achevait ces mots, la porte s'ouvrit, violemment poussée. Nous nous levâmes tous les trois, croyant à l'arrivée du médecin. C'était Amédée qui rentrait avec deux de ses camarades.

— Ah! bien, dit-il, elle est forte, celle-là! Et il nous explique : « Nous arrivons devant les cui-

sines. On nous fait mettre sur deux rangs. Des feldwebels avec des papiers, des registres.... On nous compte. Il fallait soixante sanitaires avec le brassard français. Nous étions quatre-vingt-cinq. Lorsqu'ils eurent trouvé soixante hommes, ils dirent aux autres : « Allez vous-en! » J'étais de ceux-là, étant venu me placer dans les derniers rangs. C'est ainsi que tous les infirmiers du premier bataillon sont partis et qu'il en reste trois du second. Allons, personne n'est arrivé. La visite va commencer quand même.... Il faut préparer les médicaments, ouvrir les fenêtres... Vous restez avec moi?

— Evidemment, répond Noël Trèves. Ce n'est pas maintenant que tu es seul et que tu as du travail que nous allons t'abandonner.

— Je vous présenterai au docteur cet après-midi, dit Amédée convaincu.

Le médecin allemand ne revint que le soir. Nous étions assis dans la salle de visite lorsqu'il entra. Amédée cria : « Achtung! » Le docteur passait. Il nous regarda, tous debout, immobiles, puis, s'arrêtant :

— Qui sont ces hommes?

C'était un grand et long jeune homme aux

yeux d'un bleu candide. Amédée expliqua. Le médecin se tourna vers le gros Trèves.

— Quelle profession ? Soldat maintenant ? Artist lyrik ? Was ist das ? Ach ! so Komic. Ya, ya. Komic. Où avez-vous prisonnier ? Et vous ? Et vous ?

Comme il nous interrogeait, un malade se présenta. C'était le numéro 16 de la salle. Il toussait.

— Monsieur le docteur, je vais un peu mieux, et si vous avez besoin d'infirmier, je sais y faire.

Le médecin allemand accepta, puis il déclara lentement, en nous désignant :

— Demain matin, vous ici viendrez, pour la visite. Vous mettrez sur le bras une bande avec la croix. Vous êtes maintenant Croix-Rouge.

Nous saluâmes cet homme tout-puissant, et, le soir même, en rentrant à la compagnie, nous annoncions :

— Les docteurs allemands nous ont pris comme infirmiers, nous ne mangerons plus ici ; nous y toucherons seulement notre pain.

C'est ainsi que, le 26 novembre 1914, nous étions nommés sanitaires. La plupart des employés du camp ont été choisis de la même façon. Les Allemands acceptaient, utilisaient, pour

mieux dire, toutes les bonnes volontés. Les caporaux, les chefs de tentes, les interprètes étaient mis en fonction de la même manière.

Nos gardiens faisaient mieux : ils distribuaient des grades à ceux qui se mettaient en avant et, pour éviter tout conflit entre sous-officiers et interprètes, ils donnèrent des galons de sergent à ces derniers. Lorsque des querelles s'élevaient entre les sous-officiers français et les interprètes qui avaient été promus au camp, les Allemands rétablissaient l'accord; ils disaient :

— Oui, mais, lui (l'interprète), il est plus que vous; c'est nous qui l'avons nommé.

En même temps que ces événements se produisaient, l'ordre vint de changer de camp. Les hommes quittèrent les tentes où il faisait très froid, la nuit surtout. Les Français étaient contents de monter dans les nouveaux baraquements de bois, établis symétriquement, les uns derrière les autres, par rangée de cinq. Il y avait déjà quinze baraques établies et l'autorité allemande en construisait d'autres.

Chaque chambre était divisée en deux travées, où couchaient quatre-vingt-dix hommes environ, c'est-à-dire quatre sections de vingt ou vingt-

deux hommes. Un premier étage, bâti à la façon des chambrées de nos vieux bastions, se superposait sur les paillasses des prisonniers du rez-de-chaussée, qui, de ce fait, ne voyaient presque rien à leurs places, même en plein jour.

Les hommes sont rangés côte à côte, sur des matelas rembourrés de fibres de bois. Ils n'ont toujours qu'une seule couverture; mais comme il y a un poële par salle et que l'on ouvre rarement les fenêtres, il fait moins froid que sous les tentes.

La défense de fumer n'a pas été retirée; les hommes fument cependant jour et nuit, dans leurs baraquements. Des feldwebels font des rondes et pénètrent brusquement dans les chambres. Aussitôt, on entend l'avertissement : « Vingt-deux! » comme sous les tentes. Mais ce signal ne vaut plus rien; il commence d'être connu, surtout par les Allemands qui ont vécu en France. Un jour qu'un Français s'essoufflait à crier : « Vingt-deux! » au nez d'un sous-officier allemand qui venait d'entrer dans la salle, il entendit le fedwebel lui dire :

— Pas besoin de crier si fort. C'est moi qui le crie le premier en entrant ici!

Le soir aussi, des rondes. Les hommes jouent aux cartes, aux dés, à la roulette — car il y a des roulettes installées. Ils se placent près des fenêtres et se trouvent ainsi éclairés par les lampes électriques qui, à l'extérieur, projettent leurs lumières sur les chemins du camp. Aussitôt qu'un gradé allemand apparaît, c'est la fuite d'un troupeau. Le prisonnier qui se laisse prendre est confié à une sentinelle et attaché, séance tenante, au poteau, pour une heure ou deux, sous le vent et la pluie.

Ces derniers temps, les sous-officiers allemands montraient quelque indulgence.

— Allons, assez joué comme ça, disait l'un. Il est plus de onze heures. Allez vous coucher, sinon je serais obligé d'écrire à vos femmes que vous n'êtes pas sérieux.

Comme les baraques ont des portes et qui se ferment à clé, il est facile pour les Allemands de surveiller les sorties et de faire évacuer les salles pour une corvée. Les chefs de section doivent fournir chaque jour trois hommes pour les travaux à exécuter. Les prisonniers ne s'y opposent pas trop; ils ne travaillent qu'une fois tous les cinq jours, à peu près, surtout depuis que les

Russes sont au camp, obéissants, dociles comme des bœufs accouplés. Les Allemands leur font maintenant traîner les tonneaux à vidange, — il y a plusieurs water-closets — matin et soir; ils les choisissent pour les corvées de pain, de soupe, de planches ou de nivellement dans l'ancien camp. Les prisonniers russes charrient aussi la boue, sur des brouettes, et travaillent exactement selon le goût tudesque.

— Faites des tas de boue symétriques, disait un feldwebel à des prisonniers russes, et ceux-ci bâtissaient de petits monticules de glaise qui comblaient de joie l'âme ordonnée de nos gardiens.

Les Français continuent de s'ennuyer. Ils sentent peser sur eux, de plus en plus fort, la tristesse de n'avoir presque rien à faire et plusieurs, soit pour se créer une occupation, soit pour ne plus patauger dans les ruisseaux, cherchent à se rendre utiles. Tandis que les uns s'installent du mieux qu'ils peuvent, placent des photos près de leurs caisses d'effets, d'autres se découvrent des fonctions qui les exemptent de tout autre travail.

Ils sont chauffeurs et s'occupent exclusivement

du poële; ils sont balayeurs et balaient chaque jour le plancher de leur travée; ils sont laveurs de vitres et lavent les vitres, essuient les règlements en trois langues (allemand, français et russe) qui ornent les parois de la baraque.

Des roublards ont installé un petit commerce; ils revendent au détail les marchandises, sucre, margarine, saucisses qu'ils ont achetées à la cantine ou que leur apportent de Z... des soldats allemands. Les Russes excellent à ce trafic que ne pratiquent qu'en gros le cantinier et le marchand d'articles de bazar, établis au milieu du camp.

Il y a encore des cordonniers, des tailleurs, des cuisiniers, des bouchers qui travaillent aux cuisines, des horlogers qui achèvent de casser les montres. ....

....

....

....

.... *Censuré* ....

....

....

....

....

.... *Censuré* ....

....

Nous, nous étions sanitaires, et, le lendemain matin du jour de notre nomination, nous attendions l'arrivée des docteurs allemands — ils étaient deux — bien avant l'heure fixée.

Le jeune médecin — l'Unterarzt — qui nous avait nommés la veille, parut le premier. Il traverse la salle des malades, répond à notre salut, et s'informe auprès d'Amédée.

— Le Stabarzt est là? Non, pas encore. Bien.... Sur quoi, il passe dans la pièce à côté, sa chambre, où il se lave les mains. Un sanitaire russe se tient à la porte. Le médecin revêt une grande blouse blanche. Il revient. Il a gardé sa casquette. Il n'a pas enlevé son sabre. Il a l'air d'un lycéen dans sa chemise de nuit. Il s'informe : Combien de malades en tout? Combien de Français? Combien de Russes? Il répétera tous ces renseignements au médecin principal, tout à l'heure.

Mais on entend des cris : « Achtung! » Le Stabarzt s'avance avec le même cérémonial que l'Unterarzt. C'est un homme de taille moyenne, d'une quarantaine d'années. Il porte lorgnons sur un petit nez. Ses joues sont pleines de petites

cicatrices. On l'appelle le docteur Kœnischer. Il salue, nous regarde. Il se laisse habiller. La visite commence aussitôt.

Sur deux rangs parallèles, les malades défilent. Les uns sont dirigés par les sanitaires vers le médecin chef, les autres devant l'Unterarzt : Herr Rasehr.

Il y a là des Français qui, pour la plupart, viennent chercher un jour de repos : ils ont des rhumatismes, des maux de tête, d'estomac, de ventre, etc. Cela ne varie guère. Les Russes demandent un supplément de soupe qu'on leur accorde quelquefois.

Le jeune médecin interroge les Français. Il pose sa question d'abord en allemand, parce qu'il pense en allemand, puis il la traduit lui-même. Il n'a recours à l'interprète que pour les civils du Nord qui parlent un patois difficile et certains méridionaux. Le questionnaire ne change pas :

— Où avez-vous mal? — Quelle profession? — Depuis combien de temps avez-vous douleurs? — Où avez-vous prisonnier? — Dans quelle ville est votre régiment ? — Avez-vous appétit ? — Ne parlez pas si vite....

Herr Rasehr s'intéresse à tout. Il écoute, fait

répéter, il prend une leçon de français avant que de se tourner vers un sanitaire à qui il remettra le malade et de déclarer, suivant le cas : « Drei Aspirin, Bollus, Opium, Codéine mixtur-solvent, Natrium bicarbonate, Carlsbad ou Ricinus », qui sont tous les médicaments du lazaret.

Parfois, le jeune docteur consulte le Stabarzt sur un cas compliqué. Celui-ci, qui est, avant toute chose chirurgien, interroge également en français. Il n'entend pas toujours très bien, en appelle à l'interprète ou à l'infirmier, qui se tient auprès de lui. Il s'impatiente, lorsque le malade s'explique mal ou trop vite.

— Je suis Allemand et vous êtes Français. Comment voulez-vous que je vous comprenne, dit-il alors d'une voix courroucée.

Je me trouvais habituellement aux côtés du jeune médecin; l'infirmier Mouton, ancien malade de la salle, s'est fait la spécialité de présenter les prisonniers au docteur Kœnischer. Ce n'est pas un mince travail. Il faut interroger le Français, dire de quoi il se plaint, répéter le traitement à suivre à un second infirmier qui prend alors le malade. Le médecin pose les questions complémentaires.

Souvent, le Stabarzt semble distrait, il joue avec son stéthoscope, regarde le défilé des prisonniers, jette un coup d'œil sur Amédée et sur Trèves, que nous appelions déjà Komic, et qui tiennent les écritures, ou examine le soldat mince à la barbe noire qui distribue les médicaments, puis revient au garçon debout devant lui.

Un jour, pendant que le docteur surveillait ainsi son personnel, il reçut en plein visage une ondée qui le tira brusquement de sa rêverie. Mouton lui présentait alors un malade qui se démenait, pris d'une quinte de toux. Le docteur allemand se recula en jurant, tira son mouchoir qu'il passa sur sa figure à deux ou trois reprises. Il était furieux; il criait en allemand. Mouton, de son côté, réprimandait sévèrement le bronchitique ahuri.

— Imbécile! Fais donc attention! Tu ne vois pas que tu tousses sur la gueule du docteur?

— Ja, Ja..., faisait le médecin qui approuvait l'énergie de cette apostrophe sans comprendre le sens exact des mots employés.

Le matin, avant la visite, se pratiquaient les opérations. Sur un lit sommairement installé dans une petite chambre, les malades désignés la veille

étaient transportés. C'était presque toujours pour extraire une balle. Le Stabarzt opérait là, avec dextérité. L'un de nous appliquait le tampon sur le nez du patient, tandis que les autres lui tenaient les bras et les jambes, cependant que le chirurgien farfouillait rapidement. Souvent, l'opéré poussait des cris terribles et le docteur de répondre :

— Je sais bien, vous avez douleurs; mais il faut bien....

Lorsqu'il avait fini, il mettait de côté la balle ou le fragment d'obus qu'il avait retiré et si l'homme le lui demandait comme souvenir :

— Non, non, répondait-il, en souriant. Il y a assez de temps que vous l'avez. C'est à nous maintenant.

C'est après la visite que les médecins passaient dans la salle où les vingt-quatre malades étaient sagement couchés. Les blessés surtout intéressaient le docteur Kœnischer, plus que les tuberculeux ou les rhumatisants. Il voulait garder près de lui un malheureux dragon français qu'une balle avait presque aveuglé. Cet homme y voyait à peine. Après examen, le Stabarzt avait dit qu'il perdrait la vue; mais l'autre s'ennuyait au lazaret,

il aimait mieux la compagnie avec son mouvement, ses chants et sa tabagie. Chaque fois qu'il apercevait ce soldat à la visite pour toux ou maux de tête, le docteur lui demandait :

— Ça va pas mieux. Tenez vos yeux lavés. Laissez passer ce garçon.... Reconduisez ce garçon....

Il s'arrêtait devant les malades que le jeune médecin lui montrait et les réconfortait. Sous ses airs brusques et pressés, il cachait une grande bonté.

Vers le mois de décembre, survint une épidémie de coliques, parmi les Français. L'ahurissement des médecins allemands devant ces diarrhées qui résistaient à tous les bollus mêlés d'opium! Ils ne comprenaient pas que les seuls Français fussent malades. Les Russes n'étaient pas atteints. On avait oublié de les prévenir, sans doute. Le Stabarzt se méfiait, mais il fut le premier à commander du thé chaud que nous touchions l'après-midi pour les diarrhétiques, un thé fortement sucré, avec de la saccharine, je crois. Ce thé fut distribué pendant un mois, et par suite, quand un homme se plaignait de maux d'entrailles, le docteur demandait :

— Avez-vous encore thé?

Mais les cuisines ne voulaient plus en faire.

C'est le même Stabartz qui défendit à l'entrepreneur de mettre dans la soupe des prisonniers des choux crus et fermentés qui donnaient des indigestions même aux Russes, dont l'estomac est inébranlable.

Le docteur Kœnischer ne venait au camp que le matin; l'après-midi, il s'occupait des hôpitaux à Y... Le jeune Rasehr se rendait souvent à l'infirmerie. Il n'était pas méchant, du moins pour nous; cependant il se méfiait de tous les Français et aimait mieux la compagnie des juifs polonais, surtout d'un certain Palsew, petit Russe intelligent, qui le flattait et lui assurait que les « Françouze » ne voulaient pas travailler. Herr Rasehr avait interrogé Trèves, qu'il ne nommait pas autrement que « Komic », et Amédée, qu'il appelait « La-cosse » en deux mots.

— Vous me donnerez votre adresse, puisque vous habitez Paris et quand j'irai, je dirai à vos femmes que vous êtes bien ici.

Lorsqu'il commençait de parler, les nouveaux sanitaires français l'entouraient. Il y avait là Komic, Amédée, le jeune homme mince venu de

Lisbonne que nous disions Portugais, Paul, un boxeur bien connu à Montmartre, Mouton, qui était caissier quelque part, à Paris, et parlait d'une voix basse et usée, et moi-même enfin, qui taisais par prudence ma profession de journaliste.

— Vous pensez donc aller à Paris? demandait l'un de nous. Mais alors, la guerre ne finira jamais!

L'Unterarzt nous avait apporté un calendrier allemand sur quoi figuraient l'année 1914 d'un côté et l'année 1915 de l'autre.

— Oui, oui, vous retournerez le calendrier et puis, je vous en apporterai un autre, si je suis ici, encore.

— Vous pensez partir, un jour?

— Oui, en été, quand il y aura épidémies.

Et il riait encore. Il nous montrait son sabre dont le pommeau était recourbé, et nous demandait à tour de rôle :

— Comment avez-vous été prisonniers faits? — C'est bien ainsi qu'on dit en français?

Komic commençait son histoire. Herr Rasehr riait de confiance.

— Moi, j'ai été pris par un escadron de uhlans.

Ils ont chargé sur moi, à cheval, avec leurs lances. Je croyais que c'étaient des lanciers belges....

Le jeune médecin nous demandait encore :

— Ach! so. Vous pensiez bien que vous seriez fusillés. Et maintenant, vous allez rester en Allemagne, après la guerre. So. On dit en France, les prisonniers considérés comme morts.

Nous lui avons appris la victoire de la Marne sur les troupes allemandes. Il ne la connaissait pas; les journaux, ici, ne l'ayant point annoncée. Au reste, il ne nous croyait pas. Komic disait alors :

— Bientôt, les Russes qui marchent sur Berlin entreront à Berlin.

Ahuri d'abord, Herr Rasehr regardait Komic, puis :

— Oui; mais dans beaucoup de semaines.

L'après-midi, Rasehr venait comme nous faisions les pansements. Je le vois encore, assis dans la salle des malades, occupé à dessiner quelque expressive tête de Russe. Un silence complet régnait, du moins pendant quelques minutes. Si nous faisions du bruit, il criait aussitôt :

— Lassen Sie mich in Ruhe! (Laissez-moi en paix.)

Son dessin fini, nous lui montrions quelques plaies, en l'appelant « Docteur », long comme le bras. Il était heureux de ce titre qu'il ne possédait pas encore et nous donnait les explications que nous attendions de lui.

Le soir, quelquefois, quand il était de service, il s'attardait à causer avec nous. Amédée l'accompagnait jusque sur le palier.

— Vivement qu'on se mette aux cartes ! disait l'infirmier Mouton.

La nuit était épaisse sur les deux camps. La silhouette d'une sentinelle se dessinait sur le chemin. Pas de bruit, puis soudain, on entendait, au loin, près des collines de X... ou de Z..., des claquements secs bien connus.

— Ce sont nos jeunes recrues qui s'exercent, nous disait le médecin.

Et, il reprenait, la voix grave :

— Ah! ce sont les Anglais qui ont voulu cette guerre.

Il nous tenait alors les propos coutumiers sur la scélératesse d'Albion. Comme on lui affirmait que nous n'avions pas cherché la guerre, il nous regardait en riant.

— Ach! so. Je sais bien que ce n'est pas Komic qui l'a voulue!

Il était plus sévère avec les malades. J'ai dit qu'il se méfiait de tous les Français. Il nous entendait tutoyer les prisonniers et, comme il profitait de toutes les leçons, il mélangeait, il disait couramment :

— Où as-tu mal? — Tu as mal à la tête? — Tu as diarrhée? — Et il auscultait : « Rhoumatismous? » annonçait-il, comme pour se convaincre. Il faisait pivoter le malade sur une jambe, lui ordonnait de marcher, puis :

— Ce n'est pas. Vous n'avez rien, monsieur. Vous pouvez travailler, monsieur. Allez-vous-en, monsieur, et priez que je ne vous punis pas.

Puis, vers l'infirmier, debout à côté de lui, il demandait plus bas, revenu à ce qui l'intéressait par-dessus tout :

— Est-ce bien ainsi qu'on dit en français?

Et d'une voix plus haute, il ajoutait encore :

— Komic! vous marquerez sur le cahier. Quand il de nouveau viendra, il devra puni être.

Et cependant qu'il tâtait le pouls du malade suivant, il surveillait, sans en avoir l'air, Komic et Amédée qui écrivaient côte à côte et s'inju-

riaient continuellement sous prétexte que l'un travaillait plus que l'autre. Parfois aussi, l'Unterarzt reconnaissait un client du lazaret, un de ces pauvres types qui reviennent chaque jour, infatigablement. Il le saluait aussitôt en termes choisis :

— Ach! lieber Bruder! Ach! Schweinerei! Er ist immer da! Mal à tête, n'est-ce pas? Et au ventre? So, so.... Et vous avez toux? So, so.

Alors, en riant, il désignait le Portugais qui s'occupait de la pharmacie.

— Aspirin... Mixtour... Bollous... Opioum... und so weiter....

Oui, toute la lyre pharmaceutique. Mais le malade, très sérieux, prenait tous ces produits qu'il rejetait promptement dès qu'il avait franchi la porte.

Nous avions gardé peu de contact avec les compagnies; cependant nous ne manquions pas de ressentir les contre-coups des vexations et taquineries que l'autorité allemande faisait subir à nos camarades.

C'est ainsi qu'il fut un temps permis de fumer, puis de nouveau défendu. Ces ordres ne changeaient rien aux habitudes des prisonniers,

qui pouvaient aisément se cacher dans leurs baraquements; mais pour nous c'était plus difficile. Le jeune Rasehr tenait à savoir si nous fumions.

— Ne fumez pas ici. C'est défendu par le général.

Amédée, au nom de tous, l'assura qu'il pouvait être tranquille et Komic se mit à écrire des affiches : « Défense de fumer. » Bien entendu, cela ne nous gênait pas, et lorsque le médecin entrait brusquement dans la salle où nous étions, il passait sous des voûtes de fumées, devant les sanitaires debout, immobiles; mais pas la moindre apparence de cigares ou de cigarettes.

Un jour cependant, il surprit Amédée un cigare à la bouche.

— Ah ! La-cosse ! dit-il. Et il le traita de « Schweinerei Franzouze! » — « Si je ne dis rien, ajouta-t-il, il faut pas croire que je vois pas. »

Il ordonna à Komic de refaire les « défense de fumer », et de les écrire en allemand, sans doute, pour que nous comprenions mieux. Au reste, les premiers placards commençaient de se noircir.

L'évasion de deux sous-officiers de dragons français, dont l'un était employé à la kommandantur, où il s'était procuré les papiers et passe-

ports nécessaires, jeta une certaine suspicion sur les employés. Les Allemands s'aperçurent que les sanitaires n'étaient pas surveillés. On plaça des sentinelles à la porte de chaque infirmerie, puis on nous donna deux infirmiers allemands. Ils arrivèrent un matin, bottés et habillés de neuf. Ce fut Mouton qui les reçut et une conversation très amicale s'engagea aussitôt entre lui et les deux nouveaux venus.

— Ce que vous avez l'air bête, là-dedans, leur dit-il. Vous n'avez pas du tabac?

— Tabak? ya, ya... Tabak.

— Vous comprenez le français? Donnez-moi une cigarette.

— Zigaretten?... ya-ya....

Et l'un d'eux offre à Mouton une cigarette.

— Merci, je vous rendrai ça. Je vous ferai casser la gueule... si jamais je vous vois à Paris...

— Ya... Parisse kapout!... Ya...

C'étaient deux braves types, réformés, et qui avaient une frousse terrible de leurs supérieurs à qui nous parlions librement. Ils nous montrèrent les photos de leurs femmes et de leurs enfants, et nous apportèrent, par la suite, des pro-

visions et du tabac, comme, du reste, tous les Allemands employés au camp.

On nous fit cadeau aussi d'un énorme sergent de ville, nommé feldwebel pour la durée de la guerre, et tout ce monde-là était chargé de nous surveiller; mais lorsque nos gardiens virent que le travail était fait automatiquement, bien avant qu'ils l'aient expliqué, ils prirent l'habitude de ne plus rien dire et ne songèrent qu'à faire du commerce. Ils apportaient au camp du tabac et des provisions. L'un d'eux réalisa ainsi pendant une semaine cent quarante marks de bénéfice; mais bientôt, de tous côtés, les sentinelles firent la vente du tabac qu'elles cachaient dans leurs sacs.

Parfois, la nuit, un soldat allemand entrait dans une chambrée, et restait immobile, près de la porte, le fusil à la main, ahuri d'entendre des cris de : « Vingt-deux! Planquez vos pipes! » et des fuites de pas précipités dans toutes les directions.

Enfin, l'homme s'approchait d'un prisonnier.

— Sprechen Sie deutsch?

L'autre, prudemment, répondait : « Un peu. » Aussitôt, la sentinelle débouclait son sac. « Tabak? », disait-elle, et le marché se concluait rapi-

dement. Le soldat empochait les marks et ressortait prendre sa place, sur le chemin.

Outre nos deux docteurs, nous recevions parfois la visite du médecin de service, désigné chaque jour par le « Chefarzt » et qui faisait un tour de ronde. C'est ainsi que nous fîmes connaissance avec le docteur Meinhardt — un homme solide, l'air d'un Américain avec ses moustaches courtes et ses jambes arquées — et qui parlait un peu le français. Il s'asseyait près du malade que nous lui désignions comme entré d'urgence, après la visite du matin, et l'interrogeait doucement. Il était très aimable et causait peu. Je le revois encore, s'informant de la santé d'un civil prisonnier :

— Eh bien, Alphonse? Comment va?

Le nommé Alphonse était un malheureux réformé, qui habitait le Nord. Conduit ici, on l'avait habillé avec un pantalon et un dolman démodé de hussards de la mort. Il n'avait gardé que sa casquette de cultivateur. Alphonse accourait, dans son accoutrement équestre.

— La diarrhée, toujours..., répondait-il, en traînant sur les mots.

Alors, le docteur, debout, répétait après

Alphonse : « La diarrhée, toujours... », en tâchant d'imiter cet accent du Nord qu'il trouvait peut-être très distingué; puis, rapide, il commandait qu'on lui présentât un bon de pommes de terre pour Alphonse. Il le signerait tout de suite.

Le docteur Meinhardt avait, comme médecin chef, le docteur Schultz, un personnage sanguin, court, très gros, qui se promenait toujours avec un cigare : l'air d'un Bidendum tassé. Un bien brave homme, au fond, qui auscultait sérieusement tous ses malades, russes et français, à la contre-visite et, pour un Allemand, se montrait d'une patience étonnante.

Le docteur Schultz traversait quelquefois notre salle de visite et tout le lazaret. Il accompagnait le général von Kruska et son chien, le colonel, petit et fouinard, les commandants des deux premiers bataillons et leurs chiens, les capitaines, l'inspecteur du camp, un fort gaillard nommé Hartmann, qui fut toujours très accueillant pour les Français. Il parlait, du reste, au dire de quelques prisonniers qui l'avaient reconnu, couramment notre langue et pratiquait — avant la guerre — le commerce des chevaux en Normandie, pour la remonte allemande. Si c'est vrai, Herr Hart-

mann ne se « coupa » jamais et je ne lui ai jamais entendu prononcer un mot de français; il avait toujours recours à l'interprète.

Il y avait dans cet état-major l'officier d'ordonnance de la kommandantur et que nous appelions, à cause de son dolman à brandebourgs blancs de hussard impérial, le « dompteur ». Il parlait, du reste, français. Le commandant du 2e bataillon, un grand, fort, moustaches blanches, connaissait également notre langue. C'était un grand fabricant de chaussures de Lyon. Je n'ai pas retenu son nom. Il venait souvent nous voir, avec son chien. Il était très obligeant, surtout pour les Lyonnais, qu'il se ménageait peut-être, pour son retour probable en France, après la guerre.

J'ai pu remarquer, d'une façon générale, que tous les Allemands qui parlaient français, même lentement, s'exprimaient d'une façon correcte, sans accent grossier ni teuton. Ils hésitent parfois pour un mot, ils ont des tournures qui sont bizarres, ils traduisent parfois à la lettre, ils aspirent les *a* et les *h* et se méfient de nos liaisons, mais ne commettent pas les fautes qu'on leur attribue en France. Ce sont, je crois, les romans

populaires et nos cafés-concerts qui ont créé cette légende des Germains bafouillant le français, prononçant notamment le *v* comme un *f* et autres plaisanteries de même goût.

Tout ce monde donc passait en grands manteaux gris-souris, faisant tinter les éperons, mais ne s'arrêtait pas. Les médecins allemands se redressaient, immobiles, la main en abat-jour, à la visière de leurs casquettes.

Un joli spectacle aussi, c'était de voir tous ces messieurs s'aborder devant la kommandantur. L'officier qui s'approchait d'un groupe d'épaulettes tressées s'arrêtait à une certaine distance, se raidissait, les talons joints et la main à la hauteur de la tempe, puis il s'inclinait devant chaque officier, qui lui rendait aussitôt son salut, du même mouvement automatique et sec. De près, je crois que l'on aurait pu entendre grincer les ressorts. Cette réunion devant la kommandantur avait lieu tous les jours, même sous la pluie. Ils restaient là, stoïques, la casquette à bande rouge sur le front, les larges manteaux gris les recouvrant comme des suaires, et l'on apercevait le bas de leurs jambières jaunes et les fourreaux des épées. Ils attendaient ainsi le général.

C'est de la kommandantur que partaient tous les ordres; c'était là qu'aboutissaient tous les rapports. On y recevait aussi les lettres, les colis et les mandats pour les prisonniers. Il se perdait bien un peu de tout cela; mais enfin... Un lecteur allemand est chargé de lire la correspondance qui part et celle qui arrive pour chaque compagnie de prisonniers établis au camp. Messieurs les lecteurs passent au caviar certaines phrases qui leur déplaisent, maculent à coups de tampon les drapeaux colorés des Alliés que l'on voit sur les cartes pour militaires, déchirent au besoin tout un feuillet compromettant, et font appeler les Français ou Russes qui écrivent des choses défendues par les règlements. C'est ainsi que, pour avoir dit qu'il était mal nourri, un homme fut privé de correspondance pendant deux mois.

Les lecteurs allemands font aussi des rapports, hebdomadaires et mensuels, sur ce qu'ils ont remarqué dans les lettres adressées aux prisonniers : renseignements sur le prix du pain en France, des céréales, de la viande de boucherie, etc., et l'état d'esprit de ceux qui attendent, loin du front. Quelques lettres-typiques sont même

publiées dans les journaux allemands, notamment dans la fameuse *Gazette des Ardennes*, que l'on pouvait acheter au camp, et dans les *Nouvelles hebdomadaires*, spécialement éditées pour les prisonniers et où nous pouvions lire régulièrement les articles censurés de MM. Clemenceau et Gustave Hervé.

Les lecteurs de la kommandantur parlent bien notre langue; ils ont vécu longtemps en France, et ne doutent pas qu'ils y retourneront après la guerre. L'un, à qui j'ai quelque peu parlé, que l'on appelait Henry, — un grand diable avec des jambes d'échassier, — était employé à la Bourse de Paris; un autre, chauve à barbe blonde, était horloger, à Paris également ; celui-ci, petit et rageur, court sur ses jambes. était hôtelier sur la côte d'Azur; cet aimable blond travaillait à Reims, dans une maison de champagne, et ainsi de suite. Il s'attardent quelquefois à causer avec nous, ils regrettent cette guerre que manigança l'Angleterre, et espèrent nous revoir, bientôt, en France.

Bien qu'ils ne soient pas toujours au courant des finesses du langage français, ils commencent à reconnaître les sous-entendus, ils soulignent

au crayon bleu comme de vieilles pratiques, la *cousine Françoise et la cousine Germaine qui est au plus mal, et l'oncle Macaroni qui va venir à Paris, et le ménage Noullais-Hauront* (nous les aurons)..., etc. Parfois, ils signalent un fait par trop apparent et c'est un officier allemand qui s'amuse à faire la commission aux prisonniers.

C'est ainsi qu'ayant reçu une carte sur quoi il était dit : « Ta cousine germaine est au plus mal; mais ta cousine Françoise va bien », le destinataire fut mandé devant tous les hommes de la compagnie par le chef du 2ᵉ bataillon, celui-là même qui fabriquait des chaussures à Lyon. La carte incriminée, distribuée le matin, courait parmi les prisonniers qui la commentaient en riant. Le commandant caressa son chien et dit :

— J'ai tenu à vous rassurer. Mes renseignements particuliers me permettent de vous affirmer que votre cousine Françoise va bien parce qu'elle est soignée par un grand médecin anglais. Quant à votre cousine Germaine, elle ne va pas aussi mal qu'on vous l'a écrit.

Sur quoi, sûr de son effet, le commandant se retira.

Beaucoup de lettres s'égaraient. Mes camarades

et moi, de retour en France, avons pu constater que nous n'avions pas reçu la moitié des lettres qui nous furent adressées.

On perdait aussi beaucoup de mandats, qu'un soldat allemand, représentant de produits chimiques, payait dans son bureau où travaillaient des Belges commis de banque et quelques sous-officiers français. Ce qui se perdait le moins, c'étaient les colis. On ne peut pas dire qu'ils étaient sévèrement visités. Les prisonniers assistaient à la livraison des paquets qu'un feldwebel, professeur de français, inspectait. Il les fouillait, suivant les têtes. Il retenait la moitié des livres et tous les journaux français qu'il découvrait.

— Non. Ne lisez pas ça. Cela vous donnerait des illusions.

Mais beaucoup de journaux français ou suisses nous parvenaient quand même, en fraude.

Les Allemands invectivaient souvent contre nos quotidiens; ils leurs reprochaient surtout de dire que les colis adressés aux prisonniers disparaissaient. Ils protestèrent contre cette accusation, à maintes reprises, et le jeune médecin Rasehr s'informait quelquefois :

— Recevez-vous bien vos lettres et vos colis?

En France, ajoutait-il, on est mal renseigné sur les prisonniers qui sont en Allemagne....

L'infirmier Mouton approuvait aussitôt et le docteur souriait de joie.

— Ça, c'est vrai, poursuivait Mouton. Ils ne sont pas renseignés. Ils ne se figurent pas du tout comme c'est fait, ici, où nous sommes... Ils s'imaginent des choses... C'est ainsi que ma femme, dans mon dernier colis, m'a envoyé des faux-cols et des capotes anglaises. Que voulez-vous que j'en fasse?

Nous rions. L'Unterarzt n'a pas compris. Il faut lui expliquer, mot à mot. Alors il éclate. Il est tout heureux, et cette histoire, qu'il prend peut-être au sérieux, fera, ce soir, le tour du cercle des officiers.

Le docteur, lorsqu'il voyait la soupe que nous allions prendre aux cuisines, nous demandait toujours si elle était bonne. Nous apprîmes un jour que cette exécrable ratatouille lui paraissait délicieuse : il en mangeait régulièrement deux assiettes.

C'est une chose que l'on a répétée sur tous les tons : les Allemands n'ont pas les mêmes goûts que nous en cuisine. Le pain qu'ils mangeaient

naturellement — et nous aussi — était mou, pâteux et se solidifiait en séchant, comme un roc. Il était fabriqué avec de la paille hachée et toutes sortes de farines et fécules; il avait un goût aigrelet qui déplaisait aux Français. Le quart de pain que l'on nous donnait en octobre devint, dès le mois de janvier, la ration quotidienne de trois hommes. La nourriture distribuée était plus qu'insuffisante.

Et voici que le froid commençait à se faire sentir ; le véritable hiver allemand. La nuit, il gelait; le jour, il pleuvait depuis le matin jusqu'au soir. De lourds orages s'abattaient sur les baraques, tambourinaient sur les toitures de bois et noyaient le camp, qui se transformait en un cloaque de boue argileuse et de flaques d'eau. Chaque chemin se muait en ruisseau. On n'osait plus mettre le nez dehors. Dans la salle, les malades grelottaient, bien que les feux fussent toujours allumés. Les journées s'écoulaient, interminables, à regarder la pluie tomber sur les soldats allemands trempés comme des garçons de bains et qui montaient mélancoliquement la garde le long des grilles, dans les sentiers d'un camp où l'on ne voyait personne.

Les Russes, plus que jamais, allaient aux cor-

vées, mais il fallait des Français pour certains travaux sur cuir ou sur toile. Quelques-uns étaient également employés à la fabrication des obus. Ces corvées se rendaient chaque jour à X..., où les femmes et les enfants les regardaient défiler, en leur criant : « Pariss kapout! Franzouze kapout! » et autres plaisanteries du même esprit.

Les prisonniers français ne se décourageaient pas ; ils pensaient qu'au printemps la guerre serait finie. Ils tâchaient, en attendant, de travailler le moins possible pour les Allemands, qui venaient parfois racoler des hommes pour le nouveau « lazaret » que l'on construisait en dehors du camp ou des baraquements. Les Français estimaient qu'une corvée tous les quatre ou cinq jours, sous le mauvais temps, c'était beaucoup trop. On les punissait, ils ne sortaient que lorsque les sentinelles entraient dans les chambrées, baïonnette au canon. Mais les coups de crosse, les coups de plat de sabre, — brutalités en somme courantes dans l'armée allemande — ne les décidaient pas à se mettre sur deux rangs. On fermait alors les issues, un sous-officier, sabre au poing, chassait les prisonniers d'un couloir, ils couraient et se réfugiaient dans un autre couloir.

Un jour que j'étais de passage dans une compagnie, j'assistais à ce jeu de cache-cache. Je m'étonnais auprès d'un interprète français. J'avouais que je n'aurais jamais pensé voir des spectacles de ce genre, quand je fus fait prisonnier. Il me rassura encore :

— Oui, il n'y a rien à faire. Ils ont raison, ils sont trop peu nourris. Au reste, le feldwebel qui les poursuit ne les frappe même pas.... Et au bout de dix minutes de course, il s'arrête essoufflé. Et il est le premier à rire de ses gambades inutiles.

Cependant, il faut bien que certains travaux se fassent, comme le grand hôpital du camp. Jusqu'ici, on envoyait les grands malades à X.... Une voiture venait les chercher l'après-midi. Désormais, tous les prisonniers malades seront conduits au lazaret que l'on bâtit en ce moment.

La neige, un matin, se mit à tomber par rafales, puis par secousses accélérées, puis lentement, doucement, et, le soir, le camp était blanc jusqu'à l'horizon où se profilaient nettement les tristes baraques goudronnées. Et ce fut ainsi, désormais : la pluie faisait fondre cette neige; le camp

devenait une étendue de boue profonde, puis il gelait, puis la neige encore et la pluie suintaient dans les chambrées, le long des bois disjoints, sur les prisonniers qui n'avaient qu'une seule couverture.

Longues et monotones veillées, où les Français jouaient aux cartes — très peu de livres dans le camp — où les Russes sculptaient des jouets, fabriquaient des tabourets et des petits bancs, en attendant le « dégel de la banquise », qui retenait là, immobile, le mélancolique bateau où ils étaient passagers.

Cependant, on nous avait annoncé l'arrivée de quarante mille prisonniers russes. Ils firent, en effet, leur apparition vers la fin décembre. Ils passaient, enfouis dans leurs capotes grises, coiffés du bonnet de laine. Ils marchaient lentement, troupeau misérable et silencieux, que des sentinelles conduisaient l'arme à la bretelle. Ces Russes furent placés dans les nouvelles baraques et formèrent de la 14e à la 18e compagnies. Ils n'étaient pas quarante mille, comme les Allemands l'avaient dit, mais quatre mille. Nous étions déjà habitués à ces mensonges innocents et grossiers.

La plupart de ces malheureux avaient été trimbalés à travers l'Allemagne, pendant huit jours, et six cents blessés environ se trouvaient parmi eux. Nous les vîmes arriver le lendemain et les jours suivants à la visite. Ils piétinaient dans la neige aux portes des deux infirmeries. Herr Rasehr assistait, sans rien dire, aux pansements que nous faisions.

Les blessures étaient purulentes et la chair blanchissait autour des plaies que l'on n'avait pas lavées depuis dix jours. Une odeur de charnier emplissait le lazaret. C'étaient des doigts coupés, des mains fauchées, des trous jaunes de pus dans les bras, les jambes ou le dos. Un Russe s'était couché par terre. Il portait une petite ouverture près du crâne par où l'on voyait remuer la cervelle. Les médecins allemands envoyaient, chaque matin, une vingtaine de ces pauvres diables aux hôpitaux de Cassel. Nous les présentions nous-mêmes au Stabarzt. Nous disions :

— Nous ne pouvons pas les soigner ici....

Il faut reconnaître que les docteurs expédièrent ainsi dans les lazarets de la ville tous les blessés que nous leur avons désignés.

A la fin du mois de décembre également, tous

les prisonniers russes, français et anglais, ainsi que les soldats et civils allemands employés au camp furent vaccinés contre le choléra. Le matin, après la visite, et l'après-midi, les médecins allemands opéraient. Les hommes, nus jusqu'à la ceinture, défilaient les uns derrière les autres. Ils passaient d'abord devant un sanitaire allemand qui leur badigeonnait la poitrine de teinture d'iode, puis ils se trouvaient devant un docteur, qui leur pinçait la peau, un peu au-dessus du sein gauche. Il y enfonçait l'aiguille de Pravaz et injectait ainsi un liquide incolore. Le médecin retirait l'aiguille. Parfois, une goutte de sang apparaissait. Les vaccinés donnaient leurs noms à Amédée ou à Komic; le Boxeur les faisait circuler. Quelques-uns hésitaient devant le Stabarzt ou se reculaient brusquement au contact de l'aiguille. Le docteur Kœnischer ne s'effrayait pas; il donnait à ces peureux une tape sur la joue, comme il aurait fait avec un soldat allemand, et leur demandait :

— Soldat? Ya. Soldat français! Gut!

Les petites aiguilles mijotaient sur le feu, dans de l'eau bouillante. Les docteurs changeaient d'aiguille chaque fois qu'ils reprenaient le vaccin anti-

cholérique, c'est-à-dire après qu'ils avaient vacciné trois hommes.

J'étais chargé de découvrir les syphilitiques. J'employais tous les noms vulgaires, je ne pus trouver que quatre hommes qui me déclarèrent « l'avoir eue autrefois ». Ils furent vaccinés séparément, et pour chacun d'eux l'aiguille de la seringue fut changée. Cependant, tous les quarts d'heure, le docteur Kœnischer me demandait où j'en étais.

— Il n'y en a pas? disait-il en riant. Puis, en allemand, il ajoutait pour l'Unterarzt : « Et il y en a au moins deux sur dix!

— Demandez! me disait-il encore. Vous trouverez peut-être un ou deux....

Quinze jours après la première vaccination, on recommençait une nouvelle opération. Je ne sais si toutes les précautions d'asepsie furent bien prises. Il y eut, par la suite, à la place même de la piqûre, plusieurs phlegmons qui se produisirent, surtout chez les Russes. Les docteurs les opéraient avec dextérité. Le vaccin immobilisait pendant deux ou trois jours le bras gauche du vacciné et lui donnait, un jour durant, une certaine grosse fièvre. Komic fut ainsi très malade et beau-

coup d'hommes accusaient une température de 39,8.

Une nuit du mois de janvier, deux mille Français, faits prisonniers à Ypres, pénétrèrent dans le camp. Nous les regardions passer, sur le chemin de ronde, couvert de neige. A mesure qu'ils arrivaient, les prisonniers étaient placés dans les baraques nouvelles, parmi les Russes internés en décembre. Ils nous contèrent leur vie souterraine, dans les tranchées profondes comme des fosses, leur existence de remueurs de terre, les chemins de mine, les postes d'écoute, les meurtrières dans le ciment armé, les canons portatifs, toutes choses nouvelles pour nous, ainsi que leur métier de taupes, que nous n'avions presque pas connu.

Lorsque ces nouveaux prisonniers furent à leur tour vaccinés contre le choléra, le docteur Kœnischer annonça son départ. Un matin, la visite finie, ses derniers ordres distribués, il s'en alla. La main à la casquette, il se tournait vers les sanitaires français :

— Adieu, leur disait-il.

C'était un brave homme, très consciencieux et qui ne détestait pas systématiquement les Français. Nous avons appris depuis qu'il dirigeait trois

grandes ambulances sur la frontière russe. Excellent chirurgien, il doit être à son affaire favorite; au camp, en effet, il trouvait qu'il se rouillait la main.

Trois jours plus tard, un homme grand, fort, d'un blond pâle, aux yeux bleus, vint prendre la place du docteur Kœnischer. C'était le docteur Rickert. Il était très doux avec les malades, parlait peu, l'air mélancolique, et semblait se désintéresser de tout.

L'hiver était tout à fait venu. Vers les dix heures, chaque soir, les sanitaires montaient se coucher dans leurs compagnies. Depuis longtemps déjà, aucun prisonnier, après l'extinction des feux, ne devait circuler hors des baraques; mais nos brassards nous autorisaient à aller partout. Nous ne croisions, à travers le camp blanc de neige, que rondes, patrouilles et les grands manteaux des sentinelles, à qui nous disions un rapide : « *Te nacht* », à quoi les soldats répondaient de même, en nous souhaitant : « Bonne nuit. »

Le nouveau camp était enfin organisé — il n'y avait plus que les deux infirmeries dans l'ancien camp et la 19e compagnie peuplée de Français arrivés en janvier. — Nous étions un peu plus

de dix-neuf mille prisonniers internés là, dans cette « colossale ville entourée de grilles ».

Le soir, les prisonniers fument, boivent de l'alcool que des soldats allemands rapportent de la ville, jouent aux cartes ou écoutent les chanteurs improvisés, car les concerts ont repris de plus belle. A la fin du spectacle, on n'entonne pas encore la *Marseillaise*, dont l'air est trop connu, mais seulement le *Chant du Départ*.

VI

Comme des sous-officiers français faisaient respectueusement remarquer au général gouverneur du camp les dangers de contamination, d'épidémie et de mort qui pouvaient résulter du mélange de prisonniers français avec les prisonniers russes, Son Excellence répondit simplement :

— C'est ma façon, à moi, de faire la guerre.

Le mot, venant de ce vieil officier supérieur retraité, était typique, bien dans la manière allemande.

Cependant, je crois que l'ordre de mêler les prisonniers alliés venait de plus loin et de plus haut : de Berlin. Au mois de janvier 1915, les Français, tous les Français, les Russes et les Anglais étaient couverts de vermine. On en trouvait partout, dans les couvertures, dans les paillasses, dans les coutures des chemises et des pantalons. Il était impossible de s'en défaire. Enfin, le travail réglementé, le mauvais temps, la diminution de la nourriture et surtout de la portion de pain,

la mauvaise qualité de la soupe avaient produit chez les prisonniers une anémie générale.

Les tuberculeux et les alcooliques furent les premiers grands malades, dont le nombre ne cessa d'aller en augmentant. Ces hommes se plaignaient de maux d'estomac et on leur donnait du bicarbonate; de maux d'entrailles, on leur offrait de l'opium et du bollus.

Un matin, on signalait trois cas de mauvaise fièvre dans le premier bataillon. Les baraques 1 à 5 furent aussitôt entourées de fil de fer. Nul ne pouvait plus en sortir. Les médecins allemands se demandaient si c'était un cas de typhus : « typhus werdacht », disaient-ils (typhus douteux). Les jours suivants, cinq, puis dix cas semblables étaient reconnus. Des ordres circulaient.

On brûlait les effets et les paillasses des prisonniers malades, qui étaient aussitôt transportés au grand lazaret, bâti en dehors du camp, sur une hauteur. Des docteurs vinrent pour diriger les services sanitaires des troisième et quatrième bataillons.

Et voici que des cas de fièvre furent aussi découverts dans les compagnies du deuxième et du quatrième bataillon. Bientôt, de tous côtés, en

même temps, on trouva des malades suspects de typhus.

Nous avions vingt nouveaux cas chaque matin à la visite. Les hommes se présentaient, soutenus, portés pour mieux dire, par deux de leurs camarades : ils se plaignaient d'une forte fièvre, de maux de tête, d'un manque complet d'appétit. Ils montraient des yeux vitreux, une bouche épaisse et noire. Beaucoup saignaient du nez; la plupart toussaient. On les envoyait aussitôt au grand lazaret, qui s'emplissait rapidement. Ils y entraient avec le diagnostic : « grippe » ou « bronchitis ».

Les premiers prisonniers atteints de cette fièvre étaient surtout des civils de dix-sept, dix-huit ans ou des septuagénaires, pris dans les régions envahies. Et cependant, nous nous étions, dès le début de la captivité, débarrassés de nombreux vieillards et de certains excentriques, comme le berger espion de Ham, soi-disant officier supérieur. Les docteurs les avaient expédiés sur Cassel et nous n'avions jamais plus entendu parler d'eux.

Devant ce nombre toujours croissant de malades, surtout vers la fin de février, les médecins allemands furent un peu surpris. Ils maintenaient

les épidémiques à distance, et cherchaient d'abord à découvrir les taches brunes que ceux-ci pouvaient avoir sur le ventre.

Au sommet du camp, on construisait en hâte de petits lazarets, des tentes et l'on aménageait l'ancien camp en hôpital. Dans chaque bataillon, il y avait maintenant cent cinquante malades chaque jour et, tous les matins, les docteurs envoyaient quatre-vingt-dix ou cent hommes, choisis parmi les plus atteints, aux lazarets. Ils défilaient, hâves, amaigris, méconnaissables, les yeux chassieux, le nez plein de sang coagulé. Ils avaient 39,5 de fièvre, matin et soir. Ils ne mangeaient pas et n'entendaient rien.

Je ne sais quel jour les médecins déclarèrent que c'était vraiment le « typhous »; cependant, ils ne donnaient pas volontiers ce diagnostic et, si le malade toussait un peu, il était étiqueté « grippe ».

Un jour de mars, cinq médecins français arrivèrent au camp; ils étaient de la région d'Abbeville, il remplacèrent à la visite les docteurs Rickert, Rasehr, Schultz et Meinhardt, qui ne s'occupèrent plus que des contre-visites.

Trois petites baraques, bâties près du grand

lazaret, abritaient les typhiques avérés ; elles étaient toujours pleines. Cependant, lorsqu'un malade agonisait au grand hôpital, on le transportait aux baraques isolées. Les infirmiers le refusaient; mais ceux qui l'avaient conduit jusque-là déposaient le brancard et le moribond par terre et s'en allaient, avec un rassurant :

— Qu'est-ce que ça peut vous faire? Il n'en a pas pour longtemps.....

C'était l'Unterarzt Rasehr qui avait chargé le le polonais Palsew, interprète à l'infirmerie du deuxième bataillon, d'organiser les lazarets du camp. Ce dernier s'était entouré de Russes qui s'acquittaient promptement de leurs travaux, avec une tranquille sérénité.

Bientôt, le camp lui-même ne fut plus qu'un hôpital; on plaçait des malades un peu partout, dans les anciennes tentes, notamment, reconstruites en bois. On les laissait là, sur des paillasses, au hasard, et, le soir, on brûlait tous leurs effets contaminés. Une longue fumée s'élevait dans la nuit et des Russes, sous la direction de feldwebels allemands, entretenaient ce bûcher, que des hommes arrosaient parfois lorsque les flammes sifflaient trop vite et gagnaient du terrain.

Un certain affolement présidait un peu à toutes ces mesures. C'est ainsi qu'un sous-officier allemand fit transporter loin du baraquement où ils souffraient quinze prisonniers atteint du typhus. Il les fit placer dans une tente de l'ancien camp, mais il oublia d'y mettre des sanitaires. Lorsqu'il revint voir ses malades, trois jours après, il n'y en avait plus que trois qui achevaient de mourir.

Bien entendu, les infirmiers manquaient. Des sous-officiers et caporaux français firent appel à toutes les bonnes volontés; ils prirent chacun la direction d'un lazaret improvisé où ils essayèrent de tenir un certain contrôle. Chose étonnante : les Français qui ne voulaient rien faire, se découvrirent tout d'un coup des talents de sœurs de charité. Des Russes se joignirent aux Français pour soigner leurs camarades; mais une dizaine de jours après, tous ces infirmiers volontaires tombaient eux-mêmes atteints du mal étrange qu'ils voulaient combattre.

Un grand désordre planait sur tout. Il n'y avait, dans les compagnies, ni appel, ni contrôle. On ne savait où se trouvaient les absents, en quelles baraques ils étaient couchés, où ils mouraient peut-être.

On pourrait accuser les Allemands de n'avoir rien su faire. Certes, ils devaient bien s'attendre à quelque épidémie de ce genre; peut-être ne la prévoyaient-ils pas aussi forte. Ils semblaient très surpris, accusaient les Russes de garder à l'état endémique toutes sortes de maladies, nous donnaient des explications, dont nous n'avions alors que faire et continuaient systématiquement de construire des baraques bien alignées, bien numérotées et de quadrupler les corvées de Russes chargés d'enterrer les morts.

Dénués d'initiative, incapables de s'organiser promptement, pris au dépourvu devant le danger, ces hommes méthodiques, extraordinaires par ailleurs, ne savaient par quel bout commencer, cependant que les cinq majors français, aidés de tous les sanitaires organisaient des infirmeries, réclamaient avec instance des médicaments au pharmacien du camp, hostile et méprisant, et demandaient au général gouverneur la séparation des prisonniers par nationalité, ce qui du reste, fut toujours refusé.

Le mal, en effet, était d'abord que tous les prisonniers se trouvaient mélangés, ensuite que l'on ne pouvait pas assez isoler les typhiques des

tuberculeux ou des bronchitiques qui ne manquaient pas, à leur tour, d'être atteints par la fièvre. Les petites baraques, séparées les unes des autres, étaient préférables au grand lazaret dont les quatre salles restaient toujours pleines.

Cependant, les feldwebels n'osaient plus pénétrer dans les baraques, depuis que — juste retour des choses — quelques-uns d'entre eux étaient également tombés malades du typhus; aussi, on ne levait plus de corvées dans les chambrées, on ne lisait plus le rapport du général, il n'y avait plus de punitions; et ceux qui voulaient soigner leurs camarades partaient à leur recherche, à travers les hôpitaux.

Et le nombre des morts allait croissant, chaque jour. Jusqu'ici, nous avions eu une mortalité très faible; ce fut soudain un chiffre de dix ou douze morts qu'il fallut enregistrer chaque jour. Et les malades continuaient d'arriver à l'infirmerie.

Nous assistions impuissants, à côté des médecins français et allemands, au défilé de nos compagnons de captivité changés et vieillis. Parfois le nom de l'un d'entre eux nous faisait frissonner. Mais oui, c'était mon camarade de tranchée; celui-

ci fut le Savoyard du parc de Chaulnes et cet autre, mon voisin dans la paille sous les tentes.

Fin mars, le médecin français qui passait la visite reçut l'ordre de ne trouver que des « bronchites » ou des « grippes », puis, un jour, on lui fit remarquer qu'il ne découvrait pas assez de cas de « typhus », alors qu'il y en avait beaucoup.

Je n'ai jamais su les raisons de ce contre-ordre.

Depuis quelque temps, je ressentais un fort mal de tête et une courbature générale. Je n'avais plus d'appétit, mais ce sont là des choses à quoi l'on n'a pas le temps de prêter attention. Cela dura cinq jours, puis un matin, je ne pus me lever. Les sanitaires prévinrent le docteur Rasehr. Ce fut le docteur Meinhardt qui vint me voir.

— Vous avez fiber.... Ya, vous avez fièvre.... Il faut aller au lazaret.

J'y entrais le soir même, soutenu par deux camarades. Je n'aurais jamais pensé que j'étais si faible. Je me trouvais près de deux bronchitiques, dans une grande salle où des infirmiers russes circulaient, vêtus de blouse à rayures bleues. Nous n'avions pas de draps, mais seulement une paillasse avec deux couvertures. Bien que le poële fût rouge toute la journée, nous

étions là-dedans deux cents à grelotter. On n'ouvrait que rarement les fenêtres, le lazaret sentait le phénol, le goudron et la fosse d'aisances. Par la croisée, on apercevait la baraque où couchaient les médecins français, la voie d'un chemin de fer, un bois de sapins noirs comme un décor wagnérien et les toits d'un village, que l'on nommait Pepel. La neige tourbillonnait, en bourrasques; parfois l'appel d'un train ou le bruit de la pluie sur les vasistas de bois...

Le soir, un infirmier vint prendre ma température. C'était un russe polonais, d'origine juive et que je connaissais. Il m'apporta du thé, du lait, du « kaffee », il m'offrit même de la soupe. Il m'annonça que j'avais quarante degrés de fièvre.

Le lendemain matin, un médecin colonial français, passait la visite. Très consciencieux et très doux, je l'entendais qui encourageait ses malades.

— Allons, bon! Le voilà qui se frappe, celui-là!... Pour un peu de fièvre....

Je fus mis à la diète. Je passai là, trois semaines, grelottant de fièvre, ou mouillé de sueur, sommeillant à demi, rêvant à des boissons compliquées à la glace et au citron. Enfin, la fièvre

baissa. Elle se balança un moment de 38 à 37,9, puis tomba. Je prenais chaque matin un comprimé d'aspirine, à midi également, et le soir, je doublais la dose. Comme boisson, du thé tiède et un peu de lait.

J'obtenais du lait parce que j'étais infirmier; mais les Russes sanitaires au grand lazaret avaient l'habitude de ne pas distribuer aux malades le lait qu'ils touchaient pour ces derniers. Ils aimaient mieux le revendre à des marchands en détail, établis dans les compagnies, ou le boire eux-mêmes.

Amédée venait me voir parfois; il accompagnait le docteur Rasehr qui s'était pris d'un beau zèle pour tenir un contrôle des malades et des morts du deuxième bataillon. Trèves, autrement dit Komic, se donnait la peine de se transporter jusqu'à mon lit, où il me remettait ma correspondance que je lisais sans bien comprendre.

Le médecin français passait le matin; à onze heures, contre-visite des docteurs Schultz et Meinhardt. Ils faisaient enlever les typhiques les plus gravement atteints : ceux qui étaient perdus.

On les transportait dans les petites baraques

isolées de façon à éviter la contagion et peut-être aussi pour qu'il n'y ait pas trop de morts au grand lazaret.

Le docteur Meinhardt me demandait souvent si j'allais mieux. Un matin du mois d'avril, je lui annonçais mon désir de quitter l'hôpital, ce qu'il m'accorda. J'étais très faible, comme tous les convalescents typhiques, j'y voyais mal ; j'avais des grains de suie devant les yeux et des bourdonnements dans les oreilles. Les battements du cœur étaient ou trop rapides ou trop lents et les narines embarrassées de sang.

— Restez au lait », me dit le docteur Meinhardt.

J'ai su depuis que c'était là un bon conseil. Beaucoup de convalescents sont morts des suites du typhus pour avoir pris tout de suite une nourriture substantielle.

Je revins à la salle de visite. J'appris que le Portugais, qui était pharmacien, se trouvait malade dans une tente de l'ancien camp, transformé en lazaret. J'allai le voir avec Amédée qui tenait les registres « d'entrée et de sortie des malades » pour le médecin Rasehr. Ces petits hôpitaux étaient proprement aménagés, mieux tenus, certes, que les grandes baraques au sommet du

camp. Les sanitaires français ouvraient les fenêtres chaque matin et l'après-midi; cela sentait quand même fortement le phénol. Des Russes, chargés des gros travaux, portaient des cuvettes. Un infirmier nous suivait.

— Tiens, voici le 10. Je lui ai donné hier soir une injection d'huile camphrée. Quant au 15, il est à l'agonie.

C'était un homme maigre, d'une trentaine d'années, qui ne bougeait plus : les yeux fixes, la bouche épaisse et noire, il attendait.... Nous nous arrêtions devant des lits que le sanitaire nous indiquait.

— En voilà un de votre bataillon. Il est entré hier.

Le prisonnier nous reconnaissait. Il s'agitait. Amédée s'approchait. Le malade avait peut-être une commission à lui faire.

— Dites, caporal, ne me laissez pas ici. Il y a trop de malades....

— Oui, mon vieux. Nous allons revenir te chercher. Comment t'appelles-tu? Quelle compagnie? Tu ne te souviens pas? Voyons, tâche de te souvenir...

Ou bien, c'étaient de soudaines confidences,

cependant que les yeux du typhique regardaient sans rien voir.

— Vous savez, ma vache Blanchette, elle va bien à présent.

— En voici un autre de votre bataillon, poursuivait l'infirmier.

— Là, le 20. Il ne passera pas la nuit.

Et plus bas, le sanitaire ajoutait :

— Ce qui est ennuyeux, c'est l'effet que cela produit sur les autres. S'il s'en allait maintenant, nous pourrions le porter à la morgue tout de suite. Les malades sont agités quand ils savent qu'il y a un mort dans leur salle.

Nous sortions, Amédée et moi. Nous allions au grand lazaret, hors du camp. Lacosse m'expliquait :

— J'ai plus d'entrants que de sortants sur mes registres. Il y en a beaucoup, on ne peut pas me dire où ils sont passés : peut-être sont-ils rentrés, guéris, dans leur compagnie, peut-être sont-ils enterrés....

A l'hôpital principal, ce qui nous frappait tout de suite, c'était un Russe qui, à genoux sur son lit, faisait le simulacre de tirer, comme dans une tranchée. Il épaulait méthodiquement un fusil

visible pour lui seul, il clignait de l'œil lentement. Le coup était parti.... Il regardait la main en abat-jour sur ses yeux, les effets de son tir, dans le fond de la salle. Nous, nous n'y voyions que des malades que cet exercice n'intéressait même pas; mais le Russe y découvrait des meurtrières, de la terre piétinée où l'ennemi plantait des arbustes et des branches, des créneaux cachés par la mousse et des casques à pointe qui apparaissaient et disparaissaient.....

Nous rencontrons Herr Rasehr, à qui Amédée soumet son travail. Il regarde le malade russe qui continue à épauler.

— « Fantasie », dit-il simplement, en nous le désignant. Oui, folie douce ; cela lui passera, quand il sera guéri, si toutefois il guérit.

Un sanitaire polonais montre au jeune médecin un soldat français qui a divagué toute la nuit; mais Herr Rasehr est incrédule. Il interroge les voisins du fiévreux.

— Il demandait sa femme, disent-ils.

— Ach! so... seine Frau....

L'Unterarzt réfléchit. Il est vêtu de sa grande blouse blanche; mais il a gardé sa casquette et son sabre. Il s'approche du malade qui délirait :

— Eh bien ! tu ne me reconnais pas ? lui demande-t-il, la voix changée. Je suis ton femme que tu voulais cette nuit.

Mais, précisément, la fièvre de l'homme est tombée ce matin. Il regarde avec de grands yeux le médecin qui l'examine. Il a l'air de se demander : « Lequel de nous deux est fou; du docteur allemand ou de moi-même ? » Herr Rasehr, perspicace, continue :

— Tu ne me reconnais pas.... Je suis....

Et se tournant vers Amédée, qui se mord les lèvres :

— Je crois qu'il n'a plus fièvre....

Nous sortons. Nous allons à la désinfection.

C'est un petit baraquement dont les vitres sont embuées de vapeur. Deux cheminées laissent échapper une fumée noire que le vent rabat parfois sur nous. Il pleut. Un brouillard léger embrume l'horizon. On entend le ronflement de la machine et les coups de marteau des ouvriers qui, non loin d'ici, clouent des cercueils. Des Russes, enveloppés dans une couverture, nous regardent passer. Ils sont accroupis, par terre, les pieds dans la boue. Des Français, couchés près des planches, d'autres indifférents, assis sur des biè-

res rangées le long du chemin, attendent que les soldats allemands viennent leur ouvrir la porte de la salle des douches.

Amédée demande :

— Combien y en a-t-il du deuxième bataillon ?

Personne ne répond. Qu'est-ce que cela peut bien leur faire le premier ou le deuxième bataillon ? Tout à l'heure ils vont pénétrer dans le petit bâtiment. Ils remettront tous leurs effets aux Allemands qui attendent, en fumant des pipes, que l'eau ait fini de chauffer, ils passeront sous la douche, où ils resteront une heure, tandis que leurs vêtements seront brûlés dans les cuves à désinfection. Puis, on leur remettra une chemise, un pantalon et une blouse à rayures bleues et ils iront se chercher une place, un lit dans un des vingt ou trente lazarets placés à toutes les frontières du camp.

A plusieurs reprises nous avons demandé aux médecins allemands de ne pas faire passer sous la douche d'eau froide et d'eau chaude des bronchitiques qui avaient 39°9; plusieurs sont tombés ainsi frappés de congestion. Des sous-officiers français, des interprètes ont réclamé de leur côté;

mais c'est en vain. Le règlement a été établi une fois pour toutes et il n'est pas de docteur qui oserait se permettre de ne pas le faire appliquer. Un malade ne peut entrer dans un lazaret sans un billet signé d'un médecin et s'il n'est pas revêtu de la chemise et de la blouse réglementaire que distribuent les soldats employés à la désinfection.

Dans les petites baraques où nous allons ensuite, nous ne trouvons que des cadavres. Il y en a sur des lits, sur des brancards et par terre, dans l'entrée. Un coin de drap recouvre leur visage. On les apporte-là, de tous côtés, et ils y restent.

— Je les refuse, nous dit l'infirmier. Je n'ai plus de place; mais les brancardiers s'en vont sans répondre. C'est l'ordre... Je ne sais pas les noms, ni la compagnie de ces morts. Heureusement que la morgue n'est pas loin....

Nous repartons. Nous croisons un malade, qui, soutenu par deux Russes, me dit :

— Empêche-les! J'ai la fièvre... Et c'est la troisième fois qu'ils me changent de baraque.

Je regarde ces traits amaigris, ce visage noir et sale.

— Tu ne me reconnais pas? Je suis Rivière, de Toulon...

— Si, si, je te remets; mais....

Nous n'y pouvons absolument rien, à moins d'entrer en lutte avec les Russes... A quoi bon? Les Allemands riraient et nous donneraient tort. Et puis, ces Russes ne sont pas responsables...

Voici la Morgue : un petit bâtiment proche de la désinfection. On entasse les cadavres là-dedans les uns sur les autres, dans toutes les positions. Un peu plus haut, des croix noires, des cercueils de bois blanc qui attendent. Des ouvriers allemands en fabriquent ici même, sur place; il y a toute une menuiserie. Et, à chaque instant, des Russes sanitaires viennent déposer les morts de leurs tentes ou de leurs lazarets. C'est l'épidémie qui fauche maintenant ses cinquante hommes par jour. Il en meurt partout, dans les baraques et dans les compagnies, aux mandats, aux colis et dans les bureaux de la kommandantur.

Un jour, Amédée tombe malade. Il me confie ses registres. Le Portugais venait de sortir de l'hôpital; mais le Boxeur, l'infirmier Mouton et Komic se couchaient. Nous n'étions plus que deux pour assurer le service. Le jeune médecin Rasehr ne

paraissait plus depuis quelques jours : nous fumions en paix. Mais voilà qu'un nouvel Unterarzt le remplace. Maigre et rageur, il tape du pied, bouscule les malades, injurie tout le monde. Heureusement, il est atteint du typhus qu'il soigne si mal chez les autres et nous en sommes débarrassés.

Dans le même temps, les infirmiers du premier bataillon font connaissance avec l'épidémie; ils se couchent un soir et ne se lèvent plus le lendemain. Deux meurent coup sur coup; l'un devenu fou, lavait dans une baignoire, chaque nuit, le cache-nez qu'il s'appliquait ensuite sur la gorge. Nous apprenons que le docteur Rasehr est très gravement touché, ainsi que l'officier d'ordonnance de la kommandantur, celui qu'on appelait le « dompteur ». Deux de nos sanitaires allemands sont étendus dans un hôpital, à Cassel. Des sentinelles qui montaient la garde au camp tombent malades, des soldats allemands employés aux cuisines et à la kommandantur, quelques lecteurs sont aussi frappés du mal étrange.

On n'aperçoit plus que des lazarets dans tous les coins; des infirmiers d'Erfurt, au nombre de vingt, sont venus pour les organiser.

Avril cependant, s'annonçait avec ses pluies, ses rhumes, ses bronchites. Nous avons maintenant deux cents malades chaque matin, dans chaque bataillon et de tous les hôpitaux, on emporte les morts au cimetière. On voit les Russes brancardiers qui traversent le camp. Le cadavre est recouvert d'un drap de lit. Cinquante hommes en moyenne meurent ainsi chaque jour, aussi bien des Russes que des Français. Le plus fort chiffre pour une journée fut soixante-cinq décès.

Nous avons un nouveau médecin allemand pour la visite : le docteur Müller; balafré, des lorgnons, un air vif et sympathique. On nous a donné des pantalons et des blouses à rayures bleues, un brassard de la Croix-Rouge, tamponné par l'autorité allemande, des gants de caoutchouc. Nous allons, le nez plein d'huile ou de vaseline, les effets blanchis par une poudre contre la vermine, les mains gantées, à travers les typhiques. A mesure que nous sommes rétablis, nous reprenons notre service, immunisés désormais contre l'épidémie. Le docteur nous a ordonné de sévères mesures d'asepsie, et, munis de seringues, nous arrosons les murs, les planches, les tables et les lits avec de l'eau phéniquée.

Le docteur Meinhardt tombe malade, ainsi que le Stabarzt du troisième bataillon, un homme grand et maigre, que les soldats disaient très riche et qui distribuait des gâteaux secs et du chocolat aux convalescents typhiques. Nous n'avons plus de sanitaires allemands, ni au premier, ni au deuxième bataillon. Les sentinelles se font rares dans le camp; l'autorité trouve peut-être inutile de garder des prisonniers qui ont toute autre chose à penser qu'à leur évasion.

Un jour, en faisant une tournée dans les lazarets, avec Amédée, j'apprends que Laberge, qui fut mon compagnon sur la ligne de feu et avec qui je fus fait prisonnier, est très malade. Je l'avais un peu perdu de vue ici; mais nous étions restés bons amis.

J'allai le voir. Laberge dormait. Il avait la fièvre qu'il garda quinze jours. Il semblait très faible, mais plein de courage. Un matin nous apprenons qu'il était guéri.

On racontait, entre temps, qu'à Cassel les habitants s'étaient émus de cette épidémie qui ravageait le camp. Aussi, on avait pris des précautions nouvelles. Les soldats allemands qui nous gardent — des blessés au repos, des hommes de

tout âge et de toutes armes qui se changent les idées ici, pendant une quinzaine de jours — ne couchent plus dans les casernes de Niederzwehren ou de Cassel, mais dans des baraquements construits pour eux, autour du camp. Cela forme une petite garnison. Aucun civil ne peut s'approcher des grilles, aucune commission d'hygiène ou de la Croix-Rouge ne saurait pénétrer dans le camp. Ils seront bien renseignés en France!

Il n'y a que les officiers allemands qui peuvent entrer et sortir en liberté, et coucher en ville, s'il leur plaît. Comme nous n'osons pas encore leur dire de nous apporter du tabac, le prix de cette herbe va encore monter.

Les lettres des prisonniers que la kommandantur garde au moins dix jours, en temps ordinaire, avant de les mettre à la poste, de façon à faire avorter toute tentative d'espionnage, restent deux mois dans les casiers et ne partent pas. D'abord, l'autorité les supprime, puis on décide de les désinfecter; elles seront jetées à la poste, avec un mois de retard seulement. Quant aux cartes qui viennent de France pour les prisonniers, une nouvelle difficulté se présente. Il y a maintenant un tel désordre dans le camp qu'on ne sait pas dans

quels hôpitaux se trouvent les malades, bien mieux, on ne peut encore dire s'ils sont vivants ou morts.

Et la correspondance attend, dans des cartons.

Le docteur Müller est parti. Il est remplacé par un Stabarzt habillé de bleu, avec un gros visage, creusé de cicatrices, moustaches à l'américaine et des lorgnons. Il parle un peu notre langue, mais avec difficulté. Pas très patient, il tape dans ses mains, repousse son sabre du pied, et crie des « schnell! schnell! » qui ne changent rien à la marche des événements.

Le nouveau médecin s'est fait construire, dans la salle de visite, une petite forteresse de bois, où il se retranche. Les malades, nus jusqu'à la ceinture, défilent devant le docteur, à distance respectueuse. Les prisonniers portent presque tous des pantalons bleus. On ne sait si ce sont des Russes ou des Français. Les interprètes se trompent. Le Stabarzt s'énerve.... Chaque homme qui se présente montre un petit carré de papier sur quoi est écrit le degré de fièvre. Le médecin le regarde sans le toucher, puis il se penche un peu, examine le ventre du malade, pour voir s'il y a des taches, comme des taches de rousseur. Avec son

doigt ganté, le Stabarzt appuie sur ces petits points. La tache disparaît une seconde, puis reparaît.

— *F. E.!* dit-il alors, en se tournant vers Amédée, qui tient les écritures, Komic étant toujours malade.

Les docteurs allemands ont l'habitude des abréviations. Il faut savoir. C'est ainsi que *F. E.* veut dire : « Fleck Typhus exanthématique ». Ils disent encore « *T. B. C.* » pour dire « Tuberculose », *F. E. verdacht*, pour « fleck typhus douteux ».

Les hommes désignés pour les lazarets sont entièrement rasés par un barbier russe qui opère à côté de la salle de visite. On leur coupe les cheveux, la barbe, la moustache, les poils sous les bras et autour du nombril. Ainsi déguisés en forçats, ils reçoivent un billet d'hôpital qui leur permet d'aller se faire désinfecter, près de la morgue. Ils pourront entrer dans une tente, toutes ces formalités finies, à la tombée de la nuit, à moins qu'ils ne meurent en cours de route, ce qui arrive assez souvent.

Deux jours après l'arrivée du nouveau Stabarzt l'interprète français tombe malade à son tour. Le médecin ne s'étonne pas. Il me désigne pour le

remplacer, au pied levé. L'allemand que je parle, je suis seul à le comprendre. C'est un peu gênant, d'autant plus que je n'entends pas beaucoup celui des autres. Je voudrais bien trouver un remplaçant. Je vais faire un tour dans les compagnies. J'y apprends la mort de Laberge.

Comment est-il mort, ce garçon, alors qu'il allait mieux? On ne sait. Je pars à la recherche des camarades lyonnais que fréquentait mon ami. On m'apprend alors que Laberge, convalescent du typhus, est mort de la diphtérie, dans une baraque isolée. On l'enterrera demain matin, à dix heures.

— Tâchez de venir avec nous », me dit un séminariste qui s'est occupé des funérailles.

— Si la visite finit à temps, je tâcherai d'y aller.

Le lendemain, un dimanche, je vois le prêtre allemand en casquette plate et manteau violet. Il arrive en voiture. Il passe dans l'ancien chemin de ronde. Deux soldats, séminaristes français, le suivent à grands pas. C'est un homme très gentil, entièrement rasé, avec lorgnons. Il étudia jadis en Sorbonne, paraît-il, et parle nettement le français. Aumônier militaire, il était venu un dimanche, en soutane; le général gouverneur lui fit

remarquer qu'il devait toujours entrer au camp des prisonniers en uniforme. Et depuis, nous le rencontrons souvent à travers les chemins de notre prison. Habillé comme un officier, avec souliers et jambières jaunes, il répond militairement à notre salut et porte un large crucifix à sa ceinture à la place de l'épée.

Depuis l'épidémie, le prêtre vient à peu près tous les jours. Il parcourt les lazarets d'un pas rapide. Les malades se demandent quel est ce « hauptmann » ou ce « kommandant » qui leur témoigne tant de sollicitude.

C'est le moment pour moi de monter à la morgue. La messe finie, l'aumônier ira sans doute bénir les nouvelles tombes.

J'arrive le premier à la menuiserie. Je m'informe. Laberge est peut-être enfermé dans un de ces cercueils exposés là. Je me penche sur le premier. La boîte s'ouvre. Un cadavre y est étendu, roulé dans un drap de lit; on ne voit que le ventre qui est nu, et un pied déjà noir et rigide. Je regarde ainsi, l'un après l'autre, tous les coffres de bois; et sur la paroi du dernier, je lis. écrit au crayon bleu, le nom de celui que je cherchais : *Joannès Laberge*. C'est tout.

Des Russes descendent. Je croise deux Lyonnais et le séminariste venus pour l'enterrement. Nous allons au cimetière. C'est un petit monticule où l'on voit des croix noires plantées sur de petits tertres rectangulaires. A notre gauche, c'est le coin réservé aux juifs; plus près, la section des Russes; enfin, le long du chemin grillé, les tombes des Français.

Des soldats allemands regardent si les croix que des prisonniers russes enfoncent dans la terre sont droites et bien alignées. Le « jardin » — c'est ainsi qu'au camp on nomme le cimetière, est propre, bien ratissé. Il y a un champ de seigle, le long des talus du chemin de fer. La voie est située au fond d'un ravin. Au loin, des champs, des prés, une vallée que l'on devine, et puis des bois, un paysage vert et bleu. Au sommet de la petite colline, une sentinelle, le fusil à la bretelle, surveille le champ des morts. Des Russes « jardiniers » creusent une profonde tranchée où l'on placera, tout à l'heure, dix cercueils, côte à côte. Un feldwebel tient un plan du cimetière où il inscrit les noms des ensevelis; des prisonniers dresseront ensuite les croix avec les inscriptions réglementaires : noms,

prénoms, régiment, pays d'origine, date du décès.

Laberge est enfermé dans un cercueil de zinc, que les Allemands vendaient au début cinquante marks, qu'ils laissent aujourd'hui pour soixante-quinze marks. Au mois de mai, il ne les cédaient pas à moins de quatre-vingt-cinq marks. Les amis du défunt se cotisent pour acheter à leur camarade un cercueil que l'on pourra, après la guerre, exhumer pour le transporter en France; mais les Allemands ne disent pas qu'une loi d'Empire interdit, dans toute l'Allemagne, l'exhumation des épidémiques.

Le soldat qui monte la garde fait les cent pas. Comme je porte un brassard de sanitaire, je m'en autorise pour demander au feldwebel si l'on enterrera aujourd'hui notre camarade. La tranchée est finie et la terre que les « jardiniers » ont rejetée ne cache pas un petit cyprès qui se trouve au bord de la fosse.

Le sous-officier me demande le nom de mon ami. Il consulte son plan.

— Ya. So fort. (Oui, tout de suite).

Il regarde l'heure. Bientôt midi : les Russes vont aller à la soupe. Il fait un signe, quatre

hommes descendent, ils vont chercher le cercueil de Laberge. Ils reviennent, ils avancent péniblement, portant un coffre sur leurs épaules.

— Mais non! ce n'est pas celui-là!

Le feldwebl a l'air découragé. Midi va sonner. J'appelle les Russes et nous partons avec eux. Je trouve aussitôt la bière où les initiales « *J. L.* » sont tracées, ainsi que le nom, au crayon bleu. Un Lyonnais me dit :

— Nous avons pu garder le képi de notre camarade et divers effets de lui. Laberge est parti doucement, piqué à trois reprises, à la morphine. Son cas était sans espoir. Il le savait....

Les Russes ont soulevé le cercueil; ils remontent au « jardin ». Ils sont pressés et trébuchent contre des coffres qui encombrent le sentier. Nous suivons le convoi, nos coiffures à la main. Une distance de trente mètres nous sépare à peine de la tranchée. Un prisonnier descend dans la fosse et reçoit la bière que laissent glisser ses camarades. Il la cale dans le coin, près du cyprès minuscule, puis, sur un geste du sous-officier allemand, il se retire.

Nous restons là, quatre soldats français. Quand la terre a fini de couler sur le bois, le sémina-

riste lyonnais bénit la tombe et récite deux prières. Les prisonniers russes, le feldwebel et trois sentinelles nous regardent en silence. Il fait froid. Il vente. Et le petit cyprès, qui se découpe, sur le ciel gris, se balance lentement.

VII

Un prisonnier civil, qui porte le brassard jaune sur quoi est écrit, en gothique : « *Kriegsgefangen* », et, sur sa veste, dans le dos, une énorme croix blanche, tracée au pinceau, se présente à la visite. Il a l'air très doux, il est grand et s'agite un peu. Le docteur français qui interroge aujourd'hui les malades attend ses réponses.

— Eh bien! voilà. J'ai vu le Kronprinz. Le Kronprinz m'a parlé..., oui il m'a parlé.

— Ah! fait simplement le major, découragé. Et qu'est-ce qu'il t'a dit?

— Il m'a dit : Tu seras fusillé demain matin.

Le médecin français regarde le Stabarzt, qui écoute. D'autres malades arrivent en chantant. On crie : « Silence! » Ils se taisent un moment, puis recommencent. Le docteur allemand laisse tomber :

— Fantasie!...

Pour lui, ce n'est rien; tout cela n'a pas d'importance. C'est une folie douce qui passera bien-

tôt, une des conséquences du fleck-typhus. Un séjour au grand lazaret et tout sera dit.

Une autre des suites du typhus, c'est un matin, l'arrivée au camp d'un personnage habillé d'une redingote dont les basques flottent au vent. Il est chaussé de bottes à la Condé, et chapeauté d'un melon. Il a un visage pointu et une barbe blanche qui lui descend sur la poitrine.

Ce civil doit être une « autorité »; il confère avec le général toujours apoplectique, avec le colonel et les Stabarzts. Ceux-ci le suivent à travers le camp et lui font parcourir les lazarets et les baraques. Ce qui surprend les Français, c'est que cet homme important ne soit pas déguisé en militaire.

Nous apprenons enfin que ce mystérieux visiteur est un célèbre professeur d'Iéna, un « Herr professor », très estimé du Kaiser; il a passé l'âge où les grands allemands s'habillent en officier, il est venu ici pour étudier le typhus.

Une chose en effet, déconcerte les docteurs : le typhus est habituellement transmis par les voies digestives; or, au camp de Cassel, il était inoculé par la vermine. On se trouvait, paraît-il, en présence d'une contamination inattendue.

Nous ne tardons pas à connaître les énergiques précautions que le « professeur d'Iéna » — comme on l'appelait — a décrétées contre l'épidémie. Un sanitaire allemand, habillé d'une blouse blanche, armé d'une matraque, est désigné pour chaque compagnie du camp. Il est chargé de faire brûler les effets et les paillasses des hommes qui sont tombés malades. Des corvées de Russes sont désignées pour planter des fils de fer barbelés autour des baraquements, ne laissant que cinq mètres d'espace pour la promenade des prisonniers. Ceux-ci ne devront pas sortir des limites tracées. Des Russes interprètes, un bâton à la main, sont placés aux portes de tous les retranchements pour surveiller les sortants. Une sentinelle qui se promène le long des grilles, tranche toutes les difficultés à coups de crosse. Seuls ont le droit de pénétrer librement dans les compagnies les sous-officiers interprètes, les interprètes, les gradés qui vont aux lettres et aux colis, et les sanitaires. Ces titulaires reçoivent de nouveaux brassards tamponnés, ainsi qu'un papier qui certifie de leur emploi. Tous les hommes sont gratifiés d'une bande de toile sur quoi sont inscrits trois numéros : celui de la compagnie, de la section et le

numéro d'ordre du prisonnier. Tous les hommes sont mensurés ; il leur est distribué un petit carton, sorte de médaille d'identité, qui servira pour identifier les morts subites. Enfin, tous les prisonniers sont rasés : cheveux, barbe, poils sous les bras et autour du nombril.

Les lazarets continuent de recevoir des malades et les « jardiniers » ne chôment pas. Le « professeur d'Iéna » se promène à travers le camp. Il voit des Français qui jettent le pain moisi qu'ils ont reçu de chez eux, dans un colis. Aussitôt, il invective contre eux, dans une langue saccadée :

— En 1871, quand nous étions prisonniers chez vous, nous mangions le pain que nous recevions de l'Allemagne!

Ce grand homme fut donc prisonnier chez nous! Je remarque, une fois de plus, que les vieux « kultur » ne nous aiment pas.

Un soir, le 7 mai 1915, en pleine épidémie, cinquante majors français, quelques russes et anglais, arrivèrent au camp. Nous les accompagnons jusqu'aux chambrées qu'on leur a préparées au grand lazaret. Ils sont prisonniers depuis neuf mois, ils circulent à travers les camps de

concentration; quelques-uns reviennent de Langen-Salza, où rien n'était organisé; le typhus y causa huit cents décès.

L'un m'interroge, tout en marchant :

— Combien avez-vous de morts?

— Nous ne savons pas encore. Il meurt quarante hommes par jour jusqu'à présent...

— Vous êtes toujours mélangés, Russes et Français?

— Toujours, bien entendu.

Les majors français ont reçu une affectation. Ils doivent passer la visite dans une compagnie ou dans un hôpital, le matin et l'après-midi. Un sanitaire français ou russe leur est adjoint.

Nous nous occupons du deuxième bataillon; la place manque dans les hôpitaux; la neuvième compagnie évacuée servira d'infirmerie. Les malades font un stage là, avant que d'être dirigés sur le grand lazaret ou quelque baraque isolée. Le Portugais, habillé de bleu, des gants de caoutchouc aux mains, donne des injections d'huile camphrée à des hommes couchés par terre — les paillasses ont été brûlées — et qui mourront ce soir ou demain.

C'est toujours le même spectacle de typhiques

amaigris, sans force, aux lèvres noires, aux yeux de fièvre et qui attendent leur tour.

Les majors français demandent en vain au général, au professeur d'Iéna, important et botté, au Stabarzt Reberghe — un nouveau docteur allemand qui vient également pour étudier l'épidémie — la séparation des Russes et des Français. Le général ne veut pas, ou bien, il ne peut pas. L'ordre sans doute vient de plus haut et de plus loin. On n'ose pas reconnaître la faute commise; mais on accorde aux médecins français la désinfection générale de tous les prisonniers; ainsi disparaîtra la vermine, qui propageait l'épidémie.

Le matin, les majors français passent la visite. Ils envoient les cas graves au lazaret, les cas douteux à la compagnie transformée en infirmerie; un docteur allemand fait une contre-visite pour la forme.

Au reste, les Starbarzt nous laissent libres, médecins français et sanitaires, de nous débrouiller comme nous pouvons. Maintenant que les prisonniers ont leurs docteurs qui s'occupent d'eux, les Allemands se désintéressent du typhus, qui suit son cours. Il nous faut encore lutter contre la

mauvaise volonté du pharmacien allemand, qui possédait une maison à Londres. La foule, dit-il, a saccagé sa pharmacie; aussi, il refuse de donner les médicaments que demandent les majors français; il s'entête même à ne pas vouloir distribuer le sérum contre la diphtérie et il faut l'intervention du Stabarzt Reberghe pour ramener cet homme à la raison.

C'est grâce, je crois, aux médecins français que l'on change enfin la façon de soigner les typhiques. On ne se sert plus de l'aspirine, qui affaiblissait le cœur des malades; on leur donne du thé, du lait, dont on surveille la distribution, et des cachets d'urotropine pour les reins.

Des prêtres prisonniers, civils ou soldats, portant un brassard avec une croix violette, circulent librement parmi les malades.

Les majors français sont chargés de faire appliquer les règlements d'hygiène. Tous les hommes sont maintenant rasés, complètement. Une fois par semaine, ils mettent leur linge dans une paillasse, en forment un ballot, et, ne gardant sur eux qu'une capote, ils descendent, chaussés de sabots, à la désinfection qui se fait dans l'ancien camp. Les paquets sont enfermés dans

des wagonnets où passe un courant d'air chaud. Les prisonniers attendent, sous la douche, ou bien nus, ils s'asseoient dehors, par terre. Une fumée s'élève au-dessus du camp. On entend le piston de la machine à vapeur. Des Russes arrivent, qui prendront la place des Français, tandis qu'à la compagnie, des corvées déposent devant les portes les caisses, les armoires de bois et inondent de phénol les planches et le parquet, blanchissent les murs et brûlent les vieux vêtements.

Après deux heures passées sous la douche, ou en plein air, exposés au vent et à la pluie, les prisonniers reprennent leurs ballots dans l'étuve; ils en retirent, pour se la jeter sur les épaules, une capote chaude et nauséabonde; les Russes s'enveloppent dans une couverture, puis, chargés de leurs effets, ils regagnent leur compagnie. Matin et soir, ces cortèges de Russes et de Français, souvent complètement nus, encadrés de sentinelles et de sanitaires armés de la matraque, montent et descendent de l'ancien camp au nouveau. Ils sont maigres, décharnés, ils relèvent de maladie ou seront atteints peut-être demain et dégagent une écœurante odeur de linge sale surchauffé.

Cette désinfection est cependant nécessaire.

C'est le seul remède qu'on puisse appliquer contre le typhus, puisque les autorités allemandes ne veulent pas entendre parler des autres. A la deuxième désinfection, les effets commencent à être cuits, les coutures se décousent, et l'étoffe s'en va en morceaux. Les hommes essaient alors de soustraire leurs derniers vêtements à la désinfection. Il faut jouer de ruse avec eux. Personne ne peut pénétrer dans une compagnie sans montrer son linge de corps; les majors passent des visites inattendues et ordonnent des désinfections soudaines.

Les prisonniers passèrent ainsi six fois de suite leurs effets à l'étuve. On exige que chacun porte son brassard numéroté et son carton d'identité, de façon à éviter toute erreur, tant l'épidémie fauche des hommes, brutalement.

Les Allemands, qui ont déserté le camp, s'occupent surtout du « jardin », mais ils se perdent dans les listes. Il y a des hommes décédés du typhus, et ensevelis en hâte, de qui ils ne peuvent plus retrouver les noms. Sont-ils évadés, malades, sous une tente inconnue, ou convalescents, dans une compagnie? Ils ne sauraient dire.

Une nouvelle rangée de fils de fer barbelés

entoure les baraques, la première menaçant de ne pas être assez résistante, et l'on voit huit cents prisonniers, prisonniers dans le périmètre de leur compagnie, se promener mélancoliquement, ou rester prostrés, par terre, durant toute une journée. Les concerts sont supprimés; il n'y a plus de cantine. Deux hommes désignés vont aux colis, matin et soir. Un sous-officier va chercher les lettres à la kommandantur. C'est tout. Il n'y a plus de corvées obligatoires; les prisonniers ne peuvent sortir que pour descendre en rangs, à la désinfection, ou faire un stage dans un hôpital du camp, ou transporter un de leurs camarades au cimetière.

Derrière l'immuable réseau de grilles et de fils de fer, à travers lequel il faut savoir se diriger, les prisonniers regardent passer les sentinelles, le remuant professeur d'Iéna, les docteurs Schültz, Rickert, toujours mélancolique, et les tonneaux de vidange qui sont maintenant traînés par des chevaux.

Les sanitaires sont les employés les plus libres du camp; ils pourraient aller partout, mais ils ont du travail. Cependant, nous rencontrons des lecteurs, le soir, sur le chemin de ronde.

C'est l'heure où, la journée finie, nous allons, Trèves, dit Komic, et moi fumer un cigare de feuilles de betteraves. Le paysage de Niederzwehren verdit peu à peu. L'herbe fait place à la neige. Les trains se croisent toujours sur la petite ligne, au fond. Ils transportent des canons, des munitions, des troupes qui chantent moins fort qu'en octobre dernier, des matelas, des armoires, des lits, des chaises, des fauteuils, du charbon. Tout cela vient de France ou de Belgique. Nous rencontrons, parfois un soldat allemand, employé au camp, ou un des lecteurs de la kommandantur. Il s'attarde à bavarder avec nous. J'apprends ainsi qu'il y a des sentinelles qui sont mortes du typhus et que l'on cache la chose à Cassel; des feldwebels ont été enterrés sans bruit, enfin deux Stabarzts sont décédés (1); celui du troisième

---

(1) M. le docteur David (de Lille), qui fut au nombre des médecins français qui soignèrent les prisonniers malades au camp de N..., près de C..., nous a aimablement communiqué quelques pages de son carnet de notes d'où nous extrayons les lignes suivantes sur les funérailles du docteur P..., mort au camp de C..., quelques jours après le docteur D... :

« Le mercredi 9 juin 1915, notre ami Louis P... mourait au camp de N..., près Cassel. Ses funérailles eurent lieu le 12 juin, à deux heures et demie de l'après-midi. La levée du corps fut faite par le R. P. Aubin, entouré de ses collè-

bataillon, et un autre, que j'ai peu connu et qui, un moment, remplaça Herr Raschr.

---

gues les abbés Beauregard. Galan, Hermès, Lafforgue et Sentex. Les couronnes des médecins français et russes étaient tenues par des amis du défunt; le cercueil était porté par six sous-officiers. J'avais l'insigne honneur d'accompagner le corps de mon ancien élève, avec l'un des vétérans du camp, le docteur Brunet, de Steenbecque, et deux jeunes médecins auxiliaires, MM. Rabourdin et Dautet. Le médecin le plus élevé en grade, le docteur Bué, de Lille, conduisait le deuil, suivi par tous les majors français et russes sans exception, par nombre d'infirmiers, par le médecin-chef allemand et plusieurs de ses collègues, par l'aumônier allemand. Devant la tombe ouverte, le docteur Bué prit le premier la parole..., un de nos camarades, le docteur Schultz, prit ensuite la parole, en allemand, à peu près dans ces termes :

« Monsieur le Médecin-Chef, Messieurs,

« Nous ne voulons pas dire adieu à notre pauvre collègue et ami sans vous exprimer notre reconnaissance pour le témoignage que vous donnez de votre participation à notre douleur et pour l'hommage que vous rendez par votre présence, à M. Périer, mort au champ d'honneur. »

Le médecin-chef allemand s'avançait alors raide et sanglé, d'un geste tranchant comme un coup de sabre, mais qui ne manquait pas d'ampleur, il abaissait au rebord de la fosse une gerbe de fleurs.

« Au nom des collègues allemands, je dépose cette couronne, témoignage de sympathie et d'estime à l'égard d'un confrère mort victime de son devoir. »

J'ai sous les yeux, en écrivant ces quelques lignes, un précieux souvenir que j'ai voulu emporter : la photographie de la tombe de Périer encore jonchée de fleurs et qui dresse sa croix noire aux larmes blanches parmi les seigles déjà hauts....

(Extrait du *Bulletin de guerre des Facultés catholiques de Lille*, décembre 1915.)

— Nous sommes plus prisonniers que vous, dit le lecteur de la kommandantur. Nous couchons dans des casernements, près d'ici. Nous ne pouvons pas aller en ville ni au village voisin. Et toujours la perspective de partir un jour ou l'autre, soit contre les Russes, soit contre les Français....

Comme cet Allemand travaillait à Paris avant la guerre et qu'il compte bien y revenir, après la paix, il nous dit, en riant :

— On s'embête. Les hommes se saoûlent dans les casernes à Niederzwehren... C'est leur seule distraction! La bouteille de « schnaps » coûte un mark. Ach! quand tout cela finira-t-il?

Trèves croit nécessaire de remarquer que nous n'avons pas voulu la guerre. L'Allemand retrouve son naturel aussitôt.

— Je demande pardon. Vous prépariez la guerre. Nous aussi, oui. Mais vous prépariez avec des discours, nous, avec des actes.

Il rit aussitôt. Il ne voudrait pas nous blesser, il est tellement persuadé qu'il nous retrouvera sous peu à Paris. Il reprend :

— Le vrai, c'est les Anglais qui ont voulu la

guerre. Ils sont têtus. Ils sont prêts à combattre jusqu'au dernier Russe et au dernier Français.

Trèves lui demande quel est la ligne de chemin de fer que l'on aperçoit d'ici.

— C'est la grande ligne établie de Lodz à Lille. On fait navette continuellement pour transport des troupes contre les Russes et les Français....

Lorsqu'il est parti, Komic fait observer :

— Si la guerre dure encore longtemps, ce garçon perdra l'habitude du français. Il s'exprimait bien mieux les premiers temps.

Nous apprenons, coup sur coup, le départ du général von Kruska, relevé de ses fonctions, on ne sait pourquoi, et la mort par suite du typhus de deux majors français. C'est le général gouverneur du camp d'Erfürt qui viendra nous diriger.

L'épidémie paraît moins dangereuse. La mortalité faiblit. Ces jours-ci on ne comptait qu'une dizaine de décès. Les Français retrouvent leur belle humeur, ils jouent aux cartes, suspendent des hamacs pour dormir. Tous les prisonniers ont éprouvé le typhus, plus ou moins. Les statistiques allemandes accusent trois mille deux cents morts, rien que du typhus. Il y aurait deux mille Russes et douze cents Français décédés à la suite

de cette épidémie, autant du moins que l'on puisse se fier aux chiffres de nos gardiens.

Le gouvernement français a demandé à plusieurs reprises au gouvernement impérial la liste des prisonniers morts dans les camps de concentration; mais les Allemands s'obstinent à ne pas vouloir donner cette énumération. Cela se conçoit. Ils en seraient fort en peine; ils ne la connaissent pas eux-mêmes.

C'est ainsi que finit le typhus, faute de candidats.

Les Français, cantonnés dans leurs petits retranchements, jouent paisiblement aux cartes. Ils fument, car, depuis quelque temps, on a oublié de leur répéter que c'était défendu et, devant l'invasion croissante des grilles, grillages et autres appareils de clôture, ils disent, dans une bouffée de cigare :

— Le seul remède que le fameux professeur d'Iéna a trouvé contre le typhus, ce sont les fils de fer barbelés.

VIII

Une nuit, au mois de juin, nous entendons des coups de sifflets stridents, puis deux détonations, soudain un cri et des bruits de bottes, toute une foule pressée. Nous nous levons, le Portugais, le Boxeur de Montmartre, Amédée et moi. Komic lui-même se laisse glisser le long de son lit. Nous ouvrons les fenêtres. Sur l'ancien chemin de ronde, deux sentinelles passent, soutenant un Russe qui se lamente. C'est un prisonnier qui voulait s'évader; un soldat allemand a tiré sur lui, puis a jeté le signal d'alarme que nous avons entendu. L'homme est d'abord conduit à la kommandantur, où il sera interrogé tout de suite. Peut-être a-t-il des complices? Il pleure et se laisse porter par ses gardiens. Il a vu l'infirrie; mais non, on le pansera demain. Il pourrait essayer de fuir une deuxième fois. Nous pouvons nous recoucher, nous ne serons pas éveillés de nouveau.

On ne compte pas beaucoup d'évasions au camp. Deux sous-officiers français, au mois de novembre 1914, s'en allèrent, ayant pris toutes leurs mesures. Le soir, ils rentraient tard à leur compagnie ; le matin, ils partaient de bonne heure, si bien qu'on était habitué à ne jamais les voir dans le baraquement où ils étaient connus. Ils ne prévinrent absolument personne de leurs intentions; leur fuite passa inaperçue. Ils avaient laissé leurs effets, comme d'habitude. L'un, qui possédait un dolman fantaisie, l'avait plié sur son paquetage. Dans une poche de cette tunique, on découvrit une lettre d'adieu. Elle était adressée au capitaine allemand qui commandait la compagnie. Les deux Français remerciaient cet officier qui « les avait toujours traités en soldats ».

Cette évasion fit pousser de grands cris aux Allemands; ils annoncèrent que les deux sous-officiers avaient été tués à bout portant à la frontière hollandaise. On nous gratifia de deux sentinelles et de sanitaires teutons. Les employés furent plus étroitement surveillés. En janvier, nous apprîmes que les deux évadés étaient rentrés sains et saufs en France. Ils avaient écrit à quelques-uns de leurs amis, au camp.

Une autre évasion qui fit quelque bruit fut celle de deux soldats. Ils approchaient de la Hollande. La lune brillait cette nuit-là. Ils marchèrent quand même, prudemment. Ils étaient à cinq cents mètres de la frontière. Ils ne le savaient pas. Ils tombèrent sur une des nombreuses patrouilles allemandes qui sont en surveillance, dans ces parages. Un soldat fut tué, l'autre repris. Il revint au camp. Il passa en conseil de guerre et fut condamné à trois mois de prison.

Trois prisonniers aussi partirent, sans carte ni boussole. Ils suivaient, pour ne pas se tromper, les voies de chemin de fer, en vertu de cet axiome que tout chemin mène à Rome. Un express, qu'ils n'avaient pas entendu jusqu'alors, passa en vitesse. Il était chargé de munitions, de canons et de troupiers qui hurlaient. D'instinct, les trois hommes se jetèrent à plat ventre, le long du talus. C'est ce qui les perdit. Ils furent signalés à la prochaine gare, traqués, découverts et, comme ils n'avaient pas de papiers, arrêtés. Trois mois de prison.

Des Russes s'évadèrent, également. Ils s'enfuirent, sans se grimer, avec leurs bottes, leurs tuniques vertes et leurs bonnets de mouton. Ils mar-

chèrent longtemps. Pas un civil n'osa les approcher. Ils furent enfin arrêtés par des soldats.

Le bruit se répandit, un matin. que ce n'était pas sûr, le passage par la Hollande; on triait facilement les suspects à la frontière; les Allemands au reste avaient débordé dans ce pays, comme en Belgique, et l'on y était infailliblement capturé. Aussi, ceux qui annonçaient, chaque jour, leur fuite prochaine et ne partaient pas, qui étudiaient des cartes et relevaient leurs intinéraires, déclarèrent désormais qu'ils passeraient par la Suisse.

Nous étions assez rarement réveillés dans la nuit, à la « Revierstube » (salle de visite), où les plus anciens sanitaires du camp couchaient depuis le mois de mars. Quelquefois, un fou, échappé de quelque lazaret, venait jusque chez nous et s'en allait de même; — un temps, les lazarets et les baraques étaient encombrés d'hommes atteints de folie, une démence douce, passagère, par suite du typhus.

Quelques blessés vinrent aussi nous voir. Oui, cela se produisait quelquefois : un prisonnier se traînait jusque chez nous, couvert de sang. Il avait reçu un coup de baïonnette d'un soldat allemand, soit dans le dos, à la cuisse ou près

du front. La baïonnette allemande, lorsque le coup est vivement porté, coupe comme un couteau et entaille la chair qu'elle soulève.

— Qui t'a blessé? — Quelle sentinelle? — A quel endroit? — A quelle heure? — Il faut le dire à l'inspecteur du camp... Pas maintenant... Demain... Ils n'ont pas le droit de donner des coups... Tu le diras à ton capitaine... Couche-toi là...

Nous le présentions à la visite, non pas à Herr Rasehr, qui aurait étouffé l'affaire, mais au Stabarzt. Il ordonnait une enquête. Le commandant allemand se dérangeait, le chef du bataillon et son chien se concertaient avec le Stabarzt. La sentinelle accusée trouvait toujours des excuses : le prisonnier l'avait insulté, ou bien, il urinait contre une baraque; l'enquête aboutissait ou n'aboutissait pas. Nous ne pouvions le savoir; mais les grands manteaux gris s'étaient agités.

Quelques soldats allemands de garde, dans le camp, distribuaient ainsi des coups de poing, des coups de pied, des coups de crosse, brutalités ordinaires chez eux; mais ils regardaient encore à qui ils s'adressaient. Ils s'abstenaient avec les Français, qui se plaignaient avec audace jusqu'à

Son Excellence, le général gouverneur du camp. Ce toupet renversait les Allemands, qui se rattrapaient sur les Russes, peuple obligeant, serviable et silencieux.

Il se produisait néanmoins quelques rixes entre Russes de différentes races, mais sans gravité. Les Polonais étaient à part, les Juifs se réunissaient de leur côté et priaient depuis le matin jusqu'à la nuit; les moujicks chantaient des chansons plaintives, comme le « *Conducteur de troïka* ».

Les Russes avaient le goût du commerce.

....

....

.... *Censuré* ....

....

....

....

....

....

....

....

....

....

....

....

....

....

.... *Censuré* ....

....

....

....

Le camp était maintenant sérieusement réorganisé. Les prisonniers pouvaient sortir de leurs retranchements grillagés. ....

....

....

.... *Censuré* ....

....

....

....

.... Des femmes et des enfants venaient les voir. On ne leur montrait plus le poing, comme au début. Des jeunes filles leur disaient :

— Bonjour, messieurs les Français....

Je ne sais quel était le dessein secret des autorités allemandes en essayant ces rapprochements des prisonniers français avec la population indigène; mais nos compatriotes en rapportaient des

impressions générales, qui se traduisaient ainsi :

— Il y a quelque chose de pas clair... sûr... Pour qu'ils soient si gentils, faut qu'ils reçoivent une râclée.

....

....

....

....

.... *Censuré* ....

....

....

....

....

....

....

Une bibliothèque a été organisée. .... On trouve là tous nos classiques, Molière, Stendhal, Balzac, Taine, des romans de Michelet, des livres d'histoire d'Alexandre Dumas, Anatole France, Henri de Régnier, Rudyard Kipling, Willy, etc. Beaucoup de ces livres sont annotés, en marge,....

.... *Censuré* ....

....

Les prisonniers peuvent lire les journaux alle-

mands, notamment le *Lokal Anzeiger* et le *Berliner Tageblatt*, qui donnent en première page les communiqués des empires du centre et en deuxième les communiqués des Alliés. Ces journaux ont, chaque jour, quatre et parfois six pages, souvent des suppléments. Ils parlent du courage des Français, de l'héroïsme des soldats français et de leur générosité. Ils annoncent aux populations que l'alliance avec la France, nation engagée contre ses intérêts, dans la guerre actuelle, rétablirait la paix en Europe, etc.

Les Anglais et quelques Français jouent au football le soir, après la soupe. C'est ce qui a donné aux Allemands l'idée d'établir des barres fixes, anneaux et trapèzes. Les Russes manœuvrent, comme sur le terrain d'exercice, commandés par un sous-officier russe, sous la direction des feldwebels allemands.

Les Français sont aussi contraints de manœuvrer; mais ils le font quand ça leur chante et, je ne sais pourquoi, on ne les y oblige pas, alors que les Russes sont punis, lorsqu'ils se dispensent de gymnastique.

La nourriture est toujours aussi écœurante. Nous avons vu apparaître dans la soupe des quar-

tiers de morue salée, du lapin de conserve, et toujours du maïs, quelque peu de riz et de l'orge. Le gland liquide du matin a été remplacé par une soupe très légère. Les prisonniers qui reçoivent des colis de chez eux ou de la Croix-Rouge arrivent à se nourrir; s'ils ont de l'argent, ils peuvent acheter des pommes de terre à la cantine où l'on vend également de la salade et des œufs (vingt pfennigs pièce). Le pain que les prisonniers reçoivent de France est la plupart du temps moisi. Je revois encore Komic rentrant à la salle de visite avec deux gros pains jaunis et verdâtres, complètement abîmés et pour quoi il avait déboursé dix pfennigs, car tout colis, de quelque dimension qu'il soit, est remis à son propriétaire contre la somme de dix pfennigs.

Les lettres mettent un mois pour nous parvenir et demandent souvent à peu près autant pour se rendre en France. Tous ces retards sont réglementés. La kommandantur reçoit encore des lettres adressées à des prisonniers dont le décès a été certifié depuis plus de trois mois. L'autorité allemande ne prévient nullement les familles. Il faut que ce soit un ami du défunt qui se charge d'annoncer cette nouvelle. Si personne n'a été dési-

gné, il est rare que quelqu'un s'avance pour cette triste mission. Beaucoup d'hommes sont morts brusquement, au début du typhus, dans des baraques isolées. Leurs familles continuent de leur envoyer des colis qui sont partagés entre les indigents.

Le soir, les prisonniers font des concerts en plein vent. Un orphéon a été organisé. Les instruments, violons et fifres, sont fabriqués par les Russes. Des chanteurs d'occasion entonnent des romances, comme au coin d'une rue barrée, à Paris. Il y a des jeux, depuis le saute-mouton jusqu'à colin-maillard. Des hommes vont fumer leur pipe le long des grillages du nouveau camp, du côté où l'on voit les toits rouges de Pepel, le bois de sapins noirs et la ligne du chemin de fer. Des trains chargés de soldats passent. Ils crient « hourrahs », en nous apercevant.

Un jour, les Français, irrités par ces clameurs, répondirent par des coups de sifflets, devant les sentinelles étonnées, qui ne disaient rien, cependant, car elles n'avaient pas reçu d'ordre sur ce point que l'autorité était loin d'avoir prévu. Et voilà une nouvelle industrie introduite dans le camp, la fabrication et la vente des sifflets.

Les prisonniers couvraient ainsi les « hourrahs » des soldats allemands qui ne pouvaient plus que nous montrer le poing. Un soir, des trains chargés de troupes défilèrent en silence et, depuis lors, les prisonniers ne portent leurs sifflets à leurs lèvres que lorsqu'ils sont injuriés.

C'est le long de cette promenade, près des grilles, que se tenaient les trottoirs, si je puis dire. Il y a des personnes qui ont trouvé ça. Elles vont et viennent le long des chemins de bois. Elles ont des clients.

Près de ces « trottoirs » également, se tenaient de pauvres diables qui restaient là des heures, plongés dans une douce démence. On rencontrait souvent un vieil homme accroupi par terre, le nez dans un fossé, l'air absolument idiot. Ce vieillard avait été expédié à Cassel pour un échange; mais là, les Allemands l'avaient soupçonné — on ne savait pourquoi — d'espionnage et renvoyé au camp. Ce misérable, qui avait vu s'ouvrir les portes de sa prison, ne pouvait plus comprendre qu'elles se soient de nouveau refermées sur lui.

Il y avait aussi un important civil de Belgique. Au camp, il s'était déclaré comme adjudant de réserve. Il fut traité selon son grade; mais quand

on parla de renvoyer les civils bruxellois dans leurs foyers, la kommandantur refusa de laisser partir cet adjudant sans uniforme, puisqu'il s'était réclamé de son métier de soldat. Il se vengeait, en contant son histoire à toutes les sentinelles.

Un avocat du Nord de la France avait installé son bureau en plein air. Il y donnait des consultations. Ce docteur en droit prouvait, à qui le voulait entendre, que les Allemands ne devaient pas le retenir prisonnier. La guerre l'avait surpris, tant qu'il ne comprenait plus rien à sa captivité. Pour se distraire un peu et aussi par sentiment, ce garçon avait entrepris de tenir à jour son journal intime. Il y notait les longues lettres qu'il était censé d'écrire à sa femme, restée dans les pays envahis; puis il inventait lui-même les réponses que son épouse aurait pu lui adresser si elle avait connu les lettres qu'il lui destinait. D'une plume rapide, il noircissait de gros cahiers à couvertures noires, où s'étalait en première page un grand portrait du Kaiser. On y pouvait lire : « *Ma chérie, je pense à toi, ce soir*, etc. », et au verso : « *Mon époux bien-aimé, je ne t'oublie* pas, etc. ». Lettres et vers, d'une niaiserie rassurante, que l'avocat signait et aimait à décla-

mer à haute voix, comme s'il plaidait. C'était d'un comique assez douloureux. Et lorsque l'avocat découvrait, par hasard, le sympathique Amédée, il l'obligeait à admirer la haute tenue du style de son épouse et sa parfaite fidélité.

Ce genre de « fantasie », comme disaient les docteurs allemands, était assez commun au camp, et sans grand danger. Tous les prisonniers ont connu cet ancien secrétaire d'un économiste célèbre, qui glissait lui-même, dans le courrier qui lui était destiné, des lettres signées : Victor Hugo, Mac-Mahon, Polin, Bismarck ou Cécile Sorel. Naturellement, il répondait à ses lointains correspondants. On ne savait si c'était un fou, un simulateur ou quelque dangereux personnage. On l'enferma. Nos geôliers en tirèrent aussitôt cette conclusion que le pauvre garçon était pour un temps, bien « touché ». Ils le relâchèrent.

Autre distraction. Lorsque les Allemands ont une grande victoire de leurs armes à nous annoncer, ils tirent sur une ficelle et trois drapeaux se mettent à flotter. L'un, celui du Kaiser, l'aigle noir sur fond blanc, apparaît sur un poste-observatoire, bâti à l'entrée du camp; les deux autres,

noir, blanc et rouge, sont hissés sur la cantine et la « garnison-Vervaltung », domicile de l'inspecteur du camp, Herr Hartmann.

Le bruit d'une grande bataille se répand toujours de la même façon parmi les prisonniers; c'est le caissier des mandats qui l'annonce à ses employés, ou un feldwebel qui le dit à un sanitaire qui l'aurait dit à un employé des lettres, etc.... On n'ose croire, on discute.... Un peu plus tard, les drapeaux aux trois couleurs sont arborés, puis une heure ou deux après, on voit flotter le drapeau blanc qui annonce la confirmation officielle de ce kolossal succès.

Les premiers temps, on sonnait les cloches à Oberzwehren, mais cela se produisait si souvent que l'on n'y croyait plus. Un soir qu'elles carillonnaient à toute volée, Komic me dit :

— Cette fois, mon vieux, ça y est. Sûrement, c'est la paix, ou bien, ils ont pris une patrouille.

Les drapeaux flottaient régulièrement pendant quarante-huit heures. Il y eut cependant une exception à cette règle. Une nuit, le pavillon de la cantine disparut. Il ne restait plus que la hampe. Une enquête ordonnée n'amena aucun résultat. Les Allemands ne renonçaient pas.

Enfin, une indiscrétion permit de découvrir le secret de cet enlèvement. Des Polonais avaient arraché la bannière noire, blanche et rouge ; l'étoffe leur en avait paru assez solide pour y tailler des chaussettes russes.

Chaque dimanche matin, un prêtre, prisonnier français, disait la messe, dans une tente de l'ancien camp. L'aumônier allemand venait encore nous voir. Il avait distribué aux malades — et ils furent nombreux, un moment — des portraits de Benoît XV. C'était une photogravure de Nikola Percheid. Dans un décor d'oliviers et de cyprès, le nouveau pape était représenté, de profil, et l'on voyait, sous le chapeau romain, le long visage au menton ferme, les yeux profonds et le nez conquérant du successeur de Pie X.

Cependant, le jeune médecin Rasehr, qui avait eu le typhus, était revenu de convalescence. Sa première visite fut jour nous. Il ne reconnaissait plus sa chère « Revierstube », que nous avions transformée en dortoir, à notre usage. Il nous interrogeait :

— Alors, vous avez eu typhus?... Komic aussi? Et La-cosse?...

On lui montra Lacosse, qu'il aimait particuliè-

rement. Il l'emmenait jadis, avec lui, dans ses expéditions à travers les lazarets et le laissait se morfondre pendant des heures, près d'un lit, tant que Lacosse s'asseyait et s'endormait. Rasehr parlait aux malades, prenait des leçons de français, écrivait de petites notes sur ses registres, puis il se souvenait soudain d'Amédée. Il l'appelait :

— La-cosse!

L'autre sursautait, se frottait les yeux. Le docteur riait.

— La-cosse, il est somnolent... C'est bien ainsi qu'on dit en français?

Le docteur Meinhardt était également rentré au camp, mais il ne s'attardait plus à parler aux sanitaires. Le typhus l'avait transformé. On le voyait passer loin de nous, comme s'il nous gardait rancune; quant aux Russes, il les écartait de son chemin, avec des : « Platz!... Los!... Weg!...»

Quelques lazarets fermaient leurs portes. Il y avait beaucoup moins de malades et seulement trois décès par jour.

Alors que la vie normale d'un camp de prisonniers semblait reprendre, on découvrit soudain une épidémie de phlegmons. C'était la plus inattendue des conséquences du typhus.

Il y avait, au grand hôpital, deux salles réservées à des malades convalescents, atteints de plaies gangreneuses aux bras, aux poignets et aux jambes. On transportait là des fiévreux pour qu'ils soient opérés : ils avaient des « parotitis », « mastoïditis », « otitis », et autres abcès, notamment derrière l'oreille.

Le typhus, à son déclin, produisait chez les derniers malades une sorte de gangrène des membres. C'était du moins ce que nous expliquait Amédée que le Stabarzt avait nommé interprète à la salle d'opérations. Cette haute fonction, il la devait, non pas à sa connaissance de l'allemand, qui était nulle, mais à sa façon de donner des détails sur sa fièvre et de dire, en allemand, au médecin principal qui le soignait pendant sa maladie le chiffre de sa température. Amédée ne manquait jamais, non plus, de répondre « Jawohl », à tout propos; le Stabarzt s'était persuadé que Lacosse pouvait faire un bon interprète; il l'avait pris avec lui, aux « opérés ».

On ne peut pas dire qu'il se produisit, de ce fait, des scènes extrêmement comiques. Lorsque Amédée apercevait à l'horizon un soldat allemand qui apportait des ordres aux médecins français,

il trouvait toujours le moyen de disparaître. Il était l'interprète qui ne veut pas interpréter, ce qui faisait dire à un major :

— C'est fabuleux, ce garçon-là! Il n'est jamais là quand on a besoin de lui.

A part ce léger travers, Amédée était le meilleur interprète du monde, respectueux, poli, discipliné, et quand il ne pouvait autrement faire, écoutant les discours étrangers, qu'il scandait de hochements de tête et de « so, so... » déférents et avertis.

La nuit cependant, des cauchemars le secouaient. Il criait et nous éveillait.

— T'as pas fini ?... Quoi encore ? glapissait Komic, son voisin de lit.

Amédée s'excusait :

— Je rêve en allemand et je ne me comprends pas... C'est terrible....

A la salle d'opérations, Amédée se trouvait souvent avec un Stabarzt hargneux, qui se nommait Leflers, portait perruque et se prenait de querelle avec les chirurgiens français. C'est ainsi qu'un jour il entra dans une violente colère contre un docteur breton qui opérait un prisonnier de l'appendicite. Les deux médecins s'injurièrent

copieusement. Le Stabarzt soutenait que le Français ne savait pas s'y prendre; le major répondit qu'on le laissât travailler en paix; l'Allemand aussitôt de répliquer :

— Vous oubliez, monsieur, que vous êtes ici en Allemagne!

Le malade que l'on avait commencé d'opérer n'attendit pas la fin de cette querelle. Il mourut entre les deux chirurgiens qu'il séparait de toute la largeur de son corps.

C'est ce même Stabarzt qui eut l'idée d'injecter du sang de typhique à des cobayes. Amédée était chargé de surveiller le Russe qui soignait ces animaux.

— Je ne sais ce qu'ils sont devenus, nous disait Lacosse, mais ce que je sais, c'est que le Stabarzt est mort. C'est le troisième docteur allemand qui meurt du typhus.

Cependant les médecins allemands se souvenant qu'ils étaient chirurgiens, opéraient les phlegmons gangreneux. Ils coupaient des poignets, taillaient des jambes et des pieds. Il y avait trente amputés, à la suite du typhus, dans une seule salle du grand lazaret. On comptait également, au mois de juin, une dizaine de cas

de diphtérie et une dizaine de « fièvre typhoïde ».

Vers la fin de juin, on parlait beaucoup d'une épidémie de choléra qui sévissait dans un camp de prisonniers. Des sanitaires français devaient y être envoyés sous peu de jours. Les docteurs allemands, disait-on, établissaient la liste des infirmiers qui partiraient.

Dans les compagnies, des affiches sont apposées, sous un grillage, contre les murs des baraques. On y demande des volontaires pour aller travailler dans les mines. Nourriture meilleure que dans les camps et salaire d'un mark par jour, annoncé par le manifeste.

On cherche aussi des ouvriers agricoles. Enfin, on relève les prisonniers qui ont donné des professions libérales ou déclaré qu'ils étaient fonctionnaires, employés de banque, etc. Ils seront envoyés pour défricher des marais — par représailles, disent les Allemands. Cela me rappelle la réflexion de Herr Raschr :

— Oh! nous savons nos prisonniers maltraités en France. Nous avons des lettres que ne voit pas votre censure.

Des sous-officiers français conseillent aux hommes : « Si l'on ne vous force pas, ne bougez

pas.... Vous êtes trop peu nourris pour travailler. Du reste, nous ne devons pas travailler pour eux. »

Mais les feldwebels ont reçu des ordres : ils inscrivent les noms et adresses de tous les prisonniers; on photographie ensuite tous les hommes, puis on commence une sérieuse mensuration. Cela se fait lentement, d'une façon méthodique.

Les Allemands sont plus aimables à l'égard des Français. « Ce sont de bons soldats », disent-ils. Les lecteurs de la kommandantur ne nous cachent par leur espoir d'une alliance future entre l'Allemagne et la France.

— Et qui sait? dit l'un. On a vu des choses plus bizarres pendant la guerre des Balkans. Il faudra bien que vous repreniez Calais aux Anglais

Des femmes, des jeunes filles habillées de blanc viennent nous voir, le long des grilles. Elles nous regardent sans dire : « Franzouze, kapout! » Il y a progrès.

Les Russes, qui sont toujours affamés, — ils ne reçoivent pas de colis, — se promènent avec leurs assiettes sous le bras. Les Français leur donnent la moitié de leur soupe. Les moujicks l'en-

gloutissent, assis par terre, près du chemin de ronde où les Allemands montent la garde.

Un matin, le Stabarzt Rickert apparaît dans la salle de visite. Il y a bien des mois qu'il n'y était venu. Il relève les noms des sanitaires présents, puis il s'en va.

— Ça y est, dit Komic. C'est pour Breslau.

Nous demandons aux sanitaires allemands. Ils ne savent rien. Nous apprenons dans les compagnies que l'on cherche tous ceux qui sont infirmiers. Le bruit a couru que les infirmiers seraient renvoyés en France. En quel honneur? Le Stabarzt Rickert reçoit ainsi des listes qui lui donnent un total de cent quinze sanitaires français. Il ouvre une enquête pour savoir ceux qui sont réglementaires.

— Etiez-vous infirmier sur la ligne de feu? demande-t-il à quelques-uns.

Entre temps, le bruit se répand que les sanitaires seront dirigés sur X..., où sévit toujours le choléra. Le docteur Rickert ne découvre plus que soixante sanitaires réguliers. Les médecins allemands se consultent. Le professeur d'Iéna paraît perplexe.

Des gens bien renseignés disent à présent que

les infirmiers français vont retourner en France. C'est certain. Un accord est établi entre les deux puissances, etc. Cette nouvelle se répand. Le Stabarzt a renoncé aux vérifications et interrogatoires. Il réunit, dans un ancien lazaret. tous les sanitaires qui se sont présentés pendant le typhus pour soigner leurs camarades. Un feldwebel lit une longue liste où nous sommes inscrits : Mouton, le Portugais, le Boxeur, Amédée et moi.

Nous sommes aussitôt isolés dans une tente de l'ancien camp. Des sentinelles nous surveillent. Nous ne pouvons plus sortir. Komic, qui n'était pas sur la bonne liste, vient nous voir. Nous apprenons un peu de vérité. ....

....

.... *Censuré* ....

....

.... (1).

---

(1) A la date du 15 juin 1916, le comédien Noël Trèves m'écrivait :

« J'ai été choisi parmi les intellectuels du camp et je suis *en représailles*, en Russie, depuis le 2 avril. Je suis allé en premier lieu à Ordhruf, où a lieu la concentration des *geldibets* du XI[e] corps; nous avons commencé les corvées les plus charmantes : traîner les wagonnets de sable et de pierre, décharger les wagons, etc.... Ici, c'est encore mieux : quatre-vingt quatre heures de voyage en chemin

Un feldwebel nous dit, pour passer le temps :

— Vous n'emporterez pas un trop mauvais souvenir d'ici.

Le lendemain matin, 15 juillet 1915, nous partons sous une pluie fine qui commence à brouiller l'horizon. C'est à peine si nous avons le temps de dire adieu à nos amis, tant ce départ a été promptement ordonné. Nous franchissons les grilles du camp. Les sentinelles referment les portes derrière nous. Nouvel arrêt, derrière les baraquements du corps de garde. On nous fait ranger sur deux rangs, par groupes de dix. Un officier casqué et botté s'approche de nous. Derrière lui, viennent messieurs les lecteurs de la kommandantur. A chacun échoit une section de dix

---

de fer. Nous sommes logés dans une vieille écurie; nous sommes trois cents, couchés sur la planche, sans paillasse ni couverture, pas de lumière, peu ou pas d'eau pour nous laver, pas de plat pour manger. Nous faisons un travail de terrassier, de cinq heures du matin à six heures du soir. Pas de colis, pas de mandat, très peu de lettres. Voilà, en résumé, ce que sont les représailles, et j'en passe... Et la nourriture : café à quatre heures et demie du matin, soupe à midi, café ou soupe claire le soir, deux cent cinquante grammes de pain; c'est tout. Cela durera je ne sais combien de temps encore.

A part çà, je suis en excellente santé, je maigris à vue d'œil, c'est vrai; mais le moral est bon et j'aurai la force d'attendre la fin. »

sanitaires. Je me trouve à côté d'Amédée. Le soldat allemand qui est chargé de nous fouiller nous prie de lui montrer nos sacs et notre linge. Il s'excuse de la besogne qu'il doit faire : « Mais, n'est-ce pas? c'est la guerre. » Il nous retire aimablement tous les carnets de notes que nous pouvions avoir. Amédée voit disparaître son cahier d'allemand; il avait cru nécessaire d'apprendre cette langue, le jour qu'on l'avait nommé interprète. Le lecteur nous remet une grande enveloppe.

— Donnez-moi votre adresse en France. Nous vous enverrons çà, après la guerre.

Il nous remercie et se retire. L'officier se promène, regarde sa montre. La pluie ne cesse pas. Les faubourgs de Cassel fument par toutes leurs usines. Les toits des villages paraissent plus gris que jamais et l'on distingue à peine les collines boisées qui forment au loin la sombre ligne d'horizon et desquelles émerge le Bismarck-Turm, la pyramide d'Hercule.... Les blés, devant nous, sont couchés par les orages. Nous attendons. On nous compte de nouveau; les sentinelles nous entourent.

— *En avant, marche!* dit l'officier allemand.

Nous rejoignons le chemin qui menait au camp. Nous nous retournons pour voir les canons qui garnissent seuls le dos de la petite colline de droite et près desquels se détache la silhouette d'un factionnaire, découpée sur le ciel gris, les baraques noires, symétriquement alignées, les tentes trapues, qui suivent les ondulations du sol, et quelques pauvres arbres que l'on remarquait à peine, dans ce désert sans végétation, où il ne poussait que des planches goudronnées.

Ainsi, j'avais vécu là, pendant une année environ.... Je regardais longuement, pour la dernière fois, avec un brin de mélancolie, comme il sied, quand on quitte pour toujours un endroit, si monotone soit-il, où l'on a espéré et souffert.

Et puis, ce ne fut plus que la joie du retour.

Nous retrouvons la gare d'Oberzwehren, où, dix mois auparavant, nous avions débarqué dans la nuit.

Un train arrivait. On nous fit monter dans des wagons de quatrième classe; une cloche sonna; nous partîmes.

Nous suivions la ligne Cassel, Francfort, Darmstadt, Sarrebrück, Fribourg et Constance. Peu de soldats dans toutes ces gares, peu d'em-

ployés aussi; quelques jeunes recrues, qui ressemblent à des enfants de troupe, nous regardent curieusement, à Darmstadt. Des dames en voiles noirs, des enfants. Pas de cris. Ces grandes gares désertes en ce moment, paraissent immenses, avec leurs nombreuses voies et leurs quais abandonnés.

Entre Fribourg et Constance, un hangar pour zeppelins. Des cavaliers courent dans la plaine. Des sentinelles sont disséminées dans des bosquets de bois. Un soldat monte la garde sur la toiture du hangar, à côté d'une mitrailleuse. Notre train s'arrête là, vingt minutes. Des officiers aérostiers s'approchent de la voie, ils viennent pour nous parler. Ce sont toujours les mêmes questions. Je remarque, une fois de plus, que ces messieurs s'expriment en un français correct.

Nous arrivons, le 16 juillet, à onze heures du matin, à Constance. On nous fait cantonner dans une petite caserne de banlieue. Le pain que l'on nous donne est gris, sans comparaison comme goût et qualité avec celui que nous touchions au camp. La nourriture, bien différente de celle de Cassel.

Un photographe allemand se présente et nous

choisit des poses sur le fond sombre des arbres, dans la cour de ce quartier tranquille. Nous dormons sur des paillasses, dans de petites chambres d'où l'on peut voir un jardin, la campagne plate, à perte de vue et les brouillards qui s'amassent sur les eaux du lac.

Un gros homme de feldwebel nous rend visite. Il nous compte. C'est une habitude... Il parle allemand avec le caporal brancardier-instituteur qui installa le premier lazaret du camp. Amédée tend le cou pour essayer de comprendre. Tout à l'heure, il nous traduira quelque chose, tout de travers, mais avec une si sereine conviction.... Mouton, l'air distrait, prête l'oreille, sans rien dire.

Lorsque le feldwebel s'est éloigné, après un long bavardage dans sa langue rauque et sonore, Mouton éclate :

— Et dire que tout cela signifie quelque chose!

L'instituteur m'annonce, triomphant :

— Le feldwebel m'a parlé de toi. Il m'a demandé ce que tu faisais....

— Et tu as dit?

— Que tu étais journaliste....

— Tu es un malin!

Le lendemain, dimanche, 18 juillet, la pluie embrume nos fenêtres. Le gros feldwebel pénètre dans notre chambrée, de son pas pesant :

— Morgen, dit-il. Aus stehen!

Puis s'arrêtant devant moi :

— Morgen, Herr Redaktor.

Je réponds aimablement, car je suis poli.

La journée s'annonce longue et triste. Nous ressentons, même enfermés dans notre caserne, la tristesse des jours fériés. Des femmes, des jeunes filles viennent nous voir, curieusement. Elles sont blondes avec des yeux de rêve. Amédée entame sur son violon un air mélancolique qui lui attire des auditeurs. Les locataires de la maison voisine nous rendent visite. Un petit garçon aux mollets nus et deux petites filles — la plus grande est très brune — les suivent. Cependant que les parents écoutent cet air nostalgique, qu'improvise notre ami le musicien Amédée Lacosse, le petit garçon commande le pas de parade aux deux peties filles qui tendent alors la jambe, comme des danseuses de ballet, et marchent, l'air convaincu d'accomplir quelque chose de respectable.

— Halt! crie le garçonnet.

Les deux automates en jupons courts s'arrê-

tent nettement, se soulèvent sur la pointe des pieds, puis se reposent sur leurs talons.

Mais l'enfant trouve que les deux fillettes ont mal manœuvré, et « gefreiter » en herbe, recommence l'exercice et l'explique.

Les fillettes nous sourient, en dessous, parce qu'après tout, nous les regardons, nous sommes des hommes et elles seront bientôt des femmes....

Il y a un bosquet dans le fond de la cour. Une table rustique s'y cache et deux bancs. Nous restons là, des heures, à écouter la pluie qui recommence; nous parlons de la France que nous allons revoir peut-être.... Pourvu que rien ne survienne de fâcheux au dernier moment.... Pourvu que les Stabartz n'aillent pas s'aviser de contrôler nos noms et s'apercevoir que nous sommes ici, par erreur, le Boxeur, le Portugais et moi-même.... Heures pénibles.

Le soir s'achemine avec lenteur. Le feldwebel circule parmi les groupes de sanitaires. Amédée, qui a remisé son violon, est venu nous rejoindre. Un soldat allemand, placé en sentinelle, et qui vient de combattre contre les Français. est fort entouré par les nôtres. Il rend hommage au courage de nos soldats, qu'il apprit à connaître sur

le front. Nous ne savons rien de précis, mais nous devinons qu'il ne nous considère pas comme des vaincus. Et le temps coule....

Une vieille femme apprend à lire à sa petite fille et ce tableau est toujours le même. Des jeunes filles passent, qui pénètrent ensuite dans la maison, près du jardin. On entend les rires des Français qui applaudissent aux exercices de deux brancardiers, deux frères, acrobates de leur métier et qui donnent une séance en plein air.

Et voici que dans la demeure que l'ombre envahit peu à peu, une lumière s'allume, jetant un faux-jour sur le bosquet d'arbres. Un chant s'élève sur des airs de cantique qu'entonnent des voix pointues de jeunes filles.

— « La maison du bailli », me dit Amédée, plein de souvenirs de théâtre et qui pense manifestement au premier acte de *Werther*.

Lacosse fume son dernier cigare en feuilles de betterave séchées. Le feldwebel frappe dans ses mains pour nous faire regagner nos chambres. C'est l'heure où les prisonniers vont se coucher... Partirons-nous demain?

Le 19 juillet, il fait beau temps. L'après-midi, l'ordre nous arrive de nous tenir prêts. Des soldats

allemands nous fouillent encore une fois. Ils retirent des pièces d'or françaises à deux sanitaires à qui ils remettent en échange du papier. Un homme crie aussitôt :

— Planquez les jaunets!

Et les soldats allemands ne trouvent plus d'argent français sur les prisonniers rapatriés.

Nous descendons dans la cour. Le feldwebel nous fait ses adieux :

— *Pas mauvais souvenir?* interroge-t-il en français.

Décidément, cela les tourmente....

On nous conduit à la gare. La foule se presse sur notre parcours. Pas un cri. Des enfants, en casquettes bleues et rouges, nous suivent. Ils marchent pieds nus. Nous traversons une ville, où les arbres sont nombreux. Des officiers suisses nous attendent à la gare. Ils nous comptent. Nous nous retrouvons ensemble, Amédée, le Portugais, le Boxeur.... Ce n'était vraiment pas pour Breslau....

Aussitôt que nous avons quitté Constance, des acclamations nous saluent. Des Suisses crient : « Vive la France! » et agitent des drapeaux. Et c'est ainsi jusqu'à Genève, jusqu'à Lyon.

Maintenant, rentré en France, je me rappelle les monotones journées vécues là-bas. Ces dix mois dans un camp retranché, loin du monde civilisé, me paraissent longs comme des années. — Si, du moins, il nous en restait quelque chose...

Oui, peut-être... quelqucs mots allemands que nous avons emportés.

Au mois de juin, les sous-officiers et caporaux français, chefs de section, devaient, chaque matin, répondre en allemand aux questions — (toujours les mêmes) — que leur posaient les feldwebels.

— Combien d'hommes avez-vous? — Combien de malades? — Combien de disponibles? etc.

C'est en allemand que se prononçait le « garde-à-vous » (Achtung!), le commandement du repos (Ruhe) et l'invitation au silence. Au reste, ceux-là seulement qui parlaient l'allemand obtenaient quelque chose de nos gardiens, qui pensaient sans doute ainsi nous germaniser un peu.

Les prisonniers de guerre retiendront quelque temps encore dans leurs souvenirs le *morgen* (bonjour) que les feldwebels prononçaient *morienne* quand ils traversaient nos lazarets. Ils se souviendront de *Los !* (en avant), *Platz ! Raus !*

(dehors), *Schnell !* (vite), *Weg !* (loin), de quelques injures internationales, comme *Schweinerei Franzose* (cochonnerie de Français), de *Brot* — le pain, parce qu'ils en manquaient — et du mot le plus étonnant de tous, que les Allemands ne prononçaient pas sans terreur : le *Typhous*, parce que cette épidémie fut, pendant cinq mois, la souveraine incontestée du camp.

N'attendez pas que je dise mes impressions de rapatrié et la joie qu'un Français peut éprouver de rentrer en France.... Il est une chose cependant que je ne saurais garder : ce qui m'a surtout frappé à mon retour en France, ce sont les défauts qui nous sont généralement reprochés. Je puis l'avouer : j'ai appris, *là-bas*, la rude discipline allemande. Je sais maintenant me tenir immobile comme un arbre, ce qui ne gêne en rien au moment de l'action.

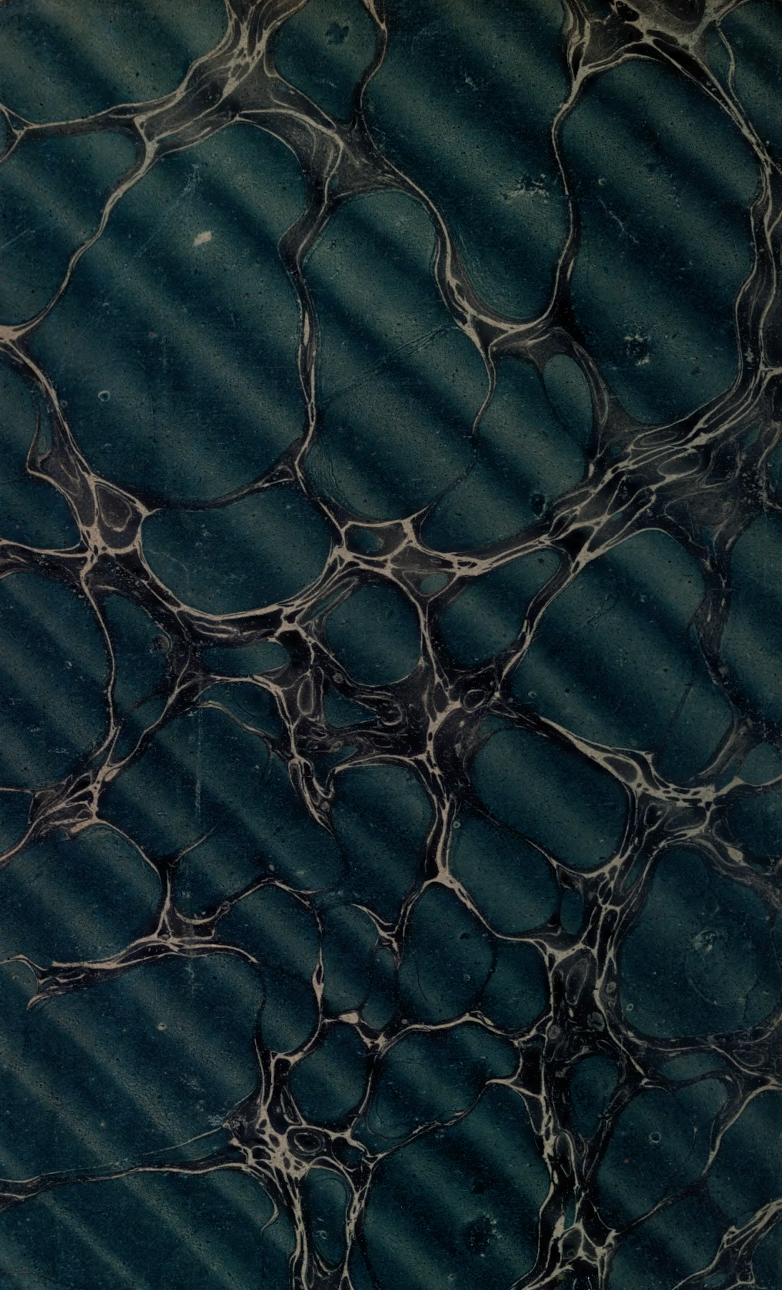
J'ai vu, chez les Allemands, la persévérance, la ténacité dans l'effort. Ils ont monté des tentes qui tremblaient lorsque le vent soufflait; ils en ont fait des baraques solidement construites. Cet été, ils ont aménagé des fontaines et des abreuvoirs qui ne craindront pas le gel de cet hiver; ils ont échafaudé des lazarets mal compris; mais

les derniers bâtis ne répétaient pas les erreurs des premiers.

Et je retiendrai encore leur patience, leur goût de l'ordre, leur amour de l'organisation, toutes « qualités vraies que nous devrons, — selon le mot de M. Maurice Barrès, — hériter d'eux », sans quoi cette guerre ne nous aurait rien appris.

Il est de grandes conquêtes que nous devons entreprendre : sur nous-mêmes.

Marc Imhaus et René Chapelot, imprimeurs, Nancy et Paris





HMod.
Z397p.
150217
Author Zavie, Emile
Title Prisonniers en Allemagne.
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

